This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

B
1299
.L212
M8

Par le chanoine de Montlinot

L'ESPRIT

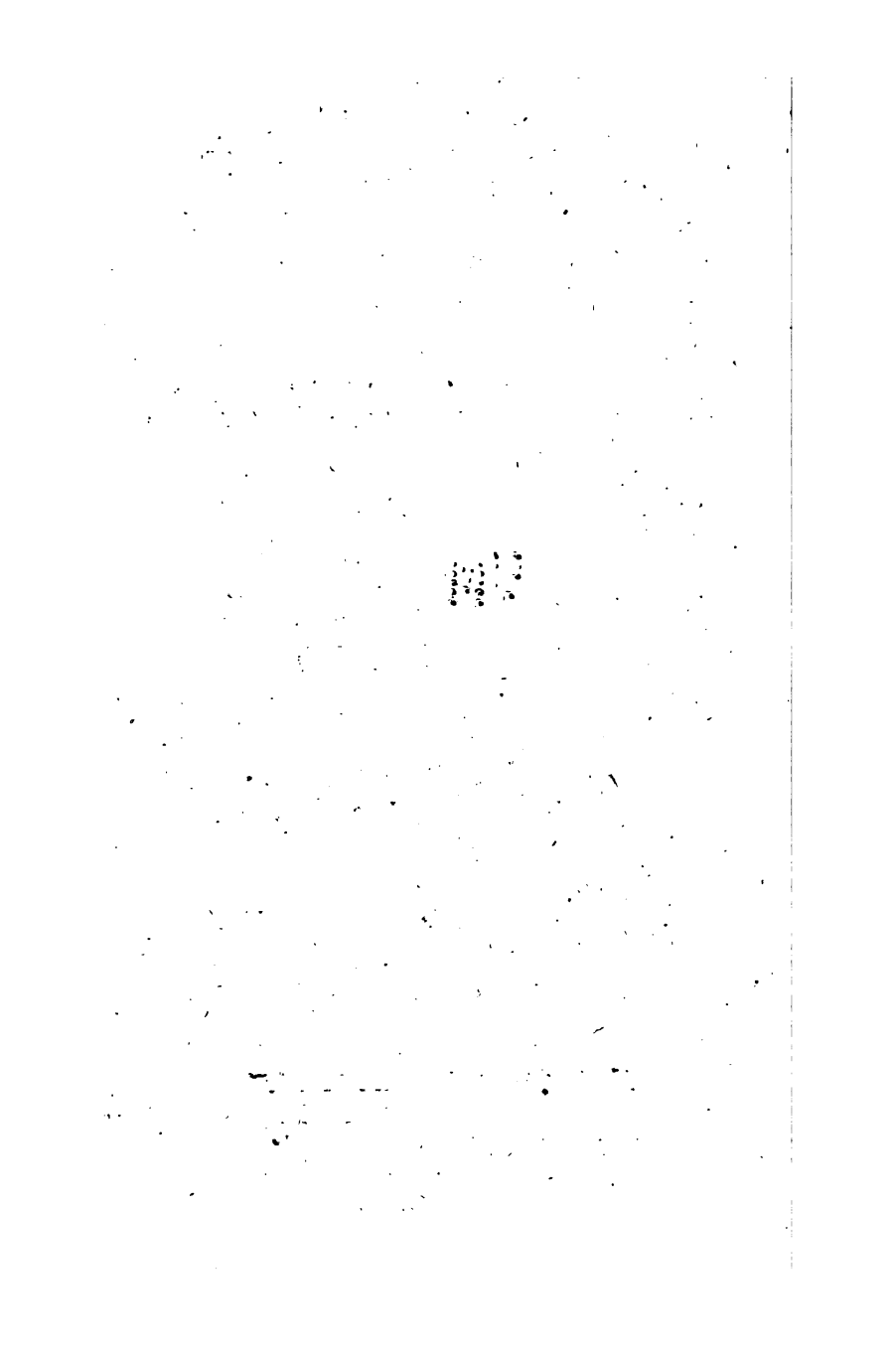
DE

LA MOTHE LE VAYER,

Charles Antoine Leclerc de Montlinot

Par M. de M. C. D. S. P. D. L.

M. D C C. LXIII.



AVERTISSEMENT.

QUAND on a peu d'eſprit, on donne celui des autres, *a dit un Critique moderne : cette plaiſanterie bonne ou mauvaiſe n'empêche pas qu'on offre aujourd'hui au Public l'Abrégé de la Mothe le Vayer, ſous le titre d'*ESPRIT, *titre commun à pluſieurs Ouvrages de cette nature. La Mothe le Vayer eſt plein d'excellentes choſes ; mais elles ſont ſouvent mêlées parmi tant de longueurs, de répétitions & d'inutilités, que le Lecteur le plus patient s'en trouve rebuté. Pour rendre plus commode la lecture de cet Auteur, on s'eſt permis de retrancher quelquefois des phraſes entières, quand elles*

429240

n'offroient que des penſées communes ; on a corrigé des expreſſions ſurannées, on a rapproché des idées éparſes dans différens traités, lorſqu'elles tendoient à prouver la même vérité. En rangeant ainſi, ſous des titres différens, les choſes analogues entr'elles, on a évité ces digreſſions fréquentes qui regnent dans les Ouvrages de le Vayer. On a cependant, autant qu'on a pu, conſervé les expreſſions de l'Auteur, on ne les a jamais affoiblies ni altérées, ſous prétexte de les corriger. Enfin, on croit qu'on trouvera dans cet Ouvrage la Mothe le Vayer tout entier, ſi on en excepte ſon Eloquence verbeuſe, ſes redites & ſes inutilités.

INTRODUCTION

PRÉLIMINAIRE,

Contenant les principales particularités de la vie de M. de la Mothe le Vayer.

FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER naquit à Paris en 1588; il tiroit ſon origine d'une famille du Mans, qui étoit déja diſtinguée par le mérite & les emplois. Son pere, Felix de la Mothe le Vayer, étoit né au Mans le 22 Mars 1547; il étoit habile dans la connoiſſance des Belles-Lettres; poſ-

ſédoit les Langues ſçavantes ; & s'étoit adonné à la Juriſprudence Civile & Canonique, & aux Mathématiques. Le mérite & les talens diſtingués de Felix, le firent appeller à Paris pour y être Conſeiller du Roi & Subſtitut du Procureur Général au Parlement. Les reſſources que fournit la Capitale le mirent à portée de donner à ſon fils cette éducation, dont les ſuccès lui ont fait tant d'honneur. Il mourut la nuit du 25 au 26 Septembre 1625, âgé de ſoixante-dix-huit ans.

François de la Mothe le Vayer ſuccéda à ſon pere dans la charge de Subſtitut du Procureur Général au Parlement

de Paris ; l'application qu'il donna à l'étude des Loix, ne l'empêcha pas de ſe livrer aux autres Sciences. Il ſe nourrit d'abord de la lecture des Anciens, perſuadé que la valeur, la ſageſſe & toutes les autres vertus leur avoient été familieres ; il s'inſtruiſit de tout ce qui s'eſt fait & de tout ce qui s'eſt dit dans l'ancien Monde. Il n'y eut aucune Nation connue, dont il n'entreprit d'étudier le génie, les mœurs & les coutumes ; en un mot, il voulut connoître le monde entier. Il vit, & nous a fait voir qu'il n'y a point de penſée, de ſentiment & de coutume ſi étrange & ſi abſurde qui ne ſoit

ſoutenue & établie dans quelque pays d'une étendue conſidérable. Toutes ces connoiſſances lui firent voir, ſans doute, la ſéchereſſe de la Juriſprudence. Comme Philoſophe, il en ſentit les inconvéniens; il abandonna donc cette Science, & ſe démit de ces péſantes dignités de Robe & de Magiſtrature. Il renonça à la charge qu'il avoit héritée de ſon pere, pour n'avoir d'autres occupations que ſes études. L'on a beau revêtir du nom de dignité les emplois les plus diſtingués, ils ne ſont jamais aux yeux du Sage que des charges. M. le Vayer rendu alors à lui-même, il lui fut

plus aiſé de ſe répandre dans les bonnes compagnies, c'eſt-à-dire parmi les gens de Lettres, compagnie néceſſaire à tout homme qui veut écrire avec pureté & avec goût.

Doué de la mémoire la plus heureuſe, tout ce qu'il avoit lu s'identifioit & tournoit en aliment dans ſon eſprit, & devenoit ſien; on le voit par le tour aiſé qu'il donne à tout ce qu'il dit. Si quelquefois dans ſes Ecrits il ne tire point aſſez de lui-même pour ſe faire regarder comme Auteur original, du moins il en tire toujours aſſez pour ne pouvoir être traité de Copiſte ou de Compilateur; d'ailleurs on y peut

remarquer ſa modeſtie & ſa candeur, par l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle il cite les Auteurs ; & quoique ſa mémoire brille par-tout, elle n'efface jamais ſon eſprit.

Pour peu qu'on ſoit au fait de l'Hiſtoire de France, on ne ſçauroit diſconvenir que M. le Vayer ne ſe ſoit trouvé ſur la ſcène dans les tems les plus orageux & les plus difficiles. La majorité de Louis XIII, les intrigues du Cardinal Richelieu, le mécontentement de la Reine Mere, occaſionnerent des troubles & des agitations à la Cour. Notre Auteur, dont le Cardinal étoit le Mécene, ne s'en mêla au-

cunement ; entierement livré aux Lettres, il n'étoit occupé que de ſes études. Il avoit près de cinquante ans, lorſqu'il publia le premier de ſes Ecrits ; il ſuivoit le conſeil que lui avoit donné le Pere Sirmond la premiere fois qu'il le vit, à ce que nous apprend M. Patin, qui le tenoit de M. Huet ; ce ſage & docte vieillard, qui étoit plus que nonagénaire, lui dit : » Ne vous preſſez pas » de rien donner au Public, » il n'y a rien dans les Scien- » ces qui n'ait ſes coins & ſes » recoins, où la vûe d'un jeu- » ne homme ne perce pas ; at- » tendez que vous aiez cin- » quante ans ſur la tête pour

» vous faire Auteur. Celui que nous citons ajoute : » Il ne » s'agit point ici des Orateurs, » encore moins des Poëtes ; » leur objet demande qu'ils pro» fitent du tems où l'imagina» tion a toute ſa force.

En l'année 1634, les Sçavans qui formerent le premier projet de l'Académie françoiſe, s'aſſembloient déja régulierement. Richelieu, qui malgré les embarras du Cabinet, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit illuſtrer le regne de ſon Maître, les honora d'une faveur toute ſinguliere. Ils eurent néanmoins bien des obſtacles à ſurmonter, & les Lettres-Patentes accordées en

1635, pour la fondation de cette Académie, ne furent enregiſtrées que le 10 Juillet 1637.

Le Vayer tenoit déja depuis long-tems un rang trop diſtingué parmi les Sçavans, pour qu'on pût ſoupçonner qu'il eût été négligé par le Cardinal. Mais il avoit trop de mérite pour n'avoir pas des envieux & des ennemis; le Cardinal avoit auſſi les ſiens. Le Vayer ſurmonta tous ces obſtacles, ou plutôt ils ne purent atteindre juſqu'à lui. Il fut reçu de l'Académie en 1639.

Quelque décidé que fût le goût de notre Auteur pour la retraite, ſon admiſſion à l'Aca-

démie ne laiſſoit pas de lui dérober bien du tems qu'il auroit plus volontiers employé à compoſer des Ouvrages, ou à relire & retoucher ceux qui étoient déja compoſés. M. Patin obſerve que juſqu'en l'année qu'il mourut il fut en état de ſatisfaire pleinement ſa plus forte paſſion, qui étoit d'écrire ; » Il faut convenir, ajoute-il, » que ceux qu'il fit dans un » âge décrépit, devoient le » faire trouver jeune dans ſa » façon de penſer.

Quoiqu'il aimât beaucoup la tranquillité, la retenue dont il faiſoit profeſſion ne laiſſa pas d'eſſuyer une légere altération. L'Académie, dès ſon établiſ-

ſement, s'étoit attachée à polir, à fixer & à réformer la Langue françoiſe. Le Vayer qui avoit déja compoſé pluſieurs Ouvrages, auxquels il avoit travaillé depuis long-tems, ne vit pas volontiers un étranger, un Gentilhomme Savoyard, M. de Vaugelas, publier ſes Remarques ſur la Langue françoiſe ; il craignoit, s'il les adoptoit, d'être dans une eſpéce de néceſſité de repaſſer tout ce qu'il avoit écrit ; il prit donc le parti d'attaquer ces Remarques, qu'il prétendoit être, pour la plûpart, ou fauſſes ou inutiles. Il reſſembloit, dit un Sçavant, * » A ces

* Hiſtoire de l'Académie.

» bons Religieux, qui accou-
» tumés à leur ancienne diſ-
» cipline une peu relâchée,
» ne peuvent ſouffrir qu'on
» vienne les réformer & les
» réduire à un genre de vie
» plus régulier & plus auſtère ;
» auſſi eſt-il arrivé malgré les
» plaintes que lui & pluſieurs
» autres ont faites contre les
» Remarques de Vaugelas,
» qu'elles ont été reçues avec
» un applaudiſſement univer-
» ſel.

Quelque occupé que fût M. de la Mothe le Vayer à la compoſition de ſes Livres, qui exigeoit un travail immenſe & aſſidu, il ne vacquoit pas moins aux occupations que l'Acadé-

mie demandoit de lui, il n'en étoit pas moins répandu dans un certain monde choiſi ; alors le rôle d'un Sçavant devoit être difficile & épineux. La France, ſur-tout la Cour, étoit dans un trouble continuel, auſſi peut-on dire que la Cour étoit un des livres qu'il étudioit le plus, & cela lors même qu'il en marquoit le plus d'éloignement. L'on peut néanmoins conjecturer qu'il n'en faiſoit pas ſon étude favorite. Abſorbé, pour ainſi dire, dans la lecture & dans la compoſition de ſes Ouvrages, il n'étoit pas poſſible qu'il fût Courtiſan aſſidu ; mais ſa réputation étoit trop étendue pour qu'il n'y fût pas connu.

Il y eut, comme à la Ville, ſes Approbateurs & ſes Cenſeurs. Il étoit Sçavant, & même du premier ordre ; ſes mœurs étoient ſans reproches ; il étoit aimé & recherché dans les meilleures ſociétés. Le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit le mérite de le Vayer, l'avoit deſtiné à l'inſtruction du Dauphin, depuis Louis XIV ; mais ce Miniſtre étant venu à mourir le 4 Décembre 1642, le Vayer perdit un Protecteur. Le même jour de la mort de Richelieu, le Roi fit entrer dans ſon Conſeil le Cardinal Mazarin, & après avoir déféré la Régence à la Reine, & déclaré le Duc d'Or-

léans Lieutenant Général du Roi mineur, il mourut le 14 Mai 1643.

Louis XIV, qui étoit né le 5 Septembre 1638, commença donc à regner à l'âge de cinq ans sous la tutelle de la Reine sa mere; il eut pour Gouverneur le Marquis de Villeroi, & pour Précepteur l'Abbé de Beaumont. Il y a toute apparence que pour ce dernier emploi, de la Mothe le Vayer avoit été mis sur les rangs; mais qu'il se trouva à la Cour des gens qui ne manquerent point de prétextes auprès de la Reine pour la détourner de ce choix. On jugera mieux de ceci par ce passage de Moreri.

» Quand il fut queſtion, dit-il, » de donner un Précepteur au » Roi, on jetta principalement » les yeux ſur M. de la Mothe » le Vayer, comme ſur celui » que le Cardinal de Richelieu » avoit deſtiné à cette Charge, » tant à cauſe du beau Livre » qu'il avoit fait ſur l'éducation » de Monſeigneur le Dauphin, » qu'eu égard à la réputation » qu'il s'étoit acquiſe d'être le » Plutarque de la France; mais » la Reine ayant réſolu de ne » donner cet emploi à un hom- » me marié, il fallut ſonger à » un autre.

Le prétexte eſt ſi foible, qu'il eſt aiſé de voir que les ennemis de le Vayer vouloient

faire dire quelque choſe à la Reine, & que cependant ils n'avoient rien à objecter contre lui, ſoit pour les mœurs, ſoit pour les talens. D'ailleurs il eſt rare que ſous un nouveau Miniſtre l'on ſuive exactement le plan de celui qui l'a précédé; chacun a ſes créatures. Ce poſte lui ayant manqué il ne changea pas ſon train de vie; on doit cependant rendre juſtice au mérite de le Vayer, perſonne n'étoit plus en état que lui de remplir cette place; ſes Œuvres le prouvent aſſez, l'on y voit par-tout un grand fond de droiture, de Religion & de mœurs. Il paroît même qu'il s'attachoit plus à la ſoli-

dité des ſentimens qu'aux agrémens du ſtyle. Il ſentit cependant qu'il écrivoit pour le public, & ce fut pour plaire à ce même public qu'il eſſaia de retoucher ſon ſtyle, ſur quoi l'on peut voir ce qu'en dit Vigneul de Marville : » l'Académie le conſidéroit comme » un de ſes premiers ſujets ; » mais le monde le regardoit » comme un bourru qui vivoit » à ſa fantaiſie, & en Philoſophe Sceptique. M. de Marville auroit bien dû nous dire de quelle eſpéce étoit ce monde.

» Sa phyſionomie, continue l'Auteur, & ſa maniere » de s'habiller, faiſoient juger

» que c'étoit un homme extra-» ordinaire. Il marchoit tou-» jours la tête levée & les yeux » attachés aux Enſeignes des » lieux par où il paſſoit. » C'eſt pour cette raiſon que Vigneul, avant de le connoître, le prenoit pour un Aſtrologue.

A ces traits & à quelques autres que nous pourrions encore rapporter, il eſt aiſé de voir qu'il ne plaiſoit pas également à tout le monde, choſe commune aux perſonnes d'un mérite diſtingué. Il avoit des ennemis, des envieux qui lui trouvoient des défauts, & qui ſçavoient les groſſir & les envenimer. Pour faire de ce grand homme un portrait plus

reſſemblant, nous n'avons qu'à copier Bayle. » Il avoit, dit-il, » plus d'érudition & de lectu- » re que la plûpart de ſes Con- » freres de l'Académie ; mais » ils écrivoient preſque tous » plus élégamment que lui. » Dans le fond c'étoit un hom- » me d'une conduite réglée, » ſemblable à celle des an- » ciens Sages, un vrai Philoſo- » phe dans ſes mœurs, qui mé- » priſoit même les plaiſirs per- » mis, & qui aimoit paſſionné- » ment la vie de Cabinet, à lire » & à compoſer des Livres. Il » étoit grand Sceptique, & on » le ſoupçonna de n'avoir point » de Religion. » Voilà le grand cheval de bataille de ceux qui

ne ſçachant que dire, veulent cependant nuire aux Sçavans; auſſi Bayle, ajoute-il, en citant M. l'Abbé d'Olivet, Sçavant intégre & bon connoiſſeur, » que le Pyrroniſme de » le Vayer ne s'étendoit pas » aux vérités de la foi; il y a » continue-t-il beaucoup de » profit à faire dans la lecture » de cet Ecrivain, & nous n'a» vons point d'Auteurs Fran» çois qui approchent plus de » Plutarque que celui-ci. » L'emportement de Vigneul de Marville va juſqu'à nous dire que les Ouvrages de le Vayer » ne ſont qu'un amas de ce » qu'il avoit trouvé de meilleur » dans le cours de ſes lectu-

» res, qu'on liſoit autrefois ces » ſortes de rapſodies, mais » qu'elles ne ſont plus de notre » goût. » Ce jugement ne fait point honneur à ſon Auteur, l'on ne ſe fait point un mérite en avilifſant celui des autres. Voici ſa défenſe par un Sçavant & plus vrai & plus éclairé. » Il y a trop de dureté, dit » Bayle, & trop d'injuſtice dans » ce jugement. Les perſonnes » équitables mettront toujours » une grande différence entre » les Ecrits de la Mothe le » Vayer & les rapſodies. Il ſe » contentoit de confirmer ſes » penſées par celles des plus » excellens Auteurs de l'anti- » quité, ou d'employer des

» éruditions qui fourniſſoient
» de nouvelles vûes par l'ap-
» plication qu'il en faiſoit, &
» par les conſéquences qu'il en
» tiroit. Il débite du ſien une
» infinité de choſes, il y mêle
» beaucoup d'eſprit; il réſulte
» de tout cela un Ouvrage dont
» la lecture eſt utile & plaît aux
» Connoiſſeurs. M. de Vigneul
» Marville croit faire beaucoup
» d'honneur à la France, en
» diſant que les rapſodies de
» la Mothe le Vayer ne ſont
» plus de notre goût; mais il
» eſt à craindre qu'on ne ſe
» confirme par-là dans le juge-
» ment que font pluſieurs étran-
» gers, que la France très-dé-
» goûtée de tout ce qui ſent

» l'érudition, ne s'occupe qu'à » polir ſa Langue, &c. Je fais » cette remarque, dit-il, en » marge, afin qu'on voie que » ſi la Mothe le Vayer n'eſt » point lu comme autrefois, » cela procéde d'un dégoût gé- » néral de preſque tout ce qui » n'a pas la grace de la nou- » veauté.

Enfin, ſes ennemis ou plutôt ſes envieux, en cherchant à lui nuire, firent éclater ſon mérite, la Cour lui rendit juſtice, en dépit de la cabale qui avoit empêché qu'il ne fût d'abord Précepteur du Roi, il le fut de Monſeigneur, frere du Roi, depuis Duc d'Orléans, né en 1640. Il eſt ſûr que dès le miniſtère

miniſtère de Richelieu il avoit été deſtiné pour le Roi ; ce Cardinal avoit vu & examiné les ouvrages de le Vayer qui avoient pour objet l'éducation du Dauphin ; il y vit l'homme qui convenoit à l'éducation d'un grand Prince. Comme il a écrit ſur quantité de ſujets, & qu'il n'y a preſque point de matieres de celles qui méritent l'attention & l'examen d'un homme de Lettres, & principalement de queſtions de Morale qu'il n'ait traitées, & ſur leſquelles il n'ait rapporté tout ce qui s'eſt dit par les Anciens & les Modernes, il n'eſt point éton-

nant qu'on l'ait accuſé d'irréligion.

Quiconque lira ſes Ouvrages ſans prévention y trouvera par-tout le caractère de l'honnête homme, du Philoſophe & du vrai Chrétien. » Au milieu de ſa nombreuſe Bibliothèque, il ſe voyoit entouré » de Livres écrits en divers » ſiécles, en diverſes Langues, » dont l'un lui diſoit blanc & » l'autre noir. Frappé d'y trouver cette multiplicité, cette » contrariété d'opinions ſur » tous les points que Dieu a » livrés à la diſpute des hommes, il en vint à conclure

» que la *Sceptique* étoit de tou-
» tes les Philoſophies la plus
» ſenſée. Heureux ceux qui
» comme lui ne chancellent
» que dans les routes de l'Hiſ-
» toire & de la Phyſique ? Un
» doute éclairé peut quelque-
» fois ſervir de flambeau pour
» s'y conduire. Mais ſi le Pyr-
» rhoniſme étend ſes droits juſ-
» ques ſur la Morale, il ne
» ſçauroit qu'être l'auteur de
» tous les maux, & le deſ-
» tructeur de toute Société.

Du caractere dont il étoit, avec un eſprit vif & orné, il étoit aſſez difficile qu'il pût plaire à toutes ſortes de génies. Souvent il ſe rencontroit avec

des gens à qui il ne convenoit point, & qui peut-être par la même raiſon lui convenoient encore moins. D'ailleurs il étoit en général d'une converſation très-agréable, fourniſſant infiniment ſur quelque matiere que ce fût. Il paroiſſoit quelquefois contrediſant; mais il n'étoit nullement opiniâtre ni entêté, toutes les opinions lui étant preſque indifférentes, excepté celles dont la foi ne permet pas que l'on doute. Il y a toute apparence que la Reine céda aux inſinuations de ſes envieux, lorſqu'elle ne le choiſit pas d'abord pour être auprès du Roi; mais d'un au-

tre côté ces insinuations ne devoient pas être d'un si grand poids, puisqu'on le mit auprès du Duc d'Anjou, frere du jeune Monarque.

Ce fut en 1649 qu'il fut placé auprès du Duc d'Anjou, âgé de neuf ans, & qui en avoit deux moins que le Roi. Cette année est assez remarquable par la confusion où étoient la Cour & tout le Royaume. M. de la Mothe le Vayer se soutint dans ce tems orageux, il n'en fut pas de même de ceux qu'on avoit placés auprès du Roi.

Quelque occupé qu'il fût de ses fonctions auprès de Mon-

ſieur, il ne laiſſoit pas de trouver du tems pour la continuation de ſes différens écrits. Parmi toutes ces occupations il ne perdit jamais de vue l'éducation de ſon fils, qu'il avoit eu de ſa premiere femme, fille d'un Ecoſſois, Conſeiller au Préſidial de Poitiers ; il l'inſtruiſit dans les Sciences, les Lettres & dans la Religion. Ce fils étoit Abbé, il ſe diſtingua beaucoup par ſes Ouvrages. Il raſſembla en un corps les Œuvres de ſon pere, & les publia en 1653. Il les avoit dédiés au Cardinal Mazarin ; cet Ouvrage excellent en tant de genres fut bien-tôt

enlevé. Une ſeconde édition parut, & elle reçut le même accueil que la premiere. Encouragé par l'approbation du Public, l'Abbé le Vayer en fit faire une troiſiéme plus ample & plus correcte que les deux premieres, & la dédia au Roi en 1662. Nous avons de l'Abbé le Vayer une Traduction de Florus, avec d'excellentes notes. Il eſt encore Auteur d'une Hiſtoire comique, qui a pour titre le Paraſite *Mormon*. Une preuve de la conſidération où étoient le pere & le fils, c'eſt que ce fut à l'Abbé le Vayer que Deſpreaux adreſſa en 1664 ſa

quatriéme Satyre qui commence par ces vers :

D'où vient, cher le Vayer, que
l'homme le plus ſage,
Croit toujours ſeul avoir la ſageſſe
en partage ?

ce fut auſſi au même Abbé qu'il écrivit ſa Diſſertation ſur Joconde. La mort qui l'enleva à l'âge d'environ 35 ans, en 1664, combla ſon pere, qui le chériſſoit, d'une ſi grande triſteſſe, qu'il en parut inconſolable. C'étoit, ſans doute, une ſatisfaction bien douce pour M. le Vayer d'avoir un fils qui lui faiſoit tant d'honneur, & qui ſoutenoit ſi digne-

ment ſon nom & celui de ſa famille. Quiconque lira les Ouvrages du pere, ſur-tout ceux qui ont pour objet l'éducation d'un grand Prince, verra combien il étoit attentif à celle de Monſieur. Il ſe faiſoit une gloire, en inſinuant à ce Prince le goût des Sciences, de le porter à protéger & accueillir ceux qui les cultivent.

Conſtant dans ſon train de vie, dans ſes occupations, le Vayer s'acquitta ſi dignement de ſon emploi auprès de Monſieur, qu'enfin la Reine ne put lui refuſer la juſtice qu'il méritoit; elle le choiſit pour

Précepteur du Roi au mois de Mai 1652. Le voilà donc au comble de la gloire, & triomphant de ſes envieux ; il devoit être heureux, s'il eſt poſſible de trouver un homme qui nous fourniſſe un exemple vrai du parfait bonheur.

L'on a pu voir par la protection conſtante dont Louis XIV a honoré les gens de Lettres, combien l'on doit en être redevable à ceux qui avoient aidé à former ſon cœur, & qui y avoient jetté ces premieres ſemences, dont les fruits ont concouru avec tant de ſuccès à rendre im-

mortelle la mémoire de ce Monarque. Le mariage du Roi apporta beaucoup de changement dans les fonctions de ceux qui étoient auprès de sa Personne. Le Vayer fut rendu tout-à-fait à Monsieur; il cultiva alors de plus près ce jeune Prince.

Quoique la Mothe le Vayer avouât lui-même qu'il connoissoit, par expérience, les mauvais côtés du mariage, il épousa néanmoins dans un âge très-avancé la fille de M. de la Haye qui avoit été Ambassadeur à Constantinople, laquelle pouvoit avoir quarante ans; il vécut encore

quelques années après ce ſecond mariage. Enfin, il termina ſa cartiere en 1672, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

L'ESPRIT

L'ESPRIT
DE
LA MOTHE LE VAYER.

PHILOSOPHIE.

Du Scepticiſme.

L'INCERTITUDE des connoiſſances humaines doit faire jetter au Scepticiſme des racines profondes dans l'ame de tous ceux qui raiſonnent, & cette Philoſophie eſt bien préférable au ton impérieux des dogmatiques. Ce n'eſt pas qu'elle veuille

abſolument détruire toute la ſcience, mais lui ôtant ſes notions univerſelles & chimériques, elle ſçait la reſtraindre dans les juſtes bornes qui lui ſont preſcrites.

Pour limiter le ſujet que nous nous propoſons de parcourir, nous nous contenterons de faire nos réfléxions principales ſur la Phyſique & la Morale : ces deux ſciences pourront faire remarquer aiſément l'incertitude des autres, & combien le doute & la ſuſpenſion ſont néceſſaires dans la recherche de la vérité.

L'étude de la nature eſt celle qui paroît la plus digne de l'eſprit humain. Cette ſcience s'éleve quelquefois juſqu'aux cieux, & deſcend juſqu'au centre de l'univers ; elle oblige l'eſprit qui s'en entretient de ſe replier ſur lui-même & d'ac-

quérir par ce moyen la plus utile de toutes les connoiſſances, celle de nous-même. Mais que ſçavons-nous ſi Dieu agréeroit deſſus notre curioſité, lui, qui nous cache les cauſes dont nous voyons ſeulement les effets. Le maître de ces machines qui amuſent le peuple s'offenſeroit ſi on levoit le rapis qui couvre les reſſorts d'où viennent tous leurs mouvemens. Comme la ſubtilité de la nature ſurpaſſe de beaucoup celle de l'eſprit humain, il eſt une infinité de choſes que nous devons nous réſoudre à ignorer, & c'eſt envain que nous nous efforçons de l'aſſujettir aux régles des Mathématiques, ou aux concluſions de la Logique. Toutes les ſciences ont leur racines, a dit le Chancelier Bacon, ſi vous les en ſéparez, il eſt impoſſible qu'elles produiſent

rien de bon. Comment ſerons-nous grands Phyſiciens ſi nous ſuivons ſervilement les maximes d'Euclide & d'Ariſtote ? De quel front ſonnons-nous refuſer à l'Auteur de la nature la faculté de la faire agir quelquefois contre ſes régles ordinaires ; nous aimons mieux ſouvent donner tort à la nature, & peut-être à ſon Auteur, que d'avouer notre ignorance. Si l'on tient pour raiſonnable en politique, qu'un Souverain qui a fait la loi n'y eſt pas abſolument ſoumis & la peut caſſer, dirons-nous que Dieu, dont la ſouveraineté & la puiſſance ſont ſans pareilles, ne puiſſe pas diſpoſer quelquefois les cauſes ſecondes contre l'ordre ordinaire de la nature, ce qui peut rendre excuſables les doutes qui ſe forment ſur beaucoup de principes de Phyſique.

Si nous descendons du général au particulier, & si nous considérons la variété des opinions humaines sur toutes les parties de la Physique, nous serons sans doute encore plus confirmés à regarder comme nécessaire la suspension de la Philosophie sceptique. L'air, le feu, l'eau, la terre, ont été diversement définis, toute la nature a été envisagée sous des aspects différens, & les sectes de Philosophes ont livré plus de combats, & avec plus de violence & d'opiniâtreté, sur tout ce qui concerne le monde & sa constitution, que tous les Conquérans n'ont fait pour s'en rendre les maîtres. L'homme est entre tous les corps animés, celui qui a occasionné le plus de disputes. Ses sens, tant externes qu'internes n'ont pu recevoir des régles

certaines, soit pour ce qui touche leur nombre, soit pour ce qui concerne leurs fonctions, & l'ame incapable par ses seules & propres forces de se réfléchir suffisament sur elle-même, est demeurée quelquefois misérablement dans l'incertitude de son immortalité.

Je laisse mille choses douteuses & contestées en Physique, parce qu'il seroit trop long de les vouloir toutes rapporter. A-t-on jamais été d'accord sur la nature des vents ? Les ouragans, dont le nom étoit inconnu avant la découverte du nouveau monde, font encore l'étonnement des Physiciens. Le flux & le reflux de la mer agitent tous les esprits ; ceux qui considéroient le monde comme un grand animal, attribuoient à sa respiration ce mouvement des eaux si précis & si

bien reglé, d'autres croyoient qu'il étoit uniquement deſtiné à nous procurer quelques avantages; cependant les anciens ont diſputé là-deſſus comme ſur tout le reſte. Les uns veulent que tout ſoit fait pour l'homme; les autres, que rien n'a été créé plutôt pour l'homme que pour le reſte des animaux, & que c'eſt ſon orgueil qui lui fait prendre, comme une ſuite de rapports directs à lui, ce qui eſt contingent dans la nature; ainſi les chats, ajoutent-ils, pourroient s'imaginer, s'ils en étoient capables, que les rats & les ſouris ne ſont que pour les engraiſſer.

Si l'on conſidere les connoiſſances dépendantes de la Phyſique, on verra qu'elles ne ſont pas plus certaines. La Médecine, qui eſt une des principales, nous peut ſervir

d'exemple ; quel art, en effet, plus trompeur & plus rempli de conjectures ? Hyppocrate même a reconnu ſon malheur, en ce qu'on attribue ſes cures ou ſes bons ſuccès à Dieu, & que quand il ne réuſſit pas, celui qui en fait profeſſion tombe dans le mépris.

Ce que la Médecine a cependant d'avantageux, c'eſt qu'un barbariſme diffame un Grammairien, un ſoléciſme un Orateur, mais un Médecin tue impunément ſon malade, la terre couvrant ſes fautes ſans qu'on les lui impute ; le plus court, le plus ſûr moyen pour lui eſt d'attribuer tous les événemens fâcheux, ou aux déréglemens d'un malade incorrigible, ou à ſa deſtinée qui avoit déterminé la durée de ſes jours.

Que de remedes extravagans

n'emploie-t-on pas quelquefois pour rendre la ſanté ? Sans parler des *Abracadabra*, il ne faut que voir dans Plutarque pourquoi, quand on brûloit le corps des Hydropiques & des perſonnes étiques, on faiſoit tenir leurs enfans aſſis les pieds dans l'eau, on croyoit empêcher par ce moyen que de tels maux ne devinſſent héréditaires dans leurs familles. Que les penſées des hommes ſont peu ſolides ! Que leurs raiſonnemens ont de vuide, & que la plus grande partie de leurs actions ſont ridicules !

Il nous reſte à parler de cette partie de la Philoſophie qui conſidére & qui regle les mœurs. Nous ſommes obligés de convenir d'abord qu'il y a bien peu de certitude dans notre morale purement humaine ; puiſque les tems & les lieux en

ſont ordinairement les maîtres ; une même action étant approuvée dans un pays & condamnée dans un autre. Nous ne ſçaurions nier que les Chinois n'ayent une morale bien différente non-ſeulement de la nôtre, mais de celle même des Japonois & de leurs voiſins ; examinons les maximes morales de tous les peuples de la terre, nous les trouverons preſque toutes diverſes, ce qui ne devroit pas être, ſi elles étoient fondées ſur une droite & juſte raiſon, dont nous ſommes obligés de préſuppoſer que les principes ſont invariables.

Quels crimes y a-t-il parmi nous qui ne paſſent ailleurs pour des vertus ? & nos meilleures actions ne ſont-elles pas trouvées ſouvent ridicules ou criminelles, je ne dirai pas ſimplement chez des Nations

que nous appellons barbares, mais chez celles mêmes qui ont fait profession de reſpecter la Philoſophie ? Les uns ont ſoutenu que le larcin bien exécuté étoit honorable, comme à Sparte, où le ſeul défaut d'adreſſe à le commettre étoit repris. D'autres ont dit effrontément après Chryſippe, que l'inceſte devoit être permis, & Diogene ſe railloit d'Œdipe qui s'étoit ſi fort affligé d'avoir commis un crime que les coqs & d'autres animaux font tous les jours.

Les Philoſophes ne ſe ſont jamais accordés entr'eux, ni à l'égard des vertus, ni à l'égard des vices & des paſſions. Ceux du Portique rendoient ces dernieres toutes vicieuſes, Ariſtote au contraire ſoutenoit qu'elles étoient indifférentes ſoit au bien, ſoit au mal. Si nous n'avions

pas des Loix du Ciel pour régler tous les différens des ſectes diverſes, & ſi le chemin que nous devons ſuivre ne nous avoit été révelé, nous ne trouverions rien dans la morale qui ne fût problématique, & où la ſuſpenſion ſceptique ne fût abſolument néceſſaire.

Si nous portons notre vûe ſur les diſputes morales qui ſe ſont formées & ſe forment encore tous les jours ſur les principes internes de nos actions, qui ſont l'entendement & la volonté, & ſur les controverſes élevées entre les premiers Philoſophes, & qui recommenceront toujours pour accorder le franc arbitre & la prédeſtination; nous verrons qu'au milieu de toutes ces diſputes il eſt bien difficile de prendre un parti certain. Dieu a voulu ſouſtraire à

notre connoiſſance une infinité de choſes auxquelles il ne nous eſt pas permis d'atteindre, & l'on peut ſoutenir qu'humainement parlant, il eſt plus ſûr d'avoir recours à la neutralité ſceptique, que de s'opiniâtrer dogmatiquement à faire paſſer pour certaine une ſcience douteuſe, n'y en ayant point de véritable que celle qui, comme nous l'avons dit, nous eſt venue du Ciel.

Pour faire voir avec combien de circonſpection nous devons porter un jugement déciſif ſur la moralité des actions humaines, examinons combien ſont diverſes les coûtumes & les mœurs des différens peuples de la terre. Si on en croit *Pietro della valle*, dans beaucoup de lieux de l'Inde orientale, & particuliérement à Sumatra, les

ventres extrêmement rebondis y ſont eſtimés & trouvés fort agréables. Les mains ne ſont pas moins ſujettes à diverſes opinions ſur ce qui conſtitue leur beauté. Les uns peignent les ongles, les autres au lieu de les rogner les conſervent par bienſéance les plus longs qu'ils peuvent. Les Turcs ne ſe lavent point les mains, comme nous, avant de manger, mais ſeulement après avoir pris leur repas. Preſque par-tout le Levant les Rois donnent leurs audiences quand ils ſe font faire la barbe, principalement dans le Royaume de *Maduré*. Dans l'iſle *des Larrons*, qui ſe trouve au-deſſus du pays des Malabares, on tient à grand honneur d'avoir eu des parens pendus pour vols, & l'on s'y reproche, comme une ſorte d'infamie, ſi l'on n'en a pas eu

d'exécutés en justice pour une si belle cause.

Nous porterions loin cette méditation, si nous envisagions ici les modes différentes dans les habillemens & dans la façon de vivre. Que conclure de tant d'opinions & de coutumes contraires ? Que nous devons tenir sceptiquement pour certain qu'il n'est rien d'inqubitable pour nous en Physique & en morale humainement parlant, & qu'à l'exception de la vertu solide que le premier moteur, toujours immobile & immuable, nous a manifestée, il n'y a dans la conduite des hommes, qu'erreurs & bisarreries.

DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MÊME.

L'ART de se connoître soi-même a été regardé par les plus grands hommes de l'antiquité comme un art divin ; mais ils n'ont pas borné à la contemplation de notre petit monde, ou pour mieux dire de notre corps, ce précepte excellent. L'ame étant la partie la plus considérable de notre être, c'est principalement sur elle que nous devons faire nos principales réflexions. Cet emploi est si doux & si solide, qu'il y a de quoi s'étonner que si peu de personnes veuillent rentrer en elles-mêmes pour jouir du plus grand contentement que l'esprit humain puisse recevoir en ce monde. En effet,

ſoit que notre ame faſſe réflexion ſur les vertus intellectuelles, telles que la ſcience & la ſageſſe qui éclairent l'entendement, ſoit qu'elle s'applique à conſidérer les vertus de la volonté qui nous font acquérir des habitudes morales au bien, il eſt impoſſible que dans une ſi agréable contemplation nous ne nous ſentions pas remplir intérieurement d'une joie qui peut paſſer pour un avant goût de celle des Bienheureux. Quelle ſatisfaction de prévoir & de diminuer, par le moyen des premieres vertus, tant d'évenemens fâcheux, & preſqu'inévitables qui nous arrivent dans le cours de la vie. C'eſt en réfléchiſſant ſur les coups de la fortune, qui ne ſont à craindre que parce qu'ils nous ſurprennent, que la prudence nous apprend à détourner quelquefois

la foudre & à braver l'orage. Pour qui n'en ſçait point uſer ainſi dans ſes calamités, il n'eſt aucun autre eſpoir que la mort qui les termine toutes.

Si des vertus de l'entendement nous paſſons à celles qui ont leur ſiége dans la volonté, y conſidérant tant de paſſions que la raiſon rend vertueuſes quand elles les regle, combien de ſatisfactions d'eſprit inconcevables reſſentirons-nous?

Il eſt certain cependant que les paſſions ſervent ſouvent à l'ame raiſonnable, comme les vents au Pilote, qui ne peut avancer ſans leurs ſecours. Choſe étrange qu'un eſprit agité de paſſions puiſſe agir plus vertueuſement que s'il étoit dans le calme & ſans émotion! Les mouvemens exceſſifs & paſſionnés

peuvent être fort utiles, mais il faut que la raiſon puiſſe les appaiſer à ſon gré, & ce n'eſt qu'ainſi que les paſſions ceſſent d'être des ſéditieuſes en morale.

Puiſque les paſſions peuvent nous entraîner également vers le bien ou vers le mal, la plus importante de nos réfléxions intérieures doit être ſur les habitudes qui nous portent à la vertu morale. La beauté de cette vertu ne la fait pas ſeulement aimer avec les plus doux tranſports dont notre ame puiſſe être touchée, mais elle imprime encore outre cela une averſion extrême pour le vice. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve des vicieux qui trouvent de la volupté dans le crime; mais ſi l'on y prend garde l'on s'appercevra aiſément qu'il n'y a que le commencement du vice

qui puiſſe un peu flatter ; ſa fin étant toujours miſérable, au lieu que la joie qui ſuit la vertu, demeure éternellement. Quelqu'attention néanmoins que nous apportions à nous concentrer en nous-mêmes, & à profiter de cet entretien intérieur ; la condition de notre humanité ne ſouffre pas que nous nous en promettions d'autres avantages que de ſçavoir reconnoître avec franchiſe notre foibleſſe & les titres de notre ignorance : car l'ignorance qui ſe ſçait, qui ſe juge elle-même, & qui ſe condamne comme telle, n'eſt pas en quelque ſorte une entiere ignorance. Eloignons de nous la préſomption ; la défiance que l'on doit avoir des argumens trompeurs des dogmatiques, peut ſeule conſerver la liberté de notre eſprit, & lui

acquérir l'indépendance ſceptique, en quoi conſiſte, à le bien prendre, le bonheur de cette vie.

Mais nommons ſcience ou plutôt ignorance ce que l'on tâche ordinairement d'obtenir par beaucoup de ſoins, & par des travaux d'eſprit inexprimables. Croyons avec Marc-Antonin qu'il ſe trouve bien peu de certitude dans toutes nos connoiſſances acquiſes : fuyons, comme il le dit, cette ardeur violente qui nous porte à vouloir tout ſçavoir, ſi nous voulons mourir doucement & ſans murmurer contre le Ciel, puiſque dans ce dernier moment nous devons avoir une ſorte de deſeſpoir d'avoir été fruſtré de la fin que nous nous étions propoſée, d'apprendre par inſtruction mille choſes avec certitude, au lieu des doutes invinci-

bles où nous nous trouvons plongés. Le désir immoderé d'apprendre ne peut manquer de produire en nous cette affliction d'ame que l'Ecclésiaste donne pour compagne inséparable de la science humaine. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille demeurer dans une honteuse ignorance ; celle de l'*Acatalepsie* n'est pas de cette nature ; elle ne nous fera jamais renoncer à toute occupation littéraire, pour en mettre les femmes seules en possession, ainsi que le font les habitans du *Tesset* en Afrique. Les hommes dans ce pays, à ce qu'assure *Marmol*, ont en partage l'exercice & le travail, les femmes au contraire lisent, écrivent, s'instruisent & étudient la Religion. Le meilleur remede contre ce que l'étude peut produire de fâcheux, c'est de la

régler, en ſorte que nous ſoyons contens de l'étendue qu'a donné à notre eſprit celui qui a limité ſa ſphere d'activité; c'eſt de deſcendre le plus avant que nous pourrons dans notre intérieur pour parvenir à la connoiſſance de nous-mêmes, connoiſſance ſeule capable de modérer toutes nos paſſions qui nous éloignent de la félicité dont nous pouvons jouir en ce monde.

PROBLÊMES SCEPTIQUES.

PREMIER PROBLÊME.

Eſt-ce grandeur ou force d'eſprit de ne point craindre la mort?

NON : il ne peut y avoir ni grandeur, ni force d'ame à mépriſer ce que les premiers de

tous les hommes ont jugé digne d'appréhenſion. La magnanimité a ſes bornes auſſi bien que les autres vertus, & l'on ſe peut tromper dans ſes excès, à peu près comme la fureur fait paroître plus de force que la ſanté n'en donne à ceux qui ſe portent bien. Tous les animaux redoutent la mort, & Seneque qui a tant écrit pour faire mépriſer la vie a été obligé d'en convenir. Pour porter un jugement ſain ſur cette matiere, il faudroit s'en rapporter au témoignage de ceux qui ont franchi le paſſage de la mort, mais le malheur eſt que perſonne n'eſt revenu de l'autre monde pour nous inſtruire là-deſſus. La foi ne nous oblige point à croire toutes les choſes que Grégoire de Tours aſſure comme témoin auriculaire. Suivant ſon témoignage un Salvius reſſuſcité

reſſuſcité, & depuis Evêque d'Albe, ne ſe laſſoit pas ſur ce qu'il avoit vu dans le Ciel. J'avoue cependant que la relation de quelques perſonnes qui ont été juſqu'aux portes de la mort, ne la peint pas auſſi affreuſe qu'on le fait ordinairement.

Le Capitaine *Montagnac* étant tombé juſqu'à trois fois d'une potence, par la rupture de la corde qui l'y attachoit, & ayant été donné enſuite au Vicomte de Turenne parle Préſident *Duranti*, ſe plaignoit de ce qu'ayant perdu en un moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumiere ſi agréable, qu'elle ne pouvoit ſe repréſenter.

Le Chancelier Bacon écrit quelque choſe d'approchant d'un homme qui ne s'étant point étranglé, proteſtoit n'avoir reſſenti aucune

douleur. La Riviere viſita par ordre d'Henri IV un criminel échapé du gibet; ſur l'offre qu'il fit à ce malheureux, qui avoit tué ſon pupille, d'intercéder pour obtenir ſa grace, il lui répondit froidement que c'étoit ſi peu de choſe que de mourir par la corde, qu'il ne jugeoit pas qu'on dût importuner le Roi ſur cela.

Mais à parler ingénument mon opinion n'eſt pas, nonobſtant tout cela, que la mort ne ſoit la plus grande ennemie de tout être vivant, & qu'on puiſſe mettre de la grandeur d'ame à ne point la craindre. Mais d'un autre côté, pourquoi redouter ce qui eſt inévitable, & ſe faire une peine de ſubir la loi commune à tous les hommes; on devroit peut-être plus appréhender les maux de la vie que ceux de la

mort. Plus on vit, plus on a de ſujets de ſouffrir : la mort au contraire que l'imagination rend ſi redoutable, n'eſt pas ſentie des vivans, puiſqu'elle eſt une privation de ſentiment ; ni de ceux qui ne ſont plus, parce que n'étant plus ils n'ont garde d'en être touchés. Le ſeul moyen de nous bien comporter dans cette néceſſité d'abandonner la vie, c'eſt de la quitter ſans répugnance : s'il y a quelque choſe de dur en cela, ce n'eſt pas l'ordre de la nature qui le rend tel, c'eſt notre réſiſtance. Nous ſommes fâchés ſans doute de quitter la vie qui nous paroît douce, où nous croyons être encore néceſſaires à beaucoup de perſonnes ; mais quant à ce dernier point, ſouvenons-nous de ce qu'a prononcé Epictete à l'égard de Socrate, que

s'il étoit utile de ſon vivant, il l'avoit été bien davantage après ſa mort. A l'égard des plaiſirs de la vie, peut-on douter que tôt ou tard ils ne dégénerent en ce qui leur eſt abſolument contraire. Les longues années, quand il n'y auroit autre choſe, ne manquent jamais à faire ce changement. Plus nous avons joui d'une vie heureuſe, plus nous ſommes obligés de la rendre ſans murmure ſi nous ne voulons pas être ingrats envers Dieu. Or, comme ce détâchement de la vie demande une aſſiete d'ame peu commune, je penſe qu'on peut prendre l'affirmative de ce Problême, & ſoutenir qu'il faut beaucoup de grandeur ou de force d'eſprit pour ne pas craindre la mort.

II. PROBLÊME.

La morale des Philoſophes ſuffit-elle pour rendre parfaitement vertueux ?

NON : parce qu'il n'y a rien de plus incertain que leurs préceptes, dont les uns ſont abſolument contraires aux autres. Ainſi l'on en voit qui ſuivant Hyppocrate & Gallien, font dépendre les vertus & les vices du tempérament, tandis que d'autres ſoutiennent que ce ſont des habitudes de l'ame.

Les Stoïciens établiſſent des limites morales au delà deſquelles la moindre trangreſſion fait un crime, ce qui a donné lieu à leur paradoxe, que tous péchés ſont égaux. Quelques-uns ont tant d'auſtérité, qu'ils ne croyent pas qu'un homme

vicieux puiſſe produire une bonne action : d'autres ſoutiennent ce qui eſt oppoſé à cette maxime. Chaque pays, chaque Nation a ſa maniere de philoſopher, & ſa morale qu'il croit la meilleure de toutes. Quand on reproche aux habitans *d'Achem*, qui ont leur Roi dans l'iſle de Sumatra, qu'ils agiſſent ſouvent contre leur conſcience, faiſant plus pour lui que pour Dieu, ils croyent bien ſatisfaire à cette objection quand ils répondent que Dieu eſt loin, & que leur Roi eſt proche d'eux : ce qui paſſeroit pour une impiété ailleurs leur tient lieu d'une moralité. La diverſité des ſentimens entre les Philoſophes, ſur-tout à l'égard des mœurs, montre le peu de certitude que contiennent leurs livres, & je penſe qu'il faut toujours ſe ſouvenir là-deſſus que S. Paul

n'a rien recommandé plus expreſſément aux fidéles que de ſe mettre en garde contre les Philoſophes capables de les ſéduire avec leurs faux principes. Ce n'eſt donc pas de leur Philoſophie qu'on peut apprendre à devenir vertueux.

Oui : car la variété de leurs dogmes n'empêche pas qu'on ne puiſſe beaucoup profiter dans leur morale, en faiſant choix de ceux qui ont de la conformité avec nos vérités révélées. Les erreurs de quelques-uns de ces Philoſophes qui ſe ſont écartés du chemin de la vertu peuvent être inſtructives, parce que leurs égaremens font remarquer avec exactitude la bonne voie qu'ils n'ont pas ſuivie. Il y a donc lieu de ſoutenir que l'éthique des Philoſophes bien entendue ſera ſuffiſante pour nous faire embraſſer

la vertu. Je me contenterai, pour confirmer ma propoſition, de rapporter un ſeul paſſage moral, tiré d'un fragment de l'oraiſon que Caton prononça dans Numance, ne croyant pas qu'il y ait dans la morale rien de plus touchant, ni de plus perſuaſif, ſoit pour nous porter aux bonnes actions, ſoit pour nous éloigner du vice. *Cogitate cum animis veſtris, ſi quid vos per laborem rectè feceritis, labor ille à vobis cito recedet, benefactum à vobis dum vivetis non abſcedet; ſed ſi qua per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos ſemper manebit.*

III. PROBLÊME.

Faut-il déférer aux ſonges ?

NON : les ſonges ne ſont généralement qu'illuſion, & leur interprétation eſt ou frivole ou douteuſe. Le ſonge que fit Pompée avant le combat de Pharſale qu'il alloit orner le temple de Vénus victorieuſe de beaucoup de dépouilles, ne ſervit qu'à lui partager l'eſprit, parce qu'il le laiſſoit en doute ſi la victoire le regardoit ou Céſar ſon adverſaire. Il n'y a point d'extravagances que les ſonges ne faſſent faire aux ſimples qui les interprétent à leur maniere. Un avare dans l'*Anthologie* ayant rêvé qu'il avoit fait une dépenſe exceſſive ſe pendit à ſon réveil, & un Portu-

gais déférant à un ſonge qui lui avoit fait voir ſa femme commettant un adultere, la poignarda le matin toute innocente qu'elle étoit. L'aîné des Denis, que leur tyrannie rend ſi célébres, fit maſſacrer *Marſias* pour avoir ſçu, qu'en dormant il avoit ſongé qu'il tuoit ce tyran, croyant qu'un tel ſonge étoit venu des penſées du jour. Mais l'eſprit humain ſe peut-il rien figurer de plus contraire à la raiſon que de donner aux repréſentations de la nuit des interprétations qui promettent toute ſorte de bonheur? Deon-Caſſius fait rêver à Céſar qu'il avoit affaire à ſa mere, & Plutarque lui attribue le même ſonge avant ſon paſſage du Rubicon.

Vincent de Beauvais obſerve, dans ſon Miroir hiſtorial, que *Hugues*, Evêque d'Auxerre, eut la

nuit avant son élection un songe approchant de ceux-là. *In nocte quidem electionem suam præcedente, vidit in somnis quod mater sua sibi esset copulanda nuptiali fœdere.* Enfin, si les songes méritent quelque créance parce qu'ils sont envoyés d'en haut, qu'ont fait au Ciel ceux qui ne rêvent jamais ?

Oui : si nous ne voulons démentir toutes les histoires profanes & sacrées qui rapportent des songes tout à fait singuliers. Voyez dans Denis d'Halicarnasse comme un malade retourne sain chez lui, après avoir fait entendre son songe au Sénat. Dans Agathias, un Philosophe Grec entendit en dormant des vers qui lui furent prononcés, & qui portoient que les Perses étoient indignes qu'on les enterrât, parce que la terre ne vouloit

pas recevoir ceux qui s'accouploient avec leurs meres. Un ſonge du Médecin d'Octave-Céſar eſt cauſe qu'il ſe trouve au combat des champs Philippiques, & qu'il eut le moyen de ſe ſauver. Si j'avois envie d'être plus diffus, je rapporterois le ſonge de Suger qu'il raconte lui-même dans la vie qu'il a écrite de Louis le Gros, celui de Peireſc & d'une infinité d'autres perſonnes. Je me contenterai de deux exemples aſſez merveilleux, le premier eſt qu'un Conſeiller du Parlement de Dijon, nommé Carré, ayant ouï qu'on lui diſoit des mots grecs, en dormant, qu'il n'entendoit nullement, il les retint toutefois, & on les lui interprêta ainſi: *abi, non ſentis infortunium tuum.* Comme la maiſon qu'il habitoit menaçoit ruine, il la quitta fort à

propos pour éviter ſa chûte, qui arriva auſſi-tôt après. Le ſecond exemple eſt d'un nommé *André Pujon*, qui étant à Rion, ſongea en dormant qu'il faiſoit l'anagrame de ſon nom, où il trouvoit *pendu à Rion*, ce qui eut ſon effet quelques jours après. Outre ces ſonges-là, il y en a eu de prophétiques, & l'on ne ſçauroit nier qu'il n'y en ait pas eu de divins; puiſque Daniel n'interprétoit pas ſeulement les ſonges de Nabuchodonoſor, mais devinoit même ce qu'il avoit rêvé, quand ce Roi l'avoit oublié.

IV. PROBLÊME.

Une extrême vieilleſſe eſt-elle ſouhaitable ?

NON : parce que les beaux jours de notre vie ſont ceux de notre jeuneſſe, comme les premieres liqueurs qui ſortent d'un vaiſſeau ſont les plus pures ; ce qui ſuit n'ayant rien que de groſſier. La prudence & le bon ſens qui font tant priſer le grand âge, ne l'accompagnent pas toujours, & ſouvent les vertus le quittent lorſqu'il en auroit le plus beſoin : voit-on moins de vieux foux que de jeunes évaporés ? D'ailleurs le bien général s'oppoſe à ces déſirs inconſidérés de vieillir, qui, s'ils étoient exaucés, mettroient la famine dans

le monde. David, que Dieu avoit choiſi *ſelon ſon cœur*, mourut à l'âge de ſoixante-dix ans, *âgé & plein de jours*, dit l'Ecriture. Qui doit après cela aſpirer aujourd'hui à la derniere caducité ?

Oui : puiſqu'il n'y a point de ſouhait plus ordinaire à tous les hommes que celui de vivre long-tems, ce qui montre que ce déſir eſt naturel, & par conſéquent raiſonnable. Peut-on dire que ce ne ſoit pas un très-grand avantage de ſe voir délivré de la tyrannie de tant de paſſions inſéparables de la jeuneſſe ? N'eſt-ce pas un merveilleux contentement d'avoir des connoiſſances qui ſont le bonheur de notre vie, & dont à peine les jeunes gens concoivent la moindre idée ?

V. PROBLÊME.

La ſcience eſt-elle de ſi haut prix qu'il faille tout quitter pour l'acquérir ?

NON : puiſque nous voyons des perſonnes qui pour la poſſéder n'ont pas de chauſſes, pour parler avec *Montagne*, c'eſt-à-dire les choſes néceſſaires à la vie. La plûpart des Sçavans ſont comme les frélons qui ont beſoin qu'il y ait des abeilles pour leur faire du miel, & je penſe que c'eſt le fondement de la fable des anciens, qui porte que Jupiter ſe trouva ſi importuné de la ſçavante Minerve, qu'il ſe vit réduit à la faire ſortir de ſa tête avec une violence extrême. On a remarqué que preſque toujours

les hommes qui ne poſſédent rien au-delà de leur ſens commun, réuſſiſſent mieux dans leurs entrepriſes que les Sçavans. Qu'eſt-ce que les Sçavans ſi nous les examinons de près ? Toute leur érudition, à le bien prendre, n'eſt qu'une ignorance étudiée ; il ne faut donc pas s'étonner ſi les puiſſans de la terre font plus de cas des ordres de chevalerie, dont ils portent les marques, que du bonnet & du chaperon des Docteurs. Le dernier ſiécle a pourtant vu avec étonnement un Souverain ſe faire paſſer Docteur dans la plus conſidérable de ſes Univerſités ; mais qui fut enſuite aſſez malheureux & aſſez décrédité auprès de ſes peuples, pour laiſſer ſa tête ſur un échaffaud.

Oui : & l'on doit dire avec un Roi de Naples, ſi la ſcience étoit

à vendre, il n'y a point de Monarque qui ne dût plutôt s'appauvrir, quelques biens qu'il poſſédât, que de manquer de faire une ſi importante acquiſition. On ne doit pas aimer les fleurs ſeulement à cauſe de leur beauté ou de leur odeur; mais pour en uſer bien nous devons imiter les abeilles qui font du miel pour les hommes, & de la cire pour les Dieux. Il faut ne pas ſe contenter de careſſer les Muſes pour ſon plaiſir, mais rendre notre étude utile, autant que nous le pouvons, aux autres & à nous-mêmes. Quoiqu'il en ſoit l'Empereur Sigiſmond eut grande raiſon de ſe moquer d'un Docteur qu'il avoit fait Chevalier, ſur ce qu'il ſçut que mépriſant ſa premiere qualité de Docteur, il ne ſignoit plus qu'en ſe diſant ſimplement Chevalier.

Vous uſez fort mal, lui dit Sigiſmond, de la grace que je vous ai accordée, ſçachez que je puis faire cent Chevaliers comme vous dans un jour, & qu'en cent ans je ne ferois pas un Docteur.

VI. PROBLÊME.

Eſt-il à propos de donner ſon tems à la compoſition de pluſieurs Livres ?

NON : car la multitude en eſt déja trop grande : comme les plus courtes folies ſont les meilleures, on ne ſçauroit trop réprimer cet ardent déſir, dont on a fait à propos une dangereuſe maladie. Un grand Capitaine acquiert de la réputation dans une judicieuſe retraite, & Appelle prit de l'avan-

tage ſur Protogene, lui reprochant qu'il ne ſçavoit pas quitter ſon ouvrage ni ſon pinceau quand il étoit tems.

Oui : car l'ingratitude étant un vice, ce ſeroit en commettre un envers le genre humain de ne pas rendre, à ceux qui viendront après nous, le même ſecours que nous avons reçu de nos prédeceſſeurs. C'eſt errer de dire que trop de gens ont ſuivi une route où il n'y a plus rien à découvrir ; un nain monté ſur les épaules d'un géant peut voir ſans doute plus loin que lui, & un dernier Auteur qui a fait ſon profit des anciens, peut ajoûter aux connoiſſances des plus célébres Ecrivains. Pourquoi abandonner l'étude & le travail, quand on a aſſez de force pour pouvoir continuer. *Marc Varron* avoit quatre-

vingt-quatre ans quand il écrivit ſon livre des *Images*.

VII. PROBLÊME.

Doit-on être très-ſévere à polir ſes ouvrages ?

OUI : autant que la choſe eſt poſſible. On doit imiter les Dames qui ne ſe laiſſent voir que lorſqu'il ne manque rien à leur ajuſtement. Quand on devroit garder un ouvrage les neuf années qu'ordonne Horace, il faut le tenir tout ce tems-là ſous la clef du cabinet. Virgile fût trois ans à polir ſes Bucoliques, il en mit ſept à retoucher ſes Géorgiques, & onze furent employées à la compoſition de l'Enéïde, qui ne reçut pas néanmoins le dernier coup de pin-

ceau. Le Guarini employa vingt-une années à mettre le *Paſtor fido* au point où nous le voyons, & Malherbe qui a ſi heureuſement embelli notre poëſie françoiſe, s'eſt plaint ſouvent qu'on l'avoit trop preſſé. Enfin, nous liſons dans Quintilien ſon repentir d'avoir précipitament laiſſé partir de ſa main une de ſes Oraiſons.

Non : l'on peut ſe diſpenſer d'être ſi exact, puiſqu'à obſerver ponctuellement cette régle, l'on ſe verroit réduit à garder un perpétuel ſilence. Quel eſt l'Auteur, ſoit ancien, ſoit moderne, qui ne ſe ſoit jamais mépris ? Homere dont les ouvrages ſont ſi révérés, eſt accuſé de s'être quelquefois endormi. Tout homme à ſes zoïles & ſes critiques ; on doit les mépriſer, il faut toujours faire cas du travail de

ceux qui prennent la peine de nous communiquer leurs penſées, quoiqu'on y trouve quelque choſe à redire.

CHAGRINS PHILOSOPHIQUES.

N'Eſt-ce pas unechoſe étonnante que la vie s'écoule ſi miſérablement, par ceux même qui en font le plus d'état ? Nous la partageons en pluſieurs âges, afin de la faire paroître plus longue, & cependant il n'y a rien de plus court & de plus négligé. A peine ſommes-nous entrés dans l'âge capable de quelque inſtruction, qu'on nous jette inconſidérément dans l'apprentiſſage des Arts ou des Sciences, ſans diſcerner ce qui a le plus de rapport à notre tempérament : auſſi le peu de fruit qu'on en retire ordinairement fait voir combien de fautes

on commet dans ce commencement. Ceux qui ont fait la plus grande proviſion de ce qu'on honore du nom d'Arts, de Sciences & Belles-Lettres, ſont les premiers à les diffamer, les employant même à leur condamnation à la maniere des Médecins qui ſe ſervent des poiſons, quoiqu'ils les reconnoiſſent très-dangereux. Que l'on eſtime, tant que l'on voudra, toutes les diſciplines priſes pour les ſources du ſçavoir humain: qu'on reſpecte les cendres de ceux qui les poſſédent, juſqu'au point de celui qui donnoit une grande ſomme d'argent pour être enterré dans la ſépulture de Pétrarque; pour moi, je remarque tous les jours tant de fous lettrés, & cette *ſtultitia litterata* me paroît ſi importune partout, qu'elle me donne un dégoût de

de la Science qui n'eſt pas une des moindres cauſes de mon chagrin. L'on peut voir des hommes ſans lettres, mais il eſt preſque impoſſible de conſidérer ſans indignation des lettres ſans hommes. Que peut-on ſe promettre de l'étude de cette Philoſophie qui captive tant tous les eſprits? Eſt-il une profeſſion où l'incertitude & la confuſion regnent davantage. C'eſt ce qui rendit ſi ridicule le Proconſul, qui fit aſſembler tous les Philoſophes dans Athènes, ſe promettant de les réunir. Les idées de Platon, l'Entéléchie d'Ariſtote, les nombres de Pithagore, les Atomes de Démocrite, les Paradoxes des Stoïciens, tout cela n'eſt-il pas plus bizarre que les fables des Poëtes, & plus extravagant que les délires d'un fébricitant.

Mais mon humeur étant natu-

tellement éloignée de la médiſance & de la ſatyre, d'où vient que le chagrin me fait aujourd'hui trouver à redire preſqu'à tout, & qu'il ſe paſſe peu de choſes, ſoit dans l'ordre Eccléſiaſtique, ſoit dans celui de la Juſtice, ſoit dans celui des Finances, où je ne trouve beaucoup à reprendre? En effet, ſi je n'étois pas retenu par le reſpect qui eſt dû aux Autels, que ne me feroient point dire les abus qui s'y commettent? On pourroit former aujourd'hui les mêmes plaintes que faiſoit autrefois Tertullien contre beaucoup de gens. *Exigitis mercedem pro ſolo templi, pro aditu ſacri, pro ſipitibus, pro oſtiis: venditis totam divinitatem; non licet eam gratis coli?* A combien de perſonnes pourroit-on reprocher ce que Quintilien écrit contre les Cyniques

de ſon tems ? *Vos verò novo genere ambitûs adorationem miſeriâ captatis.*

L'ordre de la Juſtice ne me paroît guére mieux réglé que celui de la Religion. C'eſt une choſe étrange que les Loix & leurs formalités, qui n'ont été inventées que pour le bien des hommes, ſoient aujourd'hui ce qui les tourmente le plus. Les Egyptiens repréſenterent, dit-on, la Juſtice ſans tête, pour dire vraiſemblablement que les Juges ne devoient jamais juger à leur fantaiſie : à préſent il n'y a pas moins de conſtitutions dans notre Juriſprudence que de différentes têtes de Juges, qui bien loin de s'accorder enſemble ne conviennent pas avec eux-mêmes en particulier ; de ſorte que le jugement d'un jour détruit ſouvent ce qu'un autre a établi. Le pis eſt que

ces Juges, & par conſéquent leurs Loix & leurs Réglemens, ſe multiplient tous les jours. Nous voyons tel Parlement occupé toute l'année qui ne travailloit autrefois que durant ſix ſemaines.

L'état des Finances, tel qu'il ſe préſente à ma vûe m'échauffe étrangement l'imagination ; il n'y a ſorte de maltotiers que je n'enviſage avec indignation. Combien en eſt-il auxquels on pourroit dire comme ce Romain à Sylla : comment ſeriez-vous homme de bien, vous qui n'ayant point eu de biens de votre pere, poſſédez de ſi grands tréſors ? Le nombre de ceux auxquels on peut faire le même reproche eſt infini ; il ſemble que la France ſoit de tous côtés au pillage ; & ce n'eſt plus au ſujet d'un ſeul qu'on peut s'écrier :

Concurrite omnes Augures, Aruſpices,
Portentum inuſitatum conflatum eſt
recens,
Nam mulos qui curabat, Conſul
factus eſt.

Le chagrin nous fait ſouvent proférer bien des choſes que nous ſerions très-fâchés de ſoutenir quand il nous a quitté, mais faut-il ſur cette conſidération demeurer muet, & nous repentir de toutes les réfléxions que nous venons de faire? Non, ſans doute, je ſuis trop ami de la liberté pour m'impoſer un joug ſi rude. Je veux qu'il me ſoit permis de prendre plaiſir à mes rêveries préſentes, ſauf à m'en rétracter, & à me divertir ſur d'autres quand j'aurai changé de ſentimens. N'en avoir jamais que d'une ſorte, c'eſt dans ma Philoſophie, auſſi bien que dans la politique de

Ciceron un vice plutôt qu'une vertu. *Nunquam enim præstantibus in Republica gubernanda viris, laudata est in una sententia perpetua permansio.*

Des contradictions qui regnent dans les mœurs des différens Peuples.

LA lecture que je viens de faire d'une relation de Syrie va me fournir quelques observations sceptiques. Elle porte que tout au rebours de ce que nous pratiquons en France, où nous cédons le haut du pavé aux personnes les plus qualifiées, le plus bas de la rue est donné en Syrie à ceux qu'on respecte, comme étant le lieu d'honneur, aussi bien que le côté gauche. Il n'y a guéres que les enfans qui mangent ici par les rues : les vieillards le font là, & l'on y voit

les hommes de la plus haute conſidération qui n'en font nulle difficulté. Nous ne portons des fourrures qu'en hyver, elles ſont d'uſage dans la Syrie en plein été, autant dans les maiſons que par la Ville. Par toute l'Europe le pere donne le ſurnom à ſes enfans & à toute ſa poſtérité; dans cette partie de l'Aſie, les Peres le reçoivent de leurs enfans, enſorte que pour déſigner les premiers on dit le pere de Pierre & le pere de Paul. On récompenſe ſouvent en argent ceux qui ont reçu des coups de bâtons, & quand ils ſe les donnent c'eſt gratuitement; en ce pays-là, celui qui les reçoit les paye, & la taxe ordinaire eſt d'un écu pour un coup de bâton, qui ſe paye par celui qui le reçoit, de quelqu'avanie qu'il ſe puiſſe plaindre. Nous faiſons ici le

ſigne de la croix de la gauche à la droite ; les Chrétiens de là, comme Schiſmatiques, le font de la droite à la gauche. Ce ſeroit ici une choſe honteuſe de demeurer court en prêchant par un défaut de mémoire, & d'avoir recours à ſon papier ; il n'eſt pas moins honorable en Syrie de lire ſon ſermon que de le prononcer par cœur. Il n'y a en France que les pauvres & quelques Religieux qui aillent les pieds nuds ; les Grands même dans cette Province, & les plus riches cheminent ainſi pour leur commodité. Nos mouchoirs ſont d'une toile ſimple, & nous les ſerrons dans nos poches ; les Syriens portent les leurs ſur l'épaule, ſur le cou, ou pendus à la ceinture. Ils ſe rougiſſent les ongles, & ſe noirciſſent les yeux aux jours de fête ou de céré-

monie : qui pourroit en France ſouffrir ce déguiſement ? Ici la table du maître eſt différente de celle du valet, en Syrie le palfrenier ſe met ordinairement à table avec le Prince, ſans que l'un mange les reſtes de l'autre. Nous nous contentons en France de punir les voleurs, la Juſtice de Syrie punit avec eux, ceux qui ſe ſont laiſſés voler, à cauſe de leur négligence. Nous mettons nos tapiſſeries contre les murailles, là les plus belles étoffes ſe couchent ſur le plancher. Nos fontaines ſont l'ornement de nos jardins, elle ſont là plus ordinairement celui de leurs ſalles. Nous honorons tellement les Eccléſiaſtiques qu'ils font le premier corps du Royaume, en Syrie ceux de cette profeſſion, comme ſont leurs Religieux, paſſent pour le rebut des

hommes, & le plus bel exercice de la Religion qu'ils aient, consiste à bien danser en rond avec une vîtesse incroyable.

Il faut que j'ajoûte encore deux ou trois observations touchant les femmes. Les Syriennes, tout au rebours des nôtres, ne parlent presque jamais, sur-tout en public. En Europe les femmes se parent quand elles doivent sortir, en Syrie elles ne s'ajustent & ne mettent leurs beaux habits que dans la maison. Celles qui ont des bracelets les portent ici au poignet, là elles les mettent autour de la cheville du pied.

Les peuples des isles qui forment le détroit de la Sonde, pour bien complimenter leurs Supérieurs leurs prennent de la main le pied gauche, & leurs frotent doucement

la jambe depuis le bas jusqu'au genou. Ici l'habit noir est le plus ordinaire parmi les honnêtes gens; on le fait porter par mépris aux Juifs dans Alger. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir, étant debout, ceux à qui l'on doit quelque déférence, ils s'asseyent & ôtent leurs souliers lorsqu'ils veulent faire entrer chez eux quelqu'un avec témoignage d'estime.

Nous faisons notre Dieu de l'or du Pérou; ceux du nouveau monde, d'où il vient, lui préfèrent de petits grains de verre, qui ne sont ici de nulle considération. Les épiceries de l'Inde orientale s'achetent par nous, à grand prix; le thym, disoit S. Jérôme, de son tems, y est préféré au meilleur poivre. Au Japon les femmes mariées ne sortent plus; parmi

nous elles ont ſans contredit plus de liberté que les filles d'aller où elles veulent. Dans le même pays les bâtimens de pierre ſont conſtruits ſans mortier ni ciment pour les pouvoir démonter & tranſporter facilement, & afin de les redreſſer d'un autre façon quand on le juge à propos. L'on ſe moqueroit ici de tels édifices : ſi les Japonois entendoient parler des nôtres, ils nous trouveroient ridicules à leur tour. Cette matiere d'Architecture me porte à ajoûter qu'il y a peu de Monarques au Levant qui vouluſſent loger dans un Palais de la hauteur de nôtre Louvre, & de celle des autres demeures, dont les Souverains d'Europe font tant de cas. Ces Orientaux ne peuvent comprendre que ceux-qui ſont maîtres du terrain, n'aiment pas

mieux étendre leurs édifices pour y retirer les perſonnes néceſſaires à leur ſervice, que d'élever ces mêmes édifices pour placer au-deſſus de leurs têtes des gens qui ne peuvent y être ſans incommodité, & même ſans péril. Quand on leur dit qu'un Roi de France a ſoixante-douze marches à monter pour entrer dans ſes chambres, ils trouvent la ſalle des Suiſſes, qui eſt au-deſſous, beaucoup plus commode.

DE LA VIE ET DE LA MORT.

IL y a des perſonnes qui conſidérent la vie comme un ſi grand bien, que Mecenas entr'autres importunoit lâchement & honteuſement le Ciel de la lui conſerver au milieu des plus grandes miſeres qu'il eût pu reſſentir : ce que Sene-

que nomme *Mœcenatis turpissimum votum*. Mille exemples confirment combien est violent le désir que nous avons de jouir de la vie, & tout le monde sçait que l'Ecclésiastique a dit qu'on fait plus de cas d'un chien vivant que d'un lion mort. D'un autre côté nous voyons que les anciens qui ont cultivé la morale avec le plus de réputation, prononcent nettement qu'aucun ne recevroit la vie, si elle étoit donnée à des personnes qui la connussent, & qui fussent en liberté de la refuser. Ça été, si nous les en croyons, un stratagême de la nature de produire des hommes dans l'incapacité de raison où nous voyons qu'ils naissent, parce que pour peu qu'ils en eussent, ils s'éloigneroient tous de l'entrée du monde, comme d'un lieu où ils

doivent être attaqués de tant de miseres.

En effet, à contempler tout ce qu'on y souffre, on trouvera toujours moins étrange l'extravagance de ceux qui ne la considéroient que comme l'ouvrage des mauvais Démons. Il a donc fallu que nous bussions tous, devant que d'y venir, de cette potion d'erreur & d'ignorance, dont Cebes nous a décrit la composition. Avec ce médicament empoisonné l'on s'affectionne à la vie, l'on aime sa prison; & tous les malheurs qu'on y ressent ne nous empêchent pas d'en trouver le séjour agréable.

Seneque semble avoir mieux terminé la question importante sur la vie & la mort, en disant que la vie n'est d'elle-même ni bien, ni mal, mais seulement le lieu où l'un

& l'autre ſe rencontrent. Thalés avoit ſans doute cette penſée, quand il ne mettoit nulle différence entre la vie & la mort, de ſorte qu'il répondit à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mouroit pas; que c'étoit qu'il ne prenoit jamais de parti dans les choſes indifférentes. Trois actes, dit Marc-Antonin, font quelquefois toute la comédie de cette vie, qui n'eſt pas moins bonne pour cela, ni moins achevée que s'il y en avoit cinq. Il ne faut pas vouloir être plus long-tems ſur le théatre que les loix dramatiques ne le portent, ni s'opiniâtrer à demeurer ſur l'arêne, quand le peuple demande de nouveaux Gladiateurs. C'eſt le meilleur moyen dont on puiſſe ſe ſervir pour ne point appréhender la mort, que de ne pas

mettre la vie à trop haut prix. Examinons ce que la mort peut contenir de fâcheux en ſoi ou de terrible en apparence. Si on a recours à la Philoſophie des Payens on trouve qu'elle enſeignoit, que ſans le mépris de la mort il étoit impoſſible d'avoir l'eſprit tranquille. Elle montroit que c'étoit folie de craindre une choſe certaine & inévitable, qu'il n'étoit pas moins naturel de mourir que de naître ; qu'un enfant n'avoit vraiſemblablement pas moins de peine à l'un qu'à l'autre, & que pour nous rendre la mort plus familiere, la nature nous faiſoit en quelque façon mourir tous les jours, quand elle nous aſſujettiſſoit à prendre le ſommeil.

C'eſt une choſe étrange, dit Seneque, de voir que ni les fous, ni les enfans n'appréhendent preſque

point la mort, & que nous ne puiſſions en uſer de même, ni obtenir de la raiſon une aſſurance que leur donne l'imbécillité ou la folie. Nous ne ſçaurions ſeulement acquieſcer aux Arrêts du Ciel qui nous ſéparent de nos amis, & nous ne voyons pas qu'en nous plaignant de leur mort, nous nous affligeons de ce qu'ils étoient hommes: ne ſommes-nous pas auſſi injuſtes & ridicules, ſelon la penſée d'Epictete, que ſi nous voulions retenir des grappes ſur la vigne, ou des figues attachées à leurs branches pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver.

La Philoſophie nous prouve qu'il ne peut y avoir de mal ſenſible dans une ſéparation qui ſe fait en un inſtant, puiſque l'entendement même plus ſubtil que les ſens ne

l'apperçoit pas, & ne connoît qu'imparfaitement les choſes momentanées. Elle nous inſtruit des fauſſes apparences qui nous font prendre la vie pour un bien, quoiqu'elle ſoit une vraie paralyſie de l'ame, dont la mort ſeule nous délivrant, on ne la ſçauroit nommer mauvaiſe ſans commettre une manifeſte injuſtice : & découvrant encore le maſque trompeur qui nous rend cette même mort ſi hideuſe, la Philoſophie nous fait reconnoître comme ce ne ſont que les acceſſoires du trépas qui nous effraient, & qui nous donnent de ſi grandes appréhenſions d'une choſe eſſentiellement bonne, ou pour le moins indifférente. Notre Hiſtoire de Canada nous apprend que les Hurons, tout barbares qu'ils ſont, n'ont nulle appréhenſion de la mort,

parce qu'ils la tiennent pour un paſſage ſeulement à une vie fort peu différente de celle-ci, où ils doivent poſſéder les mêmes choſes qui leur ont été cheres, & qu'on enterre avec eux pour cet effet. N'ayons donc pas un amour exceſſif pour la vie, ne ſouhaitons pas pour un peu de bien la durée de beaucoup de miſeres, & tenons pour aſſuré qu'il n'y a rien d'agréable dans la vie pour ceux qui ne ſe ſont pas rendues douces & familieres les penſées de la mort.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

AVant de traiter la queſtion importante de l'immortalité de l'ame, il eſt néceſſaire de ſçavoir ce qu'Ariſtote a penſé là-deſſus. Depuis que S. Thomas s'eſt donné la peine d'accommoder, autant qu'il le pou-

voit, à la Religion, la doctrine d'Ariſtote, elle a regné & regne encore dans les Univerſités. J'ai vu des relations qui portent que juſqu'à *Samarcande*, capitale du Royaume d'Usbeck, on y lit publiquement les œuvres de ce Philoſophe, qu'on y a traduits en langue vulgaire. Les Théologiens de Cologne l'ont nommé le Précurſeur de *Jeſus-Chriſt* dans les choſes naturelles, comme S. Jean-Baptiſte l'avoit été, en ce qui avoit rapport à la grace, & Georges *Trapezunce* a compoſé un Livre des conformités de ſa Doctrine avec celle de l'Écriture-Sainte.

Si on conſidere ſéparément quelques paſſages d'Ariſtote, on ſera contraint d'avouer qu'il a cru l'ame immortelle. Au ſecond Livre de la génération des animaux il diſtingue

manifeſtement les trois ames *végétante*, *ſenſitive* & *intellectuelle*, ajoûtant qu'il n'y a que cette derniere qui ſoit divine. Au troiſiéme Livre de l'ame, où il traite de *l'intellect agent*, il le nomme en termes exprès, *ſéparé de la matiere*, *immortel* & *perpétuel*. Je laiſſe à part les diverſes interprétations que donnent à tous ces paſſages ceux qui croyent qu'Ariſtote a tenu l'ame mortelle: de quelque maniere qu'on veuille les expliquer, je crois qu'il faut avoir bien plus d'égard à ce qui réſulte du ſyſtême entier de ſa Philoſophie, & aux conſéquences néceſſaires de ſes principes univerſels, qu'à ce qu'il peut avoir dit en quelque lieu particulier. En conſidérant bien les principes Phyſiques & Métaphyſiques d'Ariſtote, on les trouve incompatibles avec l'immor-

talité de l'ame. Il eſt certain dans ſa Doctrine que la nature n'admet point l'infinité, ou, qu'il n'y a rien qui ſoit infini dans le monde; & d'un autre côté, il poſe comme conſtant l'éternité du monde : or cela ſuppoſé, l'immortalité des ames ne peut pas ſubſiſter, parce que les générations étant infinies dans l'éternité du monde, ſi les ames ſont immortelles, elles ſeront actuellement infinies. Quelques-uns ont eu recours là-deſſus à je ne ſçai quelle unité d'entendement & d'ame univerſelle, à laquelle ils veulent que toutes les autres ſe réuniſſent, afin d'éviter cet infini actuel que le Péripatétiſme ne peut admettre. D'autres ont prétendu que l'infinité qu'Ariſtote a reprouvée, n'eſt que pour les choſes matérielles, & non pas pour les autres

telles que ſont les ames humaines : mais toutes ces ſolutions ſont ſujettes à des diſputes ſans fin.

Toute la derniere partie de ſon premier Livre du Ciel eſt employée à prouver qu'une choſe incorruptible n'a point été engendrée ; comme au contraire tout ce qui a eu commencement doit finir ſans jamais en avoir excepté l'ame. On ne trouve rien dans ſes Livres de Métaphyſique, qui ait rapport à la ſubſtance ſpirituelle ſéparée de la matiere, il ne parle ni des récompenſes, ni des peines qui nous attendent après la mort : il ſe moque au contraire de Solon, qui avoit placé la félicité de l'homme dans une autre vie, comme ſi, aſſure-t-il, il y avoit alors pour lui du bien ou du mal à eſpérer. Il conſidére par-tout Dieu comme un

Agent

Agent néceſſaire, dont les actions n'ont nulle liberté, & la Religion paſſe dans ſa politique pour l'art de régner.

Ceci ſuffira ſans doute pour prouver qu'Ariſtote a erré ſur la queſtion importante de l'immortalité de l'ame : mais la plûpart des anciens Philoſophes ſe ſont égarés comme lui ſur cette matiere. Démocrite & Leucippe croyoient que l'ame étoit compoſée de feu, Diogène, d'air, Thales, d'eau, & Empedocle, des quatre élémens enſemble : Épicure vouloit qu'elle fût une union d'atômes ou de petits corps ronds & inſectiles, Platon, comme Mathématicien, lui donnoit un principe d'Arithmétique comme aux corps de Géométrie, la définiſſant un nombre qui ſe meut de lui-même. C'eſt ainſi que

chacun conçoit les choſes relativement à ſes préjugés & à ſes études précédentes. C'eſt pour cela que le Muſicien Ariſtoxenus appelloit l'ame une harmonie. Sans s'arrêter à rapporter les différentes définitions de l'ame, ce qui feroit infini, il faut dire avec Lactance, que comme les Philoſophes n'ont pu encore convenir de ſon eſſence, il n'y a pas grande apparence qu'ils s'accordent jamais.

Il n'y a pas eu moins de conteſtations lorſqu'il a été queſtion d'aſſigner un lieu à l'ame; car quoiqu'elle anime tout le corps, cependant tous ont voulu lui donner un ſiége particulier où elle put exercer ſes principales fonctions. Il n'y a peut-être aucune partie du corps qui n'ait été aſſignée pour être ce lieu choiſi & déterminé. La tête

n'a guére eu d'endroits où l'on n'ait voulu la placer. Tous les ventricules & toutes les membranes du cerveau ont été choiſies ſéparément. Straton, ſurnommé le Phyſicien, la logeoit entre les deux ſourcils, Ariſtote & beaucoup d'autres après lui l'ont placée dans le cœur. Épicure, après Parmenide, veut que ſon vrai ſéjour ſoit dans toute la poitrine, d'autres dans le diaphragme, quelques-uns dans l'intérieur du foie, & Empedocle dans toute la maſſe du ſang. Ce dernier a été ſuivi par les Poëtes, qui font répandre l'ame avec le ſang, ſelon cette façon de parler dont l'Écriture ſe ſert, quand elle défend aux Iſraëlites de manger du ſang d'aucun animal, parce que c'eſt le ſiége de l'ame.

Voilà ce que j'ai cru devoir rap-

porter ſommairement des queſtions qui ſe font de l'ame, ſi elle eſt, ce qu'elle eſt, & où elle eſt, avant de conſidérer quelle elle eſt, & pourquoi elle eſt.

On a diſputé dans tous les ſiécles de la qualité de l'ame, puiſque Salomon dit, en parlant de ſon tems, qu'il ſe trouvoit des impies qui la faiſoient mortelle, ſe fondant ſur ce qu'il n'étoit revenu perſonne des Enfers.

Les Saducéens, ſecte qui vivoit paiſiblement dans le ſein du Judaïſme, étoient de cet injuſte ſentiment : ils interprétoient métaphoriquement tous les endroits du Pentateuque, où il eſt parlé des Enfers, ce qui a peut-être fait dire à S. Auguſtin qu'il étoit difficile de rien trouver d'évident dans l'ancien Teſtament, ſur l'état de l'hom-

me après la mort. Mais parmi les Payens perſonne ne s'eſt expliqué plus nettement que Pline ſur ce ſujet, il regarde l'immortalité de l'ame comme une rêverie, & une vaine invention de notre humanité, qui ſeroit bien-aiſe de ne finir jamais. Un Sénateur Romain avoit eu la hardieſſe, avant lui, de prononcer en plein Sénat, qu'il n'y avoit ni bien ni mal à attendre après la mort. Juvenal & la plûpart des Poëtes ont parlé de l'ame avec toute la licence de leur profeſſion.

Nous avons déja vû des Philoſophes qui ont nié l'exiſtence de la ſubſtance ſpirituelle. Cette erreur, quoiqu'ancienne, ne laiſſe pas que de ſubſiſter encore aujourd'hui parmi les Mandarins de la Chine; & le Pere Trigault dit que Confucius, qui eſt l'Ariſtote de ce

pays-là, n'a point parlé de l'autre vie. Les relations du Japon disent la même chose des Bonzes. Mendez Pinto assure qu'il y a une secte de Prêtres Chinois, appellés Nautolines, qui prêchent cette doctrine, & qu'on en trouve même quelques-uns qui poussent l'extravagance jusqu'à n'accorder le Ciel qu'aux seules brutes qui souffrent dans ce monde, à peu près comme dans l'Empire de Brama, on croit que les vaches seules sont immortelles. Cependant comme la doctrine contraire à bien plus de solides fondemens, aussi est-elle beaucoup plus répandue; & il n'est point de Nations si barbares qui n'aient reconnnu l'immortalité de l'ame, quoiqu'il se soit trouvé au milieu d'elles des hommes qui l'aient niée.

Les Hurons mêmes ſe promettent de monter, après leur mort, dans les Cieux, où ils eſpérent trouver de magnifiques jardins. Cette notion, commune à tous les hommes, n'eſt donc point, comme le diſoit Pline, une folle imagination, ou une invention politique. Les Légiſlateurs, qui ont créé des Républiques imaginaires, ont regardé ſi fort la créance de l'immortalité de l'ame, comme habituelle à tous les peuples, qu'ils ont toujours commencés par poſer ce principe. On peut lire là-deſſus l'Utopie de Thomas Morus, la Cité du Soleil de Campanella, & l'Iſle de Benſalem du Chancelier Bacon; parmi beaucoup de chimères particulieres nous apprendrons du moins unanimement dans tous ces ouvrages, que le dernier jour

de cette vie courte & calamiteuſe, eſt le premier d'une bien plus longue & plus fortunée.

Mais ſans nous arrêter davantage à tant d'opinions contraires, expoſons ſimplement les argumens les plus propres à perſuader ceux qui ont un ſens droit, & que le Ciel n'a pas tout-à-fait réprouvés. Rapprochons, le plus qu'il eſt poſſible, les raiſonnemens propres à établir l'immortalité de l'ame; leur force, ainſi raſſemblée, agira plus puiſſament qu'elle ne feroit étant diſperſée.

I. L'ame a la propriété de concevoir les choſes immortelles, univerſelles, abſtraites de la matiere, ſe formant des notions de Dieu, des nombres, de l'infinité, des genres & des eſpéces qu'elle dépouille de toute quantité, qualité & autre

condition corporelle ; il faut donc que l'ame ſoit immortelle, puiſque les choſes immatérielles & éternelles ſont de ſa connoiſſance, & qu'elle ne les peut comprendre que comme des objets proportionnés.

II. Il n'y a aucune puiſſance corporelle qui agiſſe ſur elle-même, l'œil, par exemple, ne ſe voit pas, & les autres ſens ne ſont pas plus privilégiés, aucun d'eux ne pouvant replier ſon action ſur lui-même : or notre entendement ſe réfléchit ſur lui-même, ſe contemple en appliquant ſon opération au dedans. L'ame eſt donc d'une nature plus noble que les organes & par conſéquent immortelle.

III. Une faculté corporelle doit être dépouillée de ce qu'elle a pour objet, comme l'œil qui ne pourroit pas recevoir les eſpéces des couleurs,

s'il n'étoit privé de toutes couleurs : or l'entendement comprend toutes les ſubſtances corporelles ; il eſt donc ſpirituel & immortel.

IV. Toute faculté corporelle eſt ſujette à caducité, & il n'y a point d'action dépendante de la matiere qui ne ſe débilite avec le tems : or l'entendement, conſidéré en ſoi, ſe fortifie par les longues années, n'y ayant point de gens qui raiſonnent mieux que ceux qui ſont avancés en âge, & qui ont le corps caduc, ſi ce n'eſt par accident, lorſque les organes particuliers, dont l'eſprit ſe ſert, viennent à ſe corrompre. On peut donc conclure qu'il eſt, quant à lui, indépendant de la matiere, incorruptible & immortel.

V. Les appetits naturels ne ſont jamais vains ni illuſoires ſelon les Philoſophes, qui diſent que Dieu

& la nature ne font jamais rien d'inutile ; or nous ſouhaitons tous l'immortalité, il faut donc que notre ame la poſſéde.

VI. Ce qui ſe meut de ſoi-même, ſe meut toujours, & ainſi eſt immortel.

VII. L'ame ne peut pas être de pire condition que le corps : or nous voyons que le corps ne périt point de ſorte qu'il ſoit réduit au néant, l'ame ne s'annéantira donc pas non plus.

VIII. Il eſt de la bonté divine de nous avoir rendu capables du ſouverain bien : or cette parfaite félicité qui conſiſte en la jouiſſance de toutes ſortes de biens, n'a encore été poſſedée par perſonne durant le cours de cette vie, où les plus heureux, ſuivant la remarque de Pline, ſont ceux qu'on peut dire

n'être pas tout-à-fait malheureux. Il s'enſuit donc que la béatitude nous eſt réſervée pour un autre tems, & après la mort, ce qui conclut néceſſairement pour l'immortalité de l'ame.

IX. La juſtice de Dieu veut que la vertu ſoit récompenſée & le vice puni : or il y a des perſonnes très-vertueuſes qui paſſent leur vie dans toute ſorte de miſéres, & une infinité de vicieuſes qui regorgent de plaiſirs ; il faut donc qu'il y ait, après cette vie, une juſtice diſtributive des peines & des récompenſes, ce qui ne peut être conçu, qu'en préſuppoſant que nos ames ſoient immortelles.

DE LA PHILOSOPHIE.

C'Eſt un abus de penſer qu'il n'appartient qu'aux Théologiens de profeſſion de traiter des choſes ſain-

tes. La Philoſophie ſçait auſſi étayer les vérités de la Religion. Le Chriſtianiſme d'ailleurs a été d'abord publié par des perſonnes qui avoient peu de connoiſſances. Depuis ce tems-là des Laïques, à l'exemple d'Origène, ont utilement interprêté les Ecritures. La Religion ne rejette perſonne, & on peut dire qu'elle admet à ſon ſervice toute ſorte de conditions; cependant l'on doit reſpecter là-deſſus, comme en toute autre choſe, les conſtitutions de l'Egliſe. Si la Philoſophie a le droit de parler des maximes religieuſes, il ne s'en ſuit pas de là, que tous les hommes puiſſent le faire indinſtinctement. Quelle confuſion, ſi ſur de mauvais exemples les femmes alloient ſe mêler de la Liturgie. L'on vit autrefois dans

Rome une *Mélanie* qui ſémoit les erreurs d'Origène, & Baronius a obſervé dans ſes Annales Eccléſiaſtiques, qu'il n'y a point eu d'héréſie qui n'ait été ſoutenue & fomentée par quelques femmes. Les Sectateurs de Montanus qu'on appelloit *Cataphrygiens*, avoient des Prêtres & des Evêques du ſexe féminin.

La Philoſophie employe avec ſuccès la raiſon qui décide les doutes qu'elle peut avoir, & épure l'entendement; mais elle doit bien prendre garde de démolir les Autels en voulant les embraſſer trop étroitement. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'elle doive nous porter à cette indifférence qu'on condamne dans Diogène, qui interrogé ſur ce qu'il croyoit des choſes du Ciel, répondit qu'il n'étoit jamais monté juſques-là.

J'ajouterai ici, au ſujet de la Philoſophie, qu'elle doit être très-circonſpecte dans ſes démarches, lorſqu'elle porte ſes regards ſur la Religion. Elle n'a que trop de fois été l'ennemie des Autels; & l'on ſçait que les Héréſiarques les plus célébres, qui ont partagé le Chriſtianiſme en tant de manieres différentes, ont été pour la plûpart des Philoſophes de leur tems. La préſomption en égara pluſieurs; pour moi qui ſuis éloigné de cette ridicule ambition, je ſuis de l'avis de celui qui a écrit : *Miſera eſt ambitioſa vita, quæ finem tantùm habet, ſcire aut ſciri.* L'humilité eſt ma Province, comme un autre diſoit autrefois, aprés Ciceron, que la ſolitude étoit la ſienne : *Solitudo Provincia mea.*

DE L'USAGE DU SCEPTICISME EN MATIERE DE RELIGION.

C'Eſt une erreur de croire que le Scepticiſme bien entendu donne des bleſſures mortelles au Chriſtianiſme, qu'il combatte l'exiſtence de Dieu, & tende à détruire tous les miracles. Il proteſte au contraire qu'humainement parlant, il n'y a rien de plus clair, ni de plus croyable que cette opinion d'une ſuprême Divinité. Mais cela nempêche pas qu'étant reſpectueux envers ce même Dieu, & très-ſoumis à la Religion qui vient de lui, il ne faſſe profeſſion de tenir ſes principales certitudes de la foi & des oracles divins que l'Egliſe a reçus, & qui fourniſſent, ſans comparaiſon, plus de certitude que la raiſon humaine, & que tous les

argumens des Philoſophes n'en peuvent donner.

Quant aux miracles, on a tort d'imputer au Pyrrhoniſme de les abolir tous, en défendant de déférer aux rapports des ſens qui nous trompent ſans ceſſe, & qui par conſéquent ne doivent pas être crus quand ils nous veulent perſuader les miracles. La premiere réponſe qu'on peut faire, eſt qu'il n'y a point eu de Sceptique ſi déterminé qui ait jamais ſoutenu que nos ſens fuſſent toujours perfides & trompeurs: mais qu'à la vérité l'étant auſſi ſouvent qu'ils le ſont, il y a lieu de s'en défier, & de n'aſſurer les choſes qu'ils nous donnent à connoître que comme vraiſemblables. On a ſouvent mal-à-propos préſuppoſé que la Logique, ſceptiquement conſidérée, ſe propoſât la recher-

che du vrai : ce qui ſeroit ridicule à ceux qui le croyent ſi peu à notre portée, qu'ils n'emploient tous leurs raiſonnemens qu'à la quête du vraiſemblable, comme plus proportionné aux forces de l'eſprit humain. Si les Sceptiques du Paganiſme déféroient à tout ce que les Loix de la Police & de la Religion de leur pays preſcrivoient, à plus forte raiſon une Sceptique chrétienne & purifiée par la circonciſion qu'enſeigne S. Grégoire, de ce que la payenne a eu d'incompatible avec le Chriſtianiſme. Celle que nous approuvons eſt pleine de reſpect pour les choſes ſaintes, elle en uſe ainſi d'autant plus librement que la docte ignorance des choſes, purement humaines, dont elle fait profeſſion, l'exempte de cet orgueil de la plûpart des dogmatiques. L'ame

du Sceptique Chrétien eſt comme un champ purgé de mauvaiſes plantes, tels que ſont les dangereux axiomes d'une infinité de Sçavans.

La Religion ne dépend pas uniquement des miracles ; les vrais ſont rares, & l'on ne ſçauroit trop uſer de circonſpection ſur une matiere où l'impoſture ſe gliſſe ſi aiſément. Pour preuve de ce que nous diſons ici, qu'on conſidére toutes les Religions, on les trouve toutes appuyées ſur des miracles. Quelquefois le même événement miraculeux eſt revendiqué, auſſi bien par la fauſſe que par la vraie. L'on peut voir dans Dion-Caſſius, comme cette pluye invoquée au combat de Marc-Antonin contre les Siléſiens, doit être attribuée au Dieu Mercure ; cependant Xiphilin ſon Abbréviateur, veut qu'elle

ſoit l'effet des priéres d'une légion de Chrétiens qui la demanderent à Dieu. Euſebe, au dixiéme Livre de ſa Préparation Evangélique, rapporte ſur la foi de Diodore, qu'une Chapelle de Jupiter fut portée & rapportée ſur le Nil de la même façon à peu près que nous croyons pieuſement le tranſport de celle de Lorette. Les deſcendans d'une fille d'Amphiaraüs guériſſoient du haut mal, appellé Comitial : les Rois d'Angleterre ſe ſont attribué la même faculté ; & le pied droit de Pyrrhus, dans la créance populaire, ôtoit le mal de rate par ſon ſeul attouchement. Tous les Livres des Payens ſont remplis de ſemblables narrations : nous devons donc nous mettre en garde contre le merveilleux ; & l'on peut dire qu'en matiere de mira-

cles, la méfiance peut être nommée religieuſement auſſi bien que politiquement, le nerf principal de la prudence.

Or, quoiqu'un Sceptique Chrétien ſe puiſſe ſervir très-utilement de la ſuſpenſion d'eſprit ſur une infinité d'événemens merveilleux que le Vulgaire croit ſouvent trop légérement, & où il peut ſe contenter de dire, *vel facta, vel ficta*, il n'en eſt pas de même des miracles que la vraie Religion oblige ce même Sceptique de croire ſans les avoir vus, & ſans qu'il mette en conſidération la foibleſſe & l'infidélité des ſens. Il ſeroit même à craindre que dans les choſes de piété, s'accoutumant ainſi à tout révoquer en doute, il ne tombât dans une dangereuſe incrédulité. La fable enſeigne que le chef de

Méduſe, qui avoit fait obtenir tant de victoires à Perſée, l'aveugla enfin lui-même, & lui cauſa la mort. J'applique volontiers cela au ſujet que nous traitons ; le Pyrrhoniſme pourroit nous aveugler en nous mettant ſans ceſſe dans l'habitude de douter indifféremment de tout : c'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop éviter, comme l'on ne ſçauroit nier auſſi qu'en ce cas là, il n'y ait plus de la faute du Pyrrhonien que de la Sceptique, & qu'on ne puiſſe dire raiſonnablement alors, *non culpa vini, ſed culpa bibentis.*

DE LA VERTU DES PAYENS.

LA vertu mérite d'être honorée. On révere le Ciel, d'où elle eſt ſortie, en la reſpectant, & c'eſt

uſer d'une eſpéce de culte envers Dieu, dont elle eſt l'image, que de la rendre illuſtre & glorieuſe; mais qu'eſt-ce que la vertu? Eſt-ce une choſe réelle ou un nom vain & capable ſeulement de nous cauſer quelques illuſions d'eſprit. Ce qui eſt vertu dans un lieu, paſſe ailleurs aſſez ſouvent pour un vice; il n'eſt donc pas auſſi aiſé qu'on le penſe de bien juger là-deſſus, & de diſcerner ceux qui doivent être nommés vertueux. Nos Ecoles Chrétiennes ſont même ſi peu d'accord ſur cet important ſujet, qu'il s'eſt trouvé des Docteurs qui ont refuſé le titre de vertueux à des hommes qui ſembloient l'avoir acquis par le conſentement de pluſieurs ſiécles, & les ſuffrages de toute l'antiquité. Grégoire de Rimini & quelques autres ſoutiennent, qu'aucun In-

fidéle ne doit être appellé vertueux; ainſi tous ces glorieux attributs qu'on joint aux beaux noms de Caton, de Socrate, de Céſar & d'Aléxandre, n'ont été que de faux titres qu'ils ne pouvoient mériter; puiſque, comme Payens, il étoit impoſſible qu'ils fuſſent vertueux. Sans entrer dans la diſcuſſion de cette Doctrine, il ſuffira d'obſerver que pluſieurs Peres de l'Egliſe n'ont point fait difficulté de parler, quand l'occaſion s'en eſt préſentée, de la prudence d'Ulyſſe, de la juſtice d'Ariſtide, ou de la tempérance de Scipion. S. Auguſtin, dans le cinquiéme Livre de la *Cité de Dieu*, dit que les Romains reçurent le vaſte Empire qui les a rendus ſi célébres dans le monde, en récompenſe des vertus excellentes qu'ils exerçoient pour y parvenir.

parvenir. L'Egliſe a condamné dans Michel Baïus une propoſition qui portoit, que toutes les vertus des Payens n'étoient que des péchés, & les vertus des anciens Philoſophes que des vices. Le meilleur moyen que l'on puiſſe employer pour examiner cette importante queſtion, eſt de voir ſi les ſages du paganiſme méritent d'être eſtimés, & ſi à l'aide de la lumiere naturelle, dont ils étoient doués, ils ont pu traverſer des ſiécles de ténébres & d'infidélité, comme ont été les leurs, ſans ſe perdre dans l'idolâtrie où ils étoient nourris; s'ils l'ont pu faire, le cours de leur vie n'eſt pas moins admirable que celui du fleuve Alphée qui conſerve la douceur de ſes eaux, parmi l'amertume de celles de la mer. Commençons cette recherche par quel-

ques-uns des Fondateurs des Sectes de l'ancienne Philoſophie, & voyons s'il fût dans l'antiquité quelques Sages dignes de notre admiration, & qui méritent l'hommage qu'on doit aux hommes vertueux.

DE SOCRATE.

LEs anciens Philoſophes qui précédérent Socrate s'étoient contentés de contempler le Ciel, & de remonter aux cauſes premieres. Très-peu s'étoient appliqués à cultiver la morale, la partie, ſans doute, la plus importante de la Philoſophie. Socrate fut le premier qui chercha à imprimer dans nos cœurs l'amour de la vertu; & ce fut de lui que l'Oracle d'Apollon prononça qu'il étoit le plus ſage

des hommes. Indépendamment de cette approbation, la plûpart des Peres de l'Egliſe ont cru que Dieu, par une grace ſpéciale, lui avoit fait miſéricorde. Quelques-uns l'ont propoſé pour une image de la vie chrétienne, & comme un martyr de l'unité de Dieu dans la Loi de nature. Néanmoins toutes les vertus, dont la vie de Socrate fut un perpétuel exercice, n'empêcherent pas la calomnie d'attaquer ſa réputation. Ariſtophane oſa le repréſenter comme un impie qui renverſoit tous les Autels; & Porphire répandit contre lui plus d'injures que tous ſes Délateurs n'avoient fait, lorſqu'ils l'opprimerent de leurs fauſſes accuſations. Quelques Peres de l'Egliſe, d'un autre côté, pencherent à le diffâmer, pour aſſortir le parallele impie que les

Payens faiſoient ſouvent entre Theognis, Socrate, Salomon, Moyſe & Jeſus-Chriſt. Examinons cependant de quels crimes on charge la réputation de Socrate, & pourquoi l'on veut déſeſpérer de ſon ſalut. Le premier reproche qu'on lui fait, eſt une intempérance dans les repas; il eſt vrai que ſes Diſciples le font boire à la Grecque, dans leurs *Sympoſes*, avec un peu plus de chaleur que la bienſéance ne le permettroit parmi nous. Mais pour juſtifier la calomnie de cette accuſation, il ſuffit de rapporter ce que Diogène obſerve touchant la peſte qui travailloit la Ville d'Athènes; il dit que Socrate fut preſque le ſeul qui s'en exempta de ſon tems par ſa grande ſobriété. Si l'on a égard au ſens que l'on a donné au proverbe de la foi

Socratique, & aux apparences de la paſſion dont ce Philoſophe étoit touché pour Alcibiade, on pourroit lui reprocher ce vice que les grecs ont nommés *Pédéraſtie*. Mais jugeons plus ſainement des choſes, & c'eſt de l'amour-même que nous tirerons le plus grand mérite de Socrate.

Jamais homme ne fit profeſſion d'affectionner le genre humain avec autant d'ardeur que lui; mais c'étoit pour lui imprimer l'amour de la vertu, le retirer du vice, & le porter à la recherche de cette belle Philoſophie, qui devoit donner la connoiſſance d'un ſeul Dieu: de là vient que Socrate fait gloire, dans Xénophon, d'être un excellent M....; ce qui ne peut être pris que ſpirituellement, autrement il faudroit que lui, Xénophon, &

tous ceux qui ont eſtimé ſes écrits, comme a fait toute l'antiquité, euſſent perdu, je ne dirai pas la pudeur, mais le ſens. S'il faut le juſtifier par d'autres apparences, chacun ſçait qu'outre Xantippe, il eut une ſeconde femme, ce qui peut montrer que ſes affections n'offenſoient point la nature.

On prouve très-mal ſon idolatrie par les termes dont ſes Diſciples ſe ſont ſervis dans leur apologie, quand ils ont écrit qu'il n'avoit rien innové en matiere de Religion, ayant uſé quelquefois de ſacrifices, ſelon qu'ils étoient alors en uſage; car deja leur propre intérêt, & la crainte de la ciguë peut les avoir fait parler de la ſorte. D'ailleurs on peut dire que Socrate, qui n'avoit que la foi implicite, ſe contentoit de recon-

noître un ſeul Dieu dans la Loi de nature, ſans vouloir pour cela troubler le Gouvernement public par l'introduction d'un nouveau culte, dont il ne pouvoit uſer ſans violer les Loix de l'Etat. S'il a ſacrifié à quelques Divinités Athéniennes, ça été vraiſemblablement par une reconnoiſſance des puiſſances d'un ſeul Dieu qu'il adoroit, ſous des noms différens. Quant à ce que prononça Socrate un peu avant d'expirer, qu'il devoit un Coq à Eſculape, dont il prioit ſon ami de vouloir le décharger; il faut prendre cette action comme une innocente raillerie, pour ſignifier qu'il ſe voyoit au terme d'être bientôt guéri de tous ſes maux. Le dernier reproche qu'on lui fait régarde le Démon, qu'on dit avoir été le conducteur de ſa vie : mais

la ſeule prudence dont Dieu l'avoit ſi avantageuſement partagé ſur ſon unique Démon.

Quoique nous ayons répondu le plus à la décharge de Socrate, que nous avons pu ſur tout ce qui lui étoit imputé, je ſerois bien fâché de prononcer qu'il ait été Chrétien, de la façon que Juſtin, Martyr, l'a entendu; il fut homme pécheur d'ailleurs, & nous ne tenons pas que tous les Chrétiens ſoient participans de la béatitude éternelle. On a raiſon de reprendre Eraſme d'avoir oſé écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il avoit bien de la peine à s'empêcher de dire, *O Saint Socrate priez Dieu pour nous.* Ces paroles ſont, ſans doute, très-hardies; mais je penſe qu'il ſeroit téméraire d'affir-

mer que celui, que l'antiquité a nommé le Sage par excellence, n'ait pu ſe ſauver par une grace extraordinaire du Ciel. Si le démérite & la peine des Héréſiarques croiſſent à proportion du mal que cauſe ici bas la mauvaiſe Doctrine qu'ils y ont ſémée; il eſt conforme à la raiſon de préſumer que la récompenſe de celui qu'on peut nommer l'un des premiers précepteurs du genre humain aura été ample, eu égard à l'utilité que le monde reçoit encore tous les jours des beaux préceptes de morale qu'il a laiſſés. Paſſons actuellement à quelques-uns de ceux dont les noms ne ſe liſent point ſans quelque titre d'honneur dans les faſtes de l'eſprit humain.

DE DIOGÈNE.

QUoiqu'Antiſthène ſoit le Fondateur de la Secte Cynique, nous faiſons choix cependant de Diogène, ſon Diſciple; parce que ſa vie a été beaucoup plus célébre, & que quelques Peres de l'Egliſe ont parlé de lui honorablement. Si ce Philoſophe a mérité des reproches à l'égard de beaucoup d'actions deshonnêtes, qu'il vouloit faire paſſer pour indifférentes, ce n'eſt pas qu'il ne fît un ſingulier état de la morale; car de toutes les parties de la Philoſophie il ne cultivoit que celle-là, ſe moquant de la Dialectique, de la Phyſique, de la Géométrie, &c.

Ce qui portoit les Cyniques à

commettre en Public les actions pour leſquelles on les reprend avec tant d'aigreur, étoient les conſéquences dures qu'ils tiroient de quelques principes bons en eux-mêmes; & l'âpreté de la morale qu'ils pratiquoient, les conduiſoit par dégrés à outrager la vertu à force de vertus. Ce qui eſt bon, diſoit Diogène, eſt bon par-tout: or il eſt bon de boire, de manger, & de faire le reſte des actions naturelles; il n'y a donc point de mal à manger dans les rues, & à y faire, comme le reſte des animaux, tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la ſolitude & au milieu des ténébres.

On a raiſon de s'étonner qu'une Secte, qui avoit de ſi prodigieuſes maximes fût ſoufferte; il faut

croire qu'elle étoit bien recommandable d'ailleurs, puiſqu'on la toléroit encore du tems de S. Auguſtin. Quelques grands hommes, pour juſtifier l'impudence des Cyniques, n'ont pas craint d'affirmer que Diogène ne s'étoit porté exprès à des extrémités vicieuſes, que pour ramener les autres au milieu de la vertu, diſant qu'il imitoit en cela les Muſiciens excellens, qui dans un concert qu'ils gouvernent, pouſſent leur voix un peu au-delà du ton où ils veulent ramener ceux qui ont diſcordé. D'ailleurs l'Empereur Julien ſoutint dans une Oraiſon qu'il compoſa contre un Cynique qui abuſoit de ſa profeſſion, que Diogène ne s'abandonnoit en Public aux fonctions naturelles qu'on lui reproche, que pour ſe moquer de ceux qui fai-

ſoient, ce qui lui ſembloit, bien pis que lui, & pour reprendre une infinité de perſonnes, qui n'ayant point de honte de commettre mille actions de violence, d'avarice, d'injuſtices, dans les plus grandes Aſſemblées, font mine de rougir & de trouver mauvais ſi un autre s'y décharge d'une goutte d'eau. Si quelqu'un, ajoûte l'Empereur Julien, prétend uſer des mêmes libertés qu'on veut que Diogène ait priſes, qu'il accompagne ſa liberté de la juſtice, de la tempérance & de la force d'eſprit qui paroiſſoient en tout le reſte de ſes actions.

Mais ce qui juſtifie mieux Diogène que tout ce que nous pourrions dire, & doit faire regarder ſa morale comme exempte des reproches qu'on a voulu lui faire,

eſt l'approbation des Stoïciens, reconnus pour les plus auſtères des Philoſophes. Tout le monde ſçait qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques, & que ces hommes rigides ſe ſeroient bien gardés de donner leurs ſuffrages à des perſonnes dont la vie eût été un tiſſu de crimes & de ſaletés; eux qui faiſoient profeſſion de vivre ſelon la vertu, en quoi ils conſtituoient le ſouverain bien. Le *Cyniſme* n'étoit donc pas regardé par les Sages de l'antiquité, comme une Philoſophie abſurde, inconſéquente, & conduiſant au vice: auſſi lorſque S. Auguſtin enſeigne dans ſa Cité de Dieu, que le Chriſtianiſme reçoit toute ſorte de Philoſophes, il dit que les Cyniques mêmes y ſont admis ſans quitter leurs habillemens groſſiers & leur

façon de vivre; pourvu qu'ils changent ſeulement quelques axiomes contraires à la Foi.

Pour ce qui regarde perſonnellement Diogène, les plus grands hommes l'ont eu en admiration. Le Conquérant de l'Aſie proteſta, après une conférence qu'ils eurent enſemble; *que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogène.* Seneque ne peut ſe laſſer de le louer en mille lieux, & l'ayant nommé *virum ingentis animi*, il ajoûte ce bel éloge à tous les autres; que ſi quelqu'un n'eſt pas bien aſſuré de la félicité de *Diogène*, celui-là peut révoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude. S. Jean Chryſoſtome le propoſe comme un modèle de beaucoup de vertus religieuſes, dans les Livres

qu'il a fait contre ceux qui mépriſoient la vie monaſtique. S. Jérôme parle de lui très-honorablement; il le nomme plus grand & plus puiſſant qu'Aléxandre, étale toutes ſes vertus devant Jovinien pour lui en faire honte, & décrivant ſa mort, il le fait expirer au pied d'un arbre, en prononçant ces dernieres paroles, qu'il donnoit la mort à la fiévre, plutôt qu'il ne la recevoit; comme s'il eût été ſûr de ſon immortalité. Les Athéniens eurent une eſtime ſi marquée pour Diogène, qu'ils condamnerent un jeune homme au fouet pour lui avoir rompu ſon tonneau, & lui en donnerent un autre au nom de la Ville. Il ne nous reſte aujourd'hui que le titre des Livres qu'il avoit compoſés, dont nous ne ſçaurions voir la liſte dans Laërce,

ſans en regretter la perte. En effet, outre l'excellence des matieres qui devoient être bien traitées, Diogène avoit une éloquence ſi puiſſante, qu'en parlant, même, il perſuadoit tout ce qu'il vouloit. Ce qu'on peut dire de plus fort à la louange de ce Philoſophe, eſt le mépris qu'il faiſoit ouvertement de la multitude des faux Dieux qu'on adoroit de ſon tems. Quelques perſonnes admirant en ſa préſence les beaux préſens mis dans un Temple de Samothrace, par ceux qui avoient évité les périls de la mer; il leur dit hardiment que les dons promis par d'autres qui avoient fait nauffrage, euſſent été en bien plus grand nombre, ſi l'on en eût pu tenir regiſtre.

Enfin, quelques grandes qu'aient été les erreurs de Diogène en mo-

rale, cela n'empêche pas pourtant qu'il n'ait eu de rares parties d'eſprit, & qu'on ne puiſſe le regarder comme un très-grand Philoſophe. Sur-tout on doit bien prendre garde de penſer que tous ceux de ſa Secte n'ayent été que des hommes de néant, comme quelques-uns ont oſé le dire. La pauvreté des Cyniques a été très-honorable, & leur mendicité, de celles qu'on doit préférer à toutes les richeſſes du monde. On les a comparés en beaucoup de choſes à nos plus auſtéres Religieux, & Lipſe n'a pas craint d'écrire que leur pauvreté, leur patience & leurs vertus les égalent aux Diſciples de S. François.

Qu'on ſe ſouvienne du ſouhait qu'Antiſthène faiſoit ſi ſouvent de devenir plutôt inſenſé qu'eſclave de

la volupté, & l'on n'aura pas ſujet de croire que lui, ni ſes Diſciples ſe ſoient portés par une pure intempérance aux actions qu'on leur reproche, & que nous condamnons : mais quoi ? S'il faut haïr les hommes à cauſe de leurs fautes, réſolvons-nous d'être inhumains, & de n'aimer jamais perſonne.

D'ÉPICURE.

JAMAIS aucun Philoſophe ne fut autant calomnié qu'Épicure, on s'eſt élevé contre lui dans tous les tems, & la conſpiration ſemble avoir été générale : mais il eſt facile d'en deviner le motif. Épicure plaçoit le ſouverain bien dans la volupté : il n'eut pas ſeulement

pour ennemis ceux qui ſe diſoient heureux au milieu des tourmens comme les Stoïciens, mais encore tous ceux qui croyoient que l'honnêteté de leur condition étoit bleſſée par un terme ſi odieux que celui de volupté ; il n'eſt donc pas étonnant que ſa Secte fut en ſi mauvaiſe intelligence avec les autres. Quoique ſouvent en guerre, elles ſe réuniſſoient contre les Épicuriens, toutes les fois qu'il étoit queſtion de combattre leur Doctrine touchant le ſouverain bien.

Il eſt difficile de juſtifier Épicure & ſes Diſciples ; leur Doctrine ſur la nature de l'ame, leurs opinions touchant la Divinité, méritent de juſtes reproches. Quelle que ſoit l'interprétation qu'ils ayent donnée de leur fin voluptueuſe, elle a produit tant de maux dans

le monde, qu'on doit déſeſpérer du ſalut d'Épicure. Mais les erreurs, dont il eſt coupable, ſont en aſſez grand nombre ſans lui en prêter encore de ſuppoſées. Quand il n'y auroit que le témoignage de S. Jérôme & de Seneque, deux Auteurs que le Chriſtianiſme & le Paganiſme révérent, rien n'empêche de croire que ſi Épicure a erré ſur certains points, il n'ait dit des choſes très-raiſonnables d'ailleurs, & n'ait pratiqué des vertus excellentes. Cette volupté, contre laquelle on s'eſt tant élevé, étoit accompagnée dans Épicure de la tempérance. Ses meilleurs repas ſe faiſoient avec un peu de fromage, de pain & d'eau. Sa morale ne reſpire que la juſtice, la douceur & la patience. *Le Sage*, dit-il, *ne recherchera jamais une*

femme dont les Loix lui défendent la jouiſſance. Si la douleur arrache de lui quelques ſoupirs, ſa félicité pourra en être troublée, mais jamais anéantie; il ſçaura qu'il eſt des douleurs préférables à la volupté. Il vaut bien mieux être infortuné & raiſonnable tout enſemble, que de jouir d'une fortune favorable & n'être pas dans un bon uſage de la raiſon. Enfin il poſe pour fondement de toute la ſcience des mœurs, qu'on ne ſçauroit vivre heureux, ni avec plaiſir; ſinon autant que notre félicité eſt accompagnée de prudence, d'honnêteté & de juſtice.

Il n'eſt pas auſſi aiſé d'excuſer Epicure ſur les opinions qu'il avoit de la Divinité. S'il n'avoit fait que ſe moquer des Dieux & de la Religion de ſon tems; ce mépris,

ſemblable à celui de Socrate, ſeroit plutôt méritoire que condamnable. Il fut loué pour avoir oſé publiquement ébranler, autant qu'il lui fut poſſible, les fondemens de tous les Temples de la Gréce, en inſultant au culte qu'on y exerçoit. Ce n'eſt point être impie, diſoit-il lui-même, que d'ôter au peuple des Dieux tels qu'il ſe les figure, l'impiété conſiſte à ſuivre à cet égard les opinions de la multitude; mais il falloit enſuite reconnoître un ſouverain Être, bon, ſage & tout-puiſſant; car à quoi ſervoit le Dieu des Epicuriens? N'étoit-ce pas preſque la même choſe de n'en point admettre, que de le repréſenter renfermé en lui-même, jouiſſant de ſa béatitude, & s'inquiettant peu des hommages des foibles mortels.

Quoique la Philoſophie d'Epi-

cure contienne des maximes dangereuſes, on doit cependant le mettre au nombre des hommes ſages & vertueux du Paganiſme. Sa volupté fut pure, il a vécu ſi ſobrement, que les Peres de l'Egliſe en font quelquefois honte aux Chrétiens. Enfin ſes mœurs ont été telles, qu'après avoir atteint l'âge de ſoixante-douze ans, il mourut regretté d'un nombre infini de ſes amis. Sa patrie fit ériger une ſtatue pour honorer ſa mémoire. Il ne faut point oublier ce que *Numenius* a obſervé, que jamais la Secte d'Epicure n'a été diviſée ni remplie de factions comme les autres. Ciceron eſt obligé d'avouer qu'au lieu qu'on accuſoit les autres Philoſophes de parler beaucoup mieux qu'ils ne vivoient; les Epicuriens au contraire avoient les

actions

actions beaucoup meilleures que le discours ; parce que leurs propos pouvoient être mal interprêtés ; mais il étoit impossible de trouver à redire à ce qu'ils faisoient.

DE PYTHAGORE.

SAINT Ambroise dans une de ses Epîtres a si fort élevé Pythagore & sa sagesse, qu'il ne croit pas qu'on puisse lui comparer aucun des Philosophes anciens ; & S. Thomas a regardé Socrate & lui comme les hommes les plus vertueux qu'ait eu le Paganisme. Indépendamment des connoissances profondes que Pythagore avoit, rien ne doit le rendre ici plus recommandable à nos yeux, que sa maniere de penser sur l'Être su-

prême. Il admiroit sa Providence éternelle, & défendoit pour cela de rien demander à Dieu en particulier ; parce qu'il ne croyoit pas que personne sçut assez ce qui lui étoit propre. Le respect qu'il portoit à la Divinité étoit si grand, qu'il condamnoit ceux qui juroient par elle ; il assuroit que rien ne pouvoit nous rendre si semblables à Dieu que d'être véritables, & que si le mensonge étoit honteux dans la bouche de toutes personnes, il étoit infâme dans celle d'un Philosophe qui fait profession particuliere de rechercher la vérité.

Si Pythagore aimoit ce qui est vrai, il n'affectionnoit pas moins ce qui est juste. Le précepte mystérieux qu'il donna de ne s'asseoir jamais à table que le sel n'y eut été mis auparavant, doit être in-

terprète par la justice qu'il désiroit dans toutes les actions de ses Disciples. Il cultiva l'amitié, & ses Sectateurs touchés des régles qu'il avoit établies sur ces objets, vécurent toujours dans une communauté de biens, peu différente de celle qui s'est pratiquée depuis entre les premiers Chrétiens.

Parmi les abstinences qui ont rendu Pythagore si célèbre, n'oublions pas le silence que lui & ses Disciples observoient si religieusement. L'une de ses plus belles Sentences porte, *qu'on ne doit pas être moins fidele à garder le dépôt d'un secret que celui d'un trésor.* Le silence Pythagorique surpassoit, par son austérité, celui qu'on observe dans nos Cloîtres; & la cérémonie dont on use encore aujourd'hui dans le Sacré Collége, de fermer & ou-

vrir la bouche aux Cardinaux, n'a pas peu de rapport à ce que Pythagore pratiquoit parmi ſes Diſciples.

Ce grand homme fut accuſé de magie, parce qu'il fut le meilleur Phyſicien de ſon ſiécle; l'art des nombres qu'il avoit étudié en Egypte le rendit ſuſpect aux yeux des ignorans, qui regardent toujours comme naturellement impoſſible tout ce qu'ils ne peuvent faire & imaginer. D'ailleurs l'amour de la vérité qui lui donna le nom de *Pythagore*, & qui le rendit ſi recommandable à tous les Payens, a-t-il quelque rapport avec les impoſtures des ſorciers, & les illuſions trompeuſes dont on veut qu'il ait uſé ?

Si l'on conſidére les préceptes de ce Philoſophe touchant l'ado-

ration divine, la morale & les autres qualités qui l'ont rendu ſi admirable; il eſt impoſſible qu'on ne diſe qu'il ſeroit à ſouhaiter que tant de vertus euſſent été chrétiennes. Il ne faut cependant pas conclure poſitivement qu'elles n'ont ſervi de rien à Pythagore, & je penſe qu'on doit croire avec quelques Peres de l'Egliſe, que par des voies qui nous ſont inconnues le Ciel les a couronnées de gloire; cela peut être ſuppoſé d'autant plus librement, que Salomon ne veut pas qu'une ame perverſe reçoive jamais le don de la ſageſſe.

DE LA LECTURE DES LIVRES ET DE LEUR COMPOSITION.

SOCRATE ne reconnoiſſoit qu'un ſeul bien & un ſeul mal en ce monde, dont le premier étoit la ſcience, & le ſecond l'ignorance. Les plus grands hommes ont tour à tour approuvé ou combattu cette opinion. Pour concilier des ſentimens ſi contraires, nous ſommes obligés de convenir que quoique la ſcience ſoit très-eſtimable à la conſidérer ſéparément & en elle-même, il arrive pourtant quelquefois que par la faute de ceux qui n'ont pas aſſez de vigueur d'eſprit pour en bien uſer, cette même ſcience leur devient préjudiciable. Comme il eſt des perſonnes à qui

les meilleurs alimens ne profitent pas, il en eſt d'autres que leur naturel rend ſi peu propres à l'étude, qu'ils ne tirent aucun profit de ce qu'ils apprennent. La Doctrine eſt un aliment ſpirituel qui ſuffoque s'il n'eſt digéré. Il ne devroit peut-être pas être permis à tout le monde de cultiver les Lettres indiſtinctement; car la Doctrine eſt un ſceptre ou une marotte, ſelon l'adreſſe des mains qui doivent s'en ſervir. Mais c'eſt être injuſte que d'imputer aux Sciences les mauvais effets qu'elles produiſent : faut-il bannir le vin, parce qu'il fait commettre des déſordres à ceux qui en boivent indiſtinctement ? Voilà ce que j'ai cru devoir dire avant tout, pour tirer de la perplexité ceux qui s'adonnent à l'étude. Pour répondre enſuite aux deux points ſur leſ-

tôt dénués de connoiſſances. On peut ſe délaſſer l'entendement par des variétés qui ne laiſſent pas que d'être utiles. De même que les Laboureurs rafraîchiſſent leurs terres en changeant la graine qu'ils y ſément ſans les laiſſer inutiles ; les objets différens, les méditations diverſifiées ont ſouvent le pouvoir de réparer les forces de l'ame & de lui donner de la vigueur.

Cependant les lectures variées ne doivent pas détourner d'un principal objet auquel on doit rapporter toutes ſes veilles, & vers lequel on doit aller d'un pas ferme & réglé. Chacun doit avoir ſa Sparte & s'éfforcer d'en devenir le principal ornement. Toute lecture doit être accompagnée de méditation ; c'eſt le ſeul moyen de trouver dans les Livres ce que les au-

tres n'y ont point apperçu. Ce ſont des campagnes, ſelon l'imagination de Seneque, où le bœuf rencontre de l'herbe, le chien des liévres, & la cicogne des ſerpens. C'eſt un grand ſecret de recueillir ſoigneuſement les penſées ſingulieres qui ſe préſentent à notre imagination en liſant, & un homme de Lettres ne peut amaſſer de tréſor plus précieux. Je ne parle pas de ces lieux communs qui contiennent ſimplement les ſentimens d'autrui; il ne faut pas un grand art pour réunir ſous de certains titres les ſentences des Livres qu'on lit. Mais peu de perſonnes ſçavent pénétrer juſqu'au ſens caché des grand Auteurs, & il y en a beaucoup moins encore qui ſoient capables de trouver dans leurs écrits, ce dont eux-mêmes ne ſe ſuſſent

pas aviſés. Il eſt aiſé de ramaſſer les coquillages que la mer jette ſur ſes bords, & fort difficile de plonger au fond pour en arracher le corail, ou pour y chercher les Conques qui donnent les perles.

Il ne faut point être du nombre de ceux qui ſe hâtent trop de vouloir apprendre, pour être plutôt en état de recueillir les fruits de la Science. Perſonne ne doit ſe conſacrer au ſervice des Muſes, ſans avoir aſſez de bien pour y ſubſiſter honnêtement. Suivons l'avis de Michel de Montagne, qui veut qu'on *refaſſe ſes chauſſes*, avant que de faire des Livres.

Un des inconvéniens qu'il faut ſoigneuſement éviter dans la lecture, eſt de ſe laiſſer préoccuper l'entendement; il eſt beaucoup d'hommes qui forment tellement

leur esprit sur les lectures qu'ils font, que la derniere est toujours victorieuse, défendant opiniâtrement ce qu'ils ont appris, jusqu'à ce qu'un autre Livre leur imprime un sentiment contraire. Cependant la raison ne veut pas que nous nous rendions esclaves d'autant d'Auteurs qu'il nous en passe par les mains, non-seulement à cause de l'inconstance honteuse que cela peut produire dans nos ames; mais encore parce que plusieurs gens se mêlent d'écrire des fausſetés qu'ils ont l'art de rendre vraisemblables. Car, comme Plutarque l'a fort bien observé, l'on ne s'apperçoit pas aisément des fautes du raisonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence. Il s'en est même trouvé qui ont employé leur plume sur des sujets dont ils étoient pleinement igno-

rans, & par conſéquent qu'il eſt très-dangereux de ſuivre dans leur opinion. Mais comment nous aſſurer de ceux qui ſont propres à nous inſtruire ; preſque tous tâchent de perſuader à leur Lecteur qu'ils vont lui rendre ce bon office ? J'avoue qu'il eſt bien difficile de donner un avis à ſuivre là-deſſus. Pour dire librement ma penſée, je crois qu'il faut s'attacher ſans relâche aux anciens, & leur donner la préférence ; on court moins riſque d'être trompé. On doit imiter un *Lampridius* que *Sidonius Apollinaris* recommande en ces termes : *Legebat inceſſanter Auctores, cum reverentia antiquos, ſine invidia recentes.* Mais je crois que pour profiter des uns & des autres, on doit s'appliquer avec attention, comme je l'ai déjà dit, & ſur-tout avoir ſoin de

s'approprier ce que les Auteurs, qu'on prend la peine de lire, ont de bon.

Quant à la ſeconde partie de cette inſtruction, qui doit avoir rapport à cette louable ardeur qui nous porte à communiquer le fruit de nos études à ceux qui nous ſuivront : je penſe qu'on ne doit rien précipiter, la prudence d'un Architecte l'oblige à faire de grandes proviſions avant que de commencer ſon ouvrage. Ariſtote à l'âge de quarante ans étoit encore Diſciple de Platon. Je ſçais bien que le Docteur *Guarte*, dans ſon examen des eſprits, limite le tems propre au travail, & le fixe entre la trente-troiſiéme & la cinquantiéme de notre âge : mais ce ſentiment eſt ſujet à bien des contradictions, & on pourroit citer un

grand nombre de bons Ouvrages ſortis des mains des jeunes gens.

Quoiqu'il en ſoit, on doit bien ſe perſuader d'abord qu'il eſt impoſſible, dans quelque genre qu'on embraſſe, de travailler au contentement de tout le monde. Le but le plus vain qu'on puiſſe ſe propoſer eſt l'agrément univerſel. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit *Theognis*, ou qu'il nous envoie de la ſérénité, il ſe trouve toujours des hommes à qui le tems préſent ne plaît nullement. Il faut donc ſçavoir ſe réſoudre à faire peu de cas des jugemens de la multitude, pourvu qu'on obtienne les ſuffrages d'un petit nombre d'hommes inſtruits : jamais Auteur ne fut plus repris, ni plus eſtimé qu'Homére.

Quelque relevé que ſoit le ſujet qu'on entreprend de traiter, il ne

faut pas croire que cette ſeule raiſon puiſſe rendre recommandable ce qui viendra de nous ; ſi l'induſtrie n'égale celle des plus grands maîtres. L'art conſiſte à ſçavoir repréſenter chaque choſe avec les couleurs convenables. Il n'y a rien de bas à le bien prendre, Homére n'eſt pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche que la valeur d'Achille. Les grands hommes rendent tout grand, & ſi l'étable d'*Augée* fait l'un des plus célébres travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures ; ſoyez aſſuré que quelque ſoient vos occupations, vous y pouvez acquérir de l'honneur ; pourvu que votre Ouvrage ait quelque choſe de cet air de l'antiquité qui nous fait preſque adorer, après tant de ſiécles, les

piéces des Grecs & des Romains.

Pour parvenir à ce but, il importe beaucoup de mettre son esprit dans une assiette bien tranquille ; parce qu'il est presqu'impossible parmi les distractions des grandes charges, & les divers emplois de la vie civile de jouir de ce calme nécessaire pour la contemplation. On dit que les tableaux de *Parrhasius* avoient une douceur & une facilité que son humeur gaie lui communiquoit, parce qu'il ne peignoit jamais qu'en chantant. Cela nous fait voir de quelle importance est la constitution de notre ame pour toutes nos opérations.

Tout ce qui sort de nos mains ne mérite pas également de voir le jour ; il faut souvent imiter l'Autruche qui sépare les œufs stéri-

les de ceux qu'elle veut couver pour avoir des petits ; ſéparons de même ce qui ne peut pas donner la réputation qui eſt le prix de nos travaux. Cette réſerve ne doit pas cependant être trop ſévere, & on ne doit pas rejetter indiſtinctement tout ce que le ſeul abus peut rendre mauvais, par l'application déraiſonnable de ceux qui prennent tout du mauvais côté.

Evitons avec un ſoin extrême l'enflure des Préfaces ordinaires où l'on étale de grandes promeſſes, pour tenir enſuite ſi peu de choſes, qu'on eſt contraint de faire ſur le champ l'application de la montagne qui accoucha d'une ſouris. Rien n'eſt plus ridicule que ce défaut qui marque une exceſſive vanité. On raconte qu'un certain Amyntianus qui avoit écrit un Livre des

louanges d'Alexandre, avoit assuré qu'il égaleroit par son style les plus belles actions du Monarque, dont il entreprenoit l'éloge; cependant il n'y avoit rien de plus froid que sa maniere d'écrire : on voit tous les jours des *Amyntianus*, qui croyent que leur propre témoignage séduira le Public.

Pour ce qui concerne le style, il est important d'abord de faire toujours choix des mots convenables, & de ne point négliger la pureté du langage. On peut comparer les paroles aux vêtemens, qui quoiqu'inventés pour la nécessité, servent tellement depuis à l'ornement, qu'on en fait dépendre toute la bienséance. Tous ceux qui ont donné des régles d'éloquence ont conseillé d'éviter, comme un écueil, toutes les paroles inusi-

tées, & de les considérer comme des piéces de monnoie, dont il ne faut jamais se charger si elles n'ont cours. J'ai quelquefois médité d'où pouvoit venir cette grande aversion contre les mots qui ne sont pas employés dans le commerce ordinaire ; je crois que la principale raison se doit prendre de ce qu'Aristote a fort bien remarqué que toute diction inusitée ne peut éviter de porter avec soi l'obscurité : car puisque nous ne parlons & n'écrivons que pour être entendus, il s'ensuit que la premiere perfection de l'Orateur consiste en ce point d'être clair & intelligible. Il y a aussi une considération à faire sur le son qui affecte l'oreille desagréablement, quand elle est touchée de quelque mot que l'usage n'a pas encore poli ni approuvé.

L'Empereur Tibére n'oſa point prononcer le mot de *monopol*, ſans en demander la permiſſion au Sénat, s'excuſant de ce qu'il ſe ſervoit d'un mot étranger. Mais ſi c'eſt une choſe recommandable que de ne point uſer de termes répréhenſibles, d'un autre côté c'eſt une affectation puérile que de tout ſacrifier au choix des mots. On m'a donné pour certain qu'un Littérateur moderne avoit été vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit de dire *ce ſeroit*, trouvant qu'il y avoit aux deux premieres ſyllabes un de ces mauvais Sons que les Grecs nous ont enſeigné de fuir ſous le nom de *Cacophonie*. J'ai oüi dire qu'un autre a ſoutenu que c'étoit fort improprement parler de répondre, *il eſt midi & demi*, qui ſignifie, diſoit-il, dix-huit

heures, & qu'il falloit dire préciſément, *il eſt demie heure après midi.* Le génie ne connoît pas ces entraves, & cette fauſſe délicateſſe; il ſçait, comme l'a dit Quintilien, que rien n'eſt plus contraire à l'éloquence qu'un trop grand ſoin ou une trop grande négligence.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour être éloquent d'avoir fait un choix de belles paroles, & d'avoir formé une ſuite de périodes nombreuſes qui contentent l'oreille : s'il n'étoit queſtion que de cela, les meilleurs Muſiciens ſeroient encore les plus grands Orateurs. Il faut de plus que celui qui déſire plaire à ſes Lecteurs ait un ſtyle clair & orné. A-t-il beſoin d'entraîner & de convaincre les eſprits; c'eſt alors qu'il doit employer toutes les reſſources de l'art, les figures, les compa-

raiſons, & ſur-tout ce langage de l'ame qui ravit d'admiration, & que les anciens employoient avec tant de ſuccès.

DES AUTEURS.

JE ne ſçaurois trop recommander la lecture des anciens à celui qui déſire profiter de ſes études, & jouer un rôle dans la République des Lettres. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que tous les Livres des anciens ne ſont pas également à imiter; puiſqu'il y en a même dont les fautes ſont à éviter; mais on peut leur appliquer ce qu'on diſoit d'Ennius, qu'il étoit aiſé de recueillir l'or & les perles qu'il avoit ſémés avec abondance dans ſes écrits, quoiqu'ils fuſſent mêlés

mêlés avec des matieres moins précieuſes.

Il ſe rencontre cependant des gens aſſez peu ſenſés pour ſoutenir qu'on ne doit jamais ſe prévaloir du travail des anciens Auteurs; prétendant que nous devons produire de nous-même des penſées qui égalent les leurs, & ajoutant que ceux qui ſe ſervent des productions des anciens reſteroient muets, ſi ces anciens n'avoient pas parlé. Cela ſeroit juſte ſans doute, ſi ceux qui reſpectent l'antiquité ſe prévaloient crüement de ce qu'elle nous a laiſſé ſans y rien mettre du leur. Mais ceux qui ont du goût ſçavent donner des applications neuves aux penſées des anciens, & illuſtrer ſouvent le travail de ceux qui les ont devancés.

Qu'on ne croie pas que je mé-

priſe les nouvelles ſpéculations de ceux qui tous les jours enrichiſſent de leurs découvertes les Arts & les Sciences, je les révére; mais je n'admire point pour cela mille imaginations frivoles qu'on nous débite, tantôt ſous le voile de quelque nouveau ſyſtême, tantôt ſous les apparences d'un ſtyle particulier. Cependant il ſe trouve que tous ces écrits, dont je parle, ne font rien que brouiller les choſes; l'imprécation d'Iſaïe pouvant leur être appliquée: *Væ ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.*

L'étude des Belles-Lettres eſt-elle préférable à toute autre occupation ?

LE ſentiment de deux Sçavans du dernier ſiécle me porte à faire des réfléxions ſur le ſujet que je viens de propoſer ; l'un & l'autre ont prononcé ſi affirmativement contre l'étude des Belles-Lettres, qu'ils ont avancé que s'ils avoient des enfans, ils ſe garderoient bien de les faire étudier. C'eſt ainſi que Lipſe & Scaliger ont témoigné l'averſion qu'ils avoient pour les Belles-Lettres qu'ils profeſſerent pendant toute leur vie avec tant de ſuccès. Quand on réfléchit ſérieuſement ſur l'opinion de ces deux Sçavans, on eſt tenté de croire

que le travail & l'étude ne leur produiſoient que beaucoup de chagrin & d'amertume, ſans aucune véritable ſatisfaction.

En effet, l'on voit peu de gens, qui, après avoir pénétré plus avant dans les Sciences que le commun des hommes, ne conçoivent avec Salomon une ſorte d'indignation contr'elles, & ne murmurent d'avoir tant perdu de tems pour acquérir une choſe qui fait leur malheur, & qu'ils s'étoient imaginée toute autre qu'ils n'éprouvent. C'eſt peut-être ce qui a porté quelques Empereurs à perſécuter les hommes de Lettres par des Édits très-rigoureux. Vers l'an 1622, les études de la Grammaire furent prohibées en Eſpagne, à l'exception des grandes Villes où il y a des *Corrégidors*, afin d'empêcher le trop

grand nombre de ceux qui cherchent à couvrir dans les Écoles une fainéantiſe préjudiciable à l'Etat.

Ce n'eſt donc pas un reproche qu'on puiſſe faire raiſonnablement à l'Empire Turc, de n'avoir en toute ſa vaſte étendue qu'une Univerſité dans la ſeule Ville *du Caire*; encore ne ſouffre-t-on pas que les enfans y étudient ſelon la deſtination de leurs parens; les Profeſſeurs les appliquent à l'étude à laquelle ils les jugent convenables. Car c'eſt un grand abus de croire que tous les eſprits ſoient propres à réuſſir indifféremment aux choſes auxquelles on les oblige de ſe déterminer.

Je ne vois que deux choſes qui puiſſent dédommager les hommes, vraiment ſtudieux, des peines

DU PEU DE CERTITUDE QU'IL Y A DANS L'HISTOIRE.

SI la vérité eſt l'eſſence de l'Hiſtoire, il faut avouer qu'un bon Hiſtorien eſt bien rare : mais il ne faut pas prendre les choſes tant à la rigueur, & je penſe que comme un mauvais Juge ne laiſſe pas d'être Juge, quoique ſes jugemens ſoient quelquefois accompagnés d'injuſtice, un Hiſtorien peut de même être menteur ſans perdre ſa qualité d'Hiſtorien. On peut donc ſoutenir qu'ainſi que l'ivraie ſe mêle avec le bon bled, il ſe gliſſe également des fauſſetés dans toutes les Hiſtoires. Juſques-là je pourrois me promettre de ne pas trouver beaucoup de contradic-

teurs ; mais je prétends pouſſer plus loin mon raiſonnement, & prouver qu'il n'y a nulle certitude dans l'Hiſtoire, & que vraiſemblablement ceux qui prendront la même occupation à l'avenir ne réuſſiront guére mieux.

Cela ne ſçauroit être rendu plus manifeſte que par l'induction qui peut ſe faire, en examinant l'Hiſtoire ancienne & moderne. Nous n'avons pas de fait hiſtorique plus ancien que celui de la guerre de Troye ; & puiſque l'on ſe ſert de cet argument pour prouver que le monde n'eſt pas éternel, vû que l'on n'a rien vu d'antérieur à cet événement, faiſons quelques réfléxions ſur cette expédition des Grecs. D'abord nous ſerons obligés de croire qu'ils embraſerent la célébre fortereſſe d'*Ilium*, non pas à

cauſe de ce qu'en ont écrit ces Auteurs ſuppoſés, *Dares*, Phrygien, & *Dictis* de Créte; mais par ce que nous voyons preſque tous les Hiſtoriens des peuples les plus renommés, chercher leur origine dans les reſtes de cette capitale d'Aſie, ſoit par la poſtérité du Roi Priam, ſoit par la fuite d'Antenor, d'Enée ou de quelqu'autre illuſtre Troyen. Cependant Dion Chryſoſtôme, pour montrer, dans une de ſes Oraiſons, qu'on ne ſçait preſque jamais le vrai, ſoutient que la Ville de Troye ne fut jamais priſe par les Grecs; & ce qu'Hérodote en dit fait voir qu'il n'y a guére de vérité dans la narration de ce ſiége fabuleux. En effet, eſt-il vraiſemblable qu'un Monarque de l'âge dont étoit Priam, ſi ſenſé de lui-même, n'eût pas plutôt rendu une

femme perfidement enlevée, que de laiſſer porter la déſolation dans ſes Etats. De dire que cette belle *Helene* s'étoit rendue ſi puiſſante par les charmes de ſa beauté, que les vieillards, ſelon les termes de l'Iliade, concluoient unanimement qu'il valoit mieux ſouffrir toutes choſes que de la rendre; c'eſt faire voir que le génie poëtique d'Homére étoit propre à produire un Roman agréable. Mais outre que le témoignage d'un Philoſophe tel que Dion Chryſoſtôme, eſt d'une bien plus grande autorité que celui d'un Poëte tel qu'Homére, n'eſt-il pas apparent que Virgile & ceux qui ont voulu, en l'imitant, tirer de ſon antiquité quelqu'avantage pour leur Pays, ont encore falſifié ce qu'il a dit de ſes principaux Héros? Le Poëte latin, par

exemple, fait, contre l'ordre des tems, ravir par ſon Enée l'honneur de la fondatrice de Carthage; ce que les Turcs content d'un *Turcus*, de la race de Priam, les Vénitiens de leur *Antenor*, & notre *Ronſard* d'un *Francion*, n'eſt pas moins abſurde, ſi l'on veut examiner hiſtoriquement & avec quelque pudeur leurs narrations ridicules.

Denis d'Halicarnaſſe nous apprend, dans le premier Livre de ſes Antiquités Romaines, qu'en ſuppoſant même la priſe de Troye par les Grecs, un *Menecrates Xantius* écrivoit que ce malheur ne lui étoit arrivé que par la trahiſon d'Enée, que cauſa la méſintelligence qui étoit entre lui & Aléxandre, autrement dit Pâris. Sur la même autorité Enée ne fut jamais plus loin que la Thrace, enſorte

qu'il n'aborda jamais ni l'Afrique, ni la Sicile, ni l'Italie. Divers ſépulchres de ce Prince Troyen, qu'on voyoit en beaucoup d'endroits, rendoient de grands témoignages de la vanité des Romains, qui faiſoient venir de lui les premiers Rois qui les ont dominés.

Puiſque j'ai tant parlé de Troye, je ferai encore cette obſervation; c'eſt qu'au rapport d'Appien Alexandrin, quoique l'embraſement de la forteresſe d'*Ilium* ait été fort exagéré par ceux qui en ont parlé, Troye fut cependant plus cruellement traitée mille cinquante ans après, du tems de Sylla & de Marius, par le cruel Fimbria qui la détruiſit & la déſola avec beaucoup plus de rigueur que n'avoit fait Agamemnon. Cela montre de plus en plus que le vrai des choſes

ne parvient pas toujours juſqu'à nous.

Paſſons à quelques Hiſtoires moins anciennes, & comme telles apparemment moins douteuſes ; parce que leurs Auteurs parlant de ce qui s'eſt fait de leur tems, ſemblent devoir être plus vrais. Un Ariſtobule voulut être l'Hiſtorien des conquêtes d'Alexandre, qu'il avoit ſuivi juſques dans l'Inde, & l'on peut croire qu'il poſſédoit des talens pour cela ; puiſque ce Monarque prenoit la peine de lire ſes écrits en voyageant ſur le fleuve Hydaſpes. Il ne put cependant s'empêcher de jetter ſon Livre dans l'eau en voyant que contre toute vérité, & contre toute apparence, il lui faiſoit tuer d'un coup de fléche des Éléphans dans un combat contre le Roi Porus ; ajoutant

qu'un tel Hiſtorien méritoit qu'on le précipitât lui-même dans la Riviére pour avoir débité des choſes ſi notoirement fauſſes. Cette action d'Alexandre marque beaucoup de grandeur ; c'eſt le propre d'un Tyran & d'un cœur vil, tel que l'avoit Agathocles, de corrompre par des préſens un Hiſtorien. Le plus jeune des Denys, qui firent tant ſouffrir la Sicile, eut la même baſſeſſe ; il acheta la plume d'un Philiſtus, aſſez vénale pour diſſimuler tous ſes vices. Il y a mille exemples ſemblables dans l'Hiſtoire, qui font voir que tout y eſt fort douteux. Polybe, tout grand Auteur qu'il eſt, & qui a ſi bien remarqué les partialités de Fabius pour les Cartaginois, qu'il juſtifioit en tout ; ce Polybe n'a pas laiſſé de favoriſer ſon ami Scipion, au

ſujet d'une captive Eſpagnole qu'il renvoya ſans preſque la regarder. Cependant *Aulu-Gelle* dans ſes Nuits Attiques fait ſoutenir par Valerius Antias, que Scipion avoit retenu cette fille, & en avoit uſé comme Achille de Briſeïs.

C'eſt une choſe étrange que la priſe de Conſtantinople par le Turc, ſi récente de nos jours, n'y ayant guére que deux cens ans que Mahomet II la conquit ſur Conſtantin II, ſoit ſi différemment rapportée. Beaucoup mettent cet événement ſi notable l'an mille quatre cens cinquante-trois, d'autres veulent que ce ſoit en mille quatre cens cinquante-deux. Le changement du premier jour des années peut avoir contribué à ces ſupputations différentes; mais il eſt toujours vrai de dire qu'un Lecteur cu-

rieux reſte incertain ſur le tems précis d'un changement d'Empire ſi conſidérable. Les époques différentes des Nations ont cauſé bien d'autres erreurs dont nous ne ſerons jamais bien éclaircis. On eſt contraint d'avoir recours aux années lunaires, ou à d'autres expédiens auſſi incertains, pour ſauver ce grand nombre de ſiécles dont Hérodote & Diodore de Sicile ont parlé quand ils ſont tombés ſur l'Hiſtoire des Egyptiens. Mais ſans nous arrêter plus long-tems à l'incertitude qui regne dans la Chronologie, paſſons à ce qui appartient de plus près à l'Hiſtoire; c'eſt-à-dire aux menſonges qu'ont accrédités les Hiſtoriens, en proteſtant toujours qu'ils n'ont rien avancé que de véritable. Examinons un peu actuellement quelques-

uns des principaux qui ont ſuivis ceux dont nous avons déja parlé. Tite-Live eſt accuſé d'avoir favoriſé le parti de Pompée, Dion au contraire celui de Céſar. Il faut avouer que ſi Procope eſt le véritable Auteur des Anecdotes qui paſſent ſous ſon nom, comme pluſieurs perſonnes n'en doutent nullement, on doit le regarder comme un des plus grands impoſteurs qui ait paru. Il proteſte, comme les autres, au commencement de ſon premier Livre de la guerre Perſique, de n'avoir rien écrit par faveur, ni épargné aucun de ſes amis au préjudice de la vérité. Cependant après avoir repréſenté dans ſes Livres Hiſtoriques Juſtinien comme un grand Prince, & l'Impératrice *Theodora*, ſa femme, comme très-digne du rang qu'elle

tenoit, il les fait voir dans ſes Anecdotes, l'un pour le plus vicieux des hommes, & l'autre pour une perſonne de ſi mauvaiſes mœurs, qu'on ne ſçauroit lire ce qu'il en écrit ſans que la pudeur d'un honnête Lecteur n'en ſoit offenſée. S'il a calomnié ceux-là, on lui reproche d'un autre côté une partialité viſible pour les intérêts de Beliſaire ſon ami. Ainſi *Velleius Paterculus* élevoit Séjan juſqu'au Ciel, Euſebe écrivoit les vertus de Conſtantin ſans dire ſes crimes, & Eginard celles de Charlemagne, ſans publier des défauts que d'autres Hiſtoriens nous ont appris. Plutarque déchire Hérodote ; Polybe, Plutarque ſon Antagoniſte.

Généralement tous ceux qui ont écrit l'Hiſtoire ſe ſont déchirés les uns les autres, donnant à connoî-

tre par là, qu'il n'en eſt aucun qui n'ait eu ſes taches, & qui n'ait été dominé par des paſſions dont une Hiſtoire devroit être exempte. Céſar même, qui n'a écrit que des Commentaires, s'eſt-il pu empêcher de tomber dans des erreurs telles qu'*Aſinius Pollio* aſſuroit qu'il eut corrigé en beaucoup d'endroits ces mêmes Commentaires, s'il eut vécu plus long-tems. Si nous avions je penſe les Commentaires d'*Ambiorix*, d'*Induciomarus*, de *Vercingentorix*, ou de *Divitiacus*, comme nous avons ceux dont nous venons de parler, il ſe trouveroit des écrits bien différens de ceux de Céſar.

Ces vieux Gaulois donneroient à leurs guerres contre les Romains des jours bien contraires à ceux où les a fait voir ce premier des

Empereurs, quelqu'avantage que le ſort des armes lui ait donné ſur eux. Je doute qu'après la lecture de ces Ouvrages on put croire qu'en dix ans que Céſar demeura dans les Gaules, il défit quatre millions d'hommes, & réduiſit ſous ſon obéiſſance quatre cens Nations avec plus de huit cens Villes.

Bodin a dit qu'il ne faut guére croire les Payens quand ils ont parlé des Juifs, ni les Juifs lorſqu'ils ont écrit des Chrétiens, ni les Chrétiens quand ils ont parlé des Mahométans : cette maxime eſt généralement vraie, & eſt applicable dans tous les cas. On doit encore ſe tenir en garde contre toute narration dont le ſtyle orné & pompeux décele, dans ſon Auteur, plutôt l'envie de dire agréablement que vrai. Combien pour-

rions-nous donner d'exemples de ceci, ſi nous voulions nommer ceux du ſiécle où nous vivons, qui n'ont point eu d'autre but que celui que prit le Poëte comique des Latins : *Populo ut placerent quas feciſſet fabulas.*

Il eſt donc très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver un Hiſtorien auquel on puiſſe ajouter une foi entiere. Car s'il écrit ſur le rapport d'autrui, n'a-t-il pas été ſujet à être trompé par mille fauſſes relations, que la malice ou l'ignorance des hommes fait paſſer pour véritables? S'il parle des choſes où il eſt intervenu comme acteur, qui s'aſſurera que l'amour, la haine, l'intérêt ou la crainte n'ont pas corrompu ſon jugement. Les grandes batailles qui décident les intérêts de tous les Sou-

verains, peuvent-elles être bien circonſtanciées par les Généraux mêmes qui les ont données; ils n'ont pu ſe trouver par-tout, & par conſéquent ils doivent s'en rapporter au récit des Officiers ſubalternes qui ne donnent que trop à leur ſentiment particulier. Delà les diverſités ſi fréquentes dans le récit des faits. Arnaud *Ferron*, Continuateur de Paul Emile, a fait cette obſervation au ſujet de la bataille de Pavie, qui a été ſi différemment rapportée par les François, les Eſpagnols, les Italiens & les Allemands, que chacune de ces Nations en a fait une deſcription qui dément celle des autres. Gonçale de Méneſes nous a voulu donner la vie de Phillippe IV, Roi d'Eſpagne. L'on pourra juger de la piéce entiere par cet échantillon :

en décrivant la bataille de Pragues, il fait prononcer une fort belle harangue à l'Electeur Palatin pour animer ſes Soldats ; cependant ce Prétendant à la Couronne de Bohême n'étoit pas où la bataille ſe donna ; lui & ſa femme s'étoient arrêtés dans la Ville de Prague, lorſque le Prince d'Anhalt hazarda le combat & fut défait. Charles Quint ſe faiſant lire Sleidan, que les Proteſtans d'Allemagne nomment leur Tite-Live, s'écrioit ſouvent, à ce que dit *Surius*, *mentitur nebulo*. L'on a donné pour régle de ne croire, ni Philippe de Comines, comme trop grand partiſan de la France, ni Meyer comme ſon adverſaire trop déclaré. Paul-Emile Veronois, que Bodin choiſit comme médiateur entr'eux, doit être également ſuſpect, ayant été mandé

mandé exprès d'Italie pour nous favoriſer. Qui peut ſouffrir Paul Jove quand il ſe met à louanger ſon Coſme de Médicis, ou quand il diffame ceux qui lui refuſoient des penſions qu'il prenoit de tous côtés. Ce que Maffée a écrit des Indes orientales eſt élégant; mais peut-on ſouffrir patiemment de lui voir repréſenter un Portugais, qui au ſiége de *Diu*, n'ayant plus de balle ni de plomb, s'arrache les groſſes dents pour en charger ſon arquebuſe.

Ajoutons un mot de ceux qui ont écrit plus ſolidement. Le Préſident de Thou paſſe pour être exact; cependant la premiere impreſſion de ſon Hiſtoire ne s'accorde pas toujours avec celles qui ont ſuivi, principalement depuis ſon ſecond mariage, qui le mit en quelque

alliance avec la Maiſon de Guiſe. Baptiſte le Grain ſe fût bien paſſé de faire deſcendre d'Hercule les Rois de Navarre, de nommer chaſtes & vertueuſes des Dames qui n'ont jamais été tenues pour telles, & de faire prononcer ridiculement quatre vers à une ſtatue de cire interrogée par le Maréchal de Biron. Pour ce qui regarde Scipion du Pleix, perſonne n'ignore de quelle ſorte il a traité le Maréchal de Baſſompiere, qui lui donne le démenti ſur une infinité de choſes récentes & qui étoient de ſa connoiſſance.

Que conclure de tant d'exemples, du peu de certitude qui ſe trouve généralement parlant dans toutes les Hiſtoires, les négligerons-nous toutes? Non ſans doute, & je ſuis bien éloigné de ce ſentiment. Ce que j'ai dit eſt ſimple-

ment pour faire voir avec quelle timide circonſpection on doit lire l'Hiſtoire, que je regarde comme la plus utile des leçons. La ſuſpenſion de créance qu'on y doit raiſonnablement apporter, n'empêche pas qu'elle ne ſoit d'ailleurs très-profitable. Je crois qu'on peut encore inférer de ce que j'ai dit qu'un des moyens le plus ſûr pour éviter tout reproche, eſt de n'écrire jamais l'Hiſtoire de ſon ſiécle pour la faire paroître dans le même ſiécle, n'ayant jamais égard au préſent, mais à la poſtérité qui doit juger notre travail.

HERODOTE.

HERODOTE eſt le plus ancien des Hiſtoriens dont les Ouvrages ſoient parvenus juſqu'à nous ; on l'a ſouvent taxé d'aimer le merveilleux, & de mêler indiſtinctement la fable & la vérité. Mais s'il a eu des Accuſateurs, il a eu auſſi des Apologiſtes. Alde Manuce, Joachin Camerarius & Henri Etienne ont écrit en ſa faveur. Il ſemble même que les voyages de long cours, tant du côté du Nord que de celui du Sud, & des Indes Orientales, n'ayent été faits que pour nous faire voir qu'une infinité de choſes qu'il a écrites ſur le rapport d'autrui, & dont il doutoit, ne laiſſent pas que d'être véritables. Après la perte

que nous avons faite de tant d'Hiſtoires ; il eſt certain que l'antiquité ne nous a rien laiſſé de plus précieux, ni de plus inſtructif que les neuf Muſes d'Hérodote. Elles contiennent ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans le monde pendant deux cens quarante ans, à commencer depuis Cyrus, premier Roi de Perſe, juſqu'à Xerces, tems où cet Hiſtorien vivoit. Son ſtyle ou genre d'Oraiſon eſt plutôt doux, étendu, clair & facile, qu'élevé concis & preſſant. Denis d'Halicarnaſſe qui a fait la comparaiſon de ces deux Hiſtoriens, met preſque toujours l'avantage du côté d'Hérodote. Son Dialecte, qui eſt une façon particuliere de parler à chaque pays où l'on ſe ſervoit de la langue grecque, eſt tout-à-fait ionique. Il ſe trouve tant de rapport

à cet égard entre Homére & lui, que Longin assure qu'il n'y a qu'Hérodote seul qui ait parfaitement imité ce Prince des Poëtes. Aussi conseille-t-on à ceux qui veulent profiter de la lecture d'Homére, de faire celle d'Hérodote auparavant, afin que la prose du dernier prépare un accès facile à la poësie de l'autre. Ce fut dans Samos qu'Hérodote composa son Histoire, avant que de se retirer avec une Colonie d'Athéniens dans Thuries, une des Villes de cette partie de l'Italie qu'on nommoit alors la grande Gréce. Tout le monde n'est pas d'accord que le Livre de la vie d'Homére, qui suit la neuviéme Muse, soit d'Hérodote. Quel qu'en soit l'Auteur il est fort ancien, & rend ridicules ceux qui se peinent encore tous les jours pour dire quel-

que chose de plus certain sur la patrie d'Homére. Mais cela ne touche pas son Histoire qui s'est heureusement conservée.

THUCYDIDE.

ON dit que Thucydide fut ému jusqu'à pleurer, quoique jeune encore, en entendant faire la lecture des Ouvrages d'Hérodote dans une Assemblée de la Gréce. On jugea dès lors qu'il produiroit un jour des choses dignes de passer à la postérité. Cette conjecture qu'Hérodote établit lui-même dans l'instant s'est vérifiée.

L'Histoire de Thucydide devoit comprendre toute la guerre, nommée *Péloponésiaque*, qui dura pendant vingt-sept ans entre les Répu-

bliques d'Athènes & de Sparte. Mais comme il mourut étant exilé en Thrace, lorſqu'il écrivoit les ſuccès de la vingt-uniéme année, il a laiſſé ſon Ouvrage imparfait. Theopompe y ſuppléa depuis ainſi que Xenophon. Thucydide fut longtems à faire l'amas des matériaux néceſſaires à ſon Ouvrage, & l'on dit même que comme il étoit d'une naiſſance illuſtre, & avoit épouſé une femme très-riche, il employa des ſommes conſidérables à recouvrer des Mémoires utiles à ſes deſſeins. Son Dialecte eſt pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit ſervir de régle à ceux qui veulent ſe perfectionner dans le ſtyle ionique, Thucydide eſt le meilleur modèle qu'on puiſſe ſe propoſer d'un langage qui n'a rien que d'Athénien. On lui

reproche cependant d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, ce qui, avec la longueur de ſes périodes, n'a pas peu contribué à le rendre ſouvent ſi obſcur, que ceux même de ſon tems ſe plaignoient de ce qu'il n'étoit pas poſſible de l'entendre.

Il a cet avantage de s'être aviſé le premier d'animer l'Hiſtoire, qui n'étoit auparavant qu'un corps languiſſant & ſans ame, par le moyen des harangues directes dont il s'eſt ſervi. Il n'a point été auſſi heureux qu'Hérodote dans le choix du ſujet; car l'étendue de la matiere que traite ce dernier, eſt beaucoup plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but de rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares ont exécuté de plus mémorable durant l'eſpace de deux à trois cens ans;

Thucydide au contraire s'eſt renfermé d'abord dans le tems de vingt-ſept années, qui eſt un tems fort court; mais encore celui qui comprend le moins d'actions conſidérables. Denis d'Halicarnaſſe trouve auſſi beaucoup à redire ſur l'ordre que tient Thucydide dans la diſtribution des matieres qu'il traite, s'étant aſſujetti à repréſenter par demies années tout ce qui étoit arrivé, ſans mêler les ſuccès de l'hyver avec ceux de l'été; de maniere qu'il eſt contraint de laiſſer les choſes imparfaites pour paſſer à d'autres, ce qui coupe déſagréablement ſa narration.

Pour contrebalancer ces défauts on donne la gloire à Thucydide de n'avoir point mêlé de fables dans ſes narrations; s'il eſt contraint de dire un mot de Therée & de Progné

dans ſon ſecond Livre, ou ſi en décrivant la Sicile, au commencement du ſixiéme, il ſe ſent obligé de parler des Cyclopes & des Leſtrygons ; c'eſt ſi légérement, qu'on voit bien qu'il appréhende de donner la moindre entrée au menſonge dans ſon Ouvrage. J'ajouterai ici que Thucydide ne s'eſt pas contenté d'inſérer dans ſon Hiſtoire toutes ſortes d'Oraiſons, ſuivant la remarque que nous avons déja faite. Il a pris de plus la liberté d'y mettre des Dialogues ; & celui entre les Athéniens & les Méliens, qui contient une grande partie du cinquiéme Livre eſt tel, que je ſerois bien fâché de le propoſer à perſonne comme un modèle à imiter.

XENOPHON.

LEs Armes & la Philoſophie ont autant contribué à la gloire de Xenophon que ſon Hiſtoire. Comme Céſar, il fut tout à la fois grand Capitaine & grand Hiſtorien : tous deux ſe ſont exprimés avec élégance & pureté, ſans art & ſans affectation. Le Dialecte attique de Xénophon étoit ſi excellent que Diogène Laerce écrivant ſa vie, ne rend pas d'autre raiſon de la mauvaiſe intelligence qui étoit entre Platon & lui, que celle de la jalouſie qui ſe mit entr'eux là-deſſus.

Xenophon eſt le premier Philoſophe qui ſe ſoit appliqué à compoſer une Hiſtoire ; elle eſt de qua-

rante-huit années, & commence où Thucydide avoit fini. C'eſt une preuve de probité bien ſinguliere dans Xenophon d'avoir donné au Public l'Ouvrage de Thucydide, qu'il pouvoit ſupprimer ou s'approprier. Outre la continuation de l'Hiſtoire commencée par Thucydide; Xenophon nous a laiſſé celle de l'entrepriſe du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxercès, & de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut preſque tout l'honneur.

L'inſtitution de Cyrus n'eſt pas un Ouvrage hiſtorique, il eſt purement moral, il y trace le portrait d'un grand Prince, ſans trop s'embaraſſer des véritables événemens, hors deux ou trois tels que la priſe de Babylone & la captivité de Crœſſus. Tout le reſte eſt d'inven-

tion, comme Hermogène l'a fort bien obſervé au ſujet de la mort de Panthée, qui ſe tue avec trois Eunuques ſur le corps d'Abradate ſon mari. Les Ouvrages de Xenophon ſont très-propres à former des hommes d'état; Scipion l'Afriquain & Lucullus les liſoient ſans ceſſe.

Xenophon a écrit ſur pluſieurs autres ſujets, & il ſemble qu'il y ait eu beaucoup d'émulation entre Platon & lui. L'un & l'autre ont compoſé une défenſe de Socrate, un Convive & beaucoup d'autres Traités de Morale & de Politique, ſans jamais s'être nommés réciproquement avec éloge, quelqu'occaſion qui s'en ſoit préſentée. On veut même que Xenophon n'ait repréſenté avec de ſi vives couleurs les défauts d'un certain Menon,

qu'à cauſe de l'amitié dont ce Menon étoit lié avec Platon. A l'égard du Livre des Équivoques imprimé depuis un ſiécle ſous le nom de Xenophon ; c'eſt une des impoſtures de Viterbe qui l'a commenté avec celui de Beroſe, & une douzaine d'autres, dont il a fait le texte & la gloſe. C'eſt ainſi qu'on voulut débiter autrefois l'Hiſtoire du Siége de Troye, ſous le nom d'un Dictys de Créte, compagnon d'Idomenée.

Un Auteur du dernier ſiécle accuſe Xenophon d'avoir trop élevé les victoires d'Ageſilaus ; mais ce ſentiment eſt contredit par toute l'antiquité.

Xenophon naquit à Athènes environ quatre cens ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Hermogène regarde le ſtyle de Xeno-

phon comme un modèle, & le préfére à celui de Platon.

POLYBE.

SI Xenophon a été le premier des Philoſophes qui ait écrit l'Hiſtoire, Polybe a cet avantage d'avoir donné la plus conſidérable de toutes, & d'avoir le mieux prouvé que l'Hiſtoire tient de très-près à la Philoſophie. On reconnoîtroit bien mieux la vérité de ce que je dis de Polybe, ſi nous avions le corps complet de ſes Ouvrages, dont il ne nous reſte que la moindre partie; puiſque de quarante Livres dont il étoit compoſé nous n'avons que les cinq premiers, avec l'Épitôme des douze ſuivans, qui va juſqu'au commencement du

dix-huitiéme. Le ſujet de cette Hiſtoire comprenoit tout ce qui s'étoit paſſé de plus conſidérable dans le monde, depuis le commencement de la ſeconde guerre punique, juſqu'à la fin de celle qui termina tous les différens des Romains avec les Rois de Macédoine, par la ruine entiere de leur Monarchie. Cela enveloppe un eſpace de cinquante-trois années, dont Polybe faiſoit voir tous les événemens dans les derniers trente-huit Livres; parce que les deux premiers ne ſervent en quelque ſorte que d'introduction à ſon Hiſtoire. Quoique tout ce qui concernoit l'Empire Romain fut plus exactement traité par Polybe que par tout autre; il n'avoit cependant pas négligé de rapporter dans ſon Ouvrage tout ce qui regardoit les Rois de Syrie, d'Egypte,

de Macédoine, du Pont, de Cappadoce, de la Perſe, & ceux de toutes les différentes Dynaſties qui étoient alors en Gréce. C'eſt pourquoi il donna à ſon Hiſtoire le titre d'univerſelle.

Quelques grands talens que Polybe reçut de la nature, il crut que pour être bon Hiſtorien il falloit avoir vu la meilleure partie des choſes qu'on rapportoit. Il ſçavoit les fautes que l'ignorance des lieux fit commettre à Timée; puiſqu'il lui a reproché que pour n'avoir pas aſſez voyagé on le pouvoit convaincre d'une infinité d'erreurs. Il voulut donc prendre une exacte connoiſſance de beaucoup d'endroits de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, où il ſe tranſporta exprès, pour être plus certain de ce qu'il en devoit croire. Il ſe ſervit de l'auto-

rité de Scipion pour avoir des Vaiſſeaux propres à faire voile pour l'Océan Atlantique ; il eſt ſûr qu'il traverſa les Alpes & une partie des Gaules, afin de pouvoir décrire exactement le paſſage d'Annibal en Italie. Dans la crainte d'omettre la moindre circonſtance des actions de Scipion, il viſita toute l'Eſpagne, & s'arrêta particuliérement à Carthage la neuve, dont il étudia ſoigneuſement la ſituation. On accuſe Polybe de n'avoir point été aſſez religieux, en obſervant ſur la fin de ſon ſixiéme Livre, que la ſuperſtition qui étoit réputée vicieuſe parmi les autres Nations, paſſoit pour une vertu chez les Romains ; il ajoute, ſi l'on pouvoit former une République d'hommes ſages & vertueux, toutes les opinions fabuleuſes des Dieux & des

Enfers ſeroient tout-à-fait ſuperflues : mais puiſqu'il n'y a point de Peuples qui ne ſoient ſujets à toutes ſortes de déréglemens, il faut ſe ſervir, pour les réprimer, des craintes imaginaires qu'imprime notre Religion, & des terreurs paniques de l'autre monde. On voit par là que Polybe ſe moquoit de la Religion de ſon pays ; mais il faut convenir auſſi qu'un eſprit éclairé devoit bien trouver ridicule alors, ce qu'on diſoit de Cerbere, de Rhadamante, & des Champs Éliſées.

Outre les quarante Livres de ſon Hiſtoire univerſelle, il paroît par une des Lettres de Ciceron que Polybe avoit fait un Ouvrage à part de la guerre de Numance. Son grand âge lui permit d'écrire beaucoup, & Lucien nous apprend qu'il

vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'eſt au Pape Nicolas V. que nous ſommes redevables de la premiere publication des Œuvres de Polybe ; quoiqu'elles aient été beaucoup augmentées dans les dernieres éditions.

DIODORE DE SICILE.

A L'exemple de Polybe, Diodore de Sicile voyagea beaucoup avant d'écrire l'Hiſtoire. Il avoit compris en quarante Livres, dont il ne reſte que quinze, ce qui s'étoit paſſé de plus conſidérable dans le monde pendant l'eſpace de onze cens trente-huit ans. Son Hiſtoire eſt vraiment univerſelle, & nous devons d'autant plus regretter ce qui nous en manque, qu'elle

auroit pu nous dédommager des pertes qui nous avons faites d'une infinité de bons Auteurs. La Bibliotéque de Diodore a deux parties qui ſe réglent par deux époques aſſez connues. La premiere s'étend depuis la deſtruction de Troye juſqu'à la mort d'Aléxandre le Grand; il employe à cela onze Livres entiers, qui ſont ceux qui ſuivent le ſixiéme, juſqu'au commencement du dix-huitiéme. De ce nombre les quatre premiers ſont perdus, & nous n'avons que les ſept autres. La ſeconde époque ſe prend du tems où finit la premiere, juſqu'à celui des conquêtes de Jules-Céſar dans les Gaules, lorſqu'il donna l'Angleterre & l'Océan Britannique pour bornes du côté du Nord à l'Empire Romain. Vingt-trois Livres étoient employés à faire l'Hiſ-

toire de cet intervalle de tems ; mais il ne nous en reſte plus que le dix-huitiéme, le dix-neuviéme & le vingtiéme. On a ſeulement quelques petits fragmens des Livres qui ne nous ſont pas parvenus, qu'on trouve dans Euſebe, dans Photius, & dans quelques autres qui ſe ſont ſervi du texte de Diodore dans leurs Ouvrages.

Photius loue le ſtyle de Diodore comme fort clair & très-approprié à ſon ſujet, & Pline le cite dans ſa Préface comme le premier des Grecs qui s'eſt abſtenu d'écrire des bagatelles : *Primus apud Græcos deſiit nugari Diodorus.*

DENYS D'HALICARNASSE.

CEt Hiſtorien vint à Rome un peu après qu'Auguſte eut heureuſement terminé les guerres civiles, & il y ſéjourna vingt-deux ans entiers, apprenant la Langue latine & liſant les meilleurs Auteurs. Il avoue cependant que la converſation des plus habiles gens de cette Capitale du monde, & les conférences qu'il eut avec une infinité de Sçavans, lui ſervirent beaucoup. Il compoſa vingt Livres d'Antiquités Romaines, dont il ne nous reſte que les onze premiers, & qui finiſſent au tems que les Conſuls reprirent la principale autorité dans la République, après le Gouvernement des Decemvirs. L'Ouvrage

vrage entier comprenoit bien davantage ; car il alloit depuis la priſe de Troye, juſqu'au commencement de la guerre punique, achevant par où Polybe entâme ſon Hiſtoire.

Photius regarde Polybe comme ayant un ſtyle extraordinaire & nouveau ; mais accompagné d'une ſimplicité qui le rend agréable, & il ajoute que l'élégance de ſon diſcours adoucit quelques rudeſſes qu'on trouve quelquefois dans ſa diction. Il le loue fort auſſi d'avoir ſçu uſer de digreſſions qui recréent l'eſprit d'un Lecteur, lorſque la marche uniforme d'une narration hiſtorique, commence à le laſſer. Les longues Harangues de Tullius Hoſtilius, & de Metius Suffetius, du troiſiéme Livre, font voir qu'il ne condamnoit pas toutes ſortes d'O-

raiſons directes, quoiqu'il eut condamné les mauvaiſes. Il faut ſe mettre en garde contre beaucoup de Fables qu'il débite quelquefois avec trop de certitude.

JOSEPHE.

LEs Langues Grecques & Latines étant les plus univerſellement répandues, Joſephe, quoique Juif, fut obligé d'écrire dans cette premiere langue, qui lui étoit familiere ; pour être entendu des Grecs & des Romains ; qui ſe ſoucioient peu du Dialecte Hébraïque. Sa naiſſance fut très-illuſtre, tant du côté de ſon pere, qui venoit des premiers Sacrificateurs de Jéruſalem, que de celui de ſa mere, qui étoit du Sang Royal des Ma-

chabées. Il vint au monde du tems de Caligula, & il y étoit encore ſous celui de Domitien, de façon qu'il a vécu au moins ſous le regne de neuf Empereurs.

Les Sçavans ſe ſont trouvés partagés dans leur façon de penſer ſur l'Hiſtoire de Joſephe. Si nous nous en rapportons à Maldonat, Melchior Canus, Pererius, Salmeron, Baronius, Salian & quelques autres, les Ouvrages de Joſephe ne ſont qu'un tiſſu de menſonges & d'anachroniſmes. D'un autre côté, ſi nous déférons au jugement de Scaliger, de Calviſius, Juſtin Martyr, Euſebe, S. Jérôme, Suidas, Joſephe eſt un des meilleurs Hiſtoriens qui nous reſte. Les Livres de la Préparation Evangélique d'Euſebe ſont remplis de paſſages de Joſephe. S. Jérôme, après l'avoir

mis au nombre des Ecrivains Eccléſiaſtiques, fait mention des faveurs qu'il reçut de Veſpaſien & de Titus; ainſi que de la ſtatue qu'on lui érigea à Rome. Il faut convenir cependant qu'une infinité de Chrétiens ont donné beaucoup d'éloges à Joſephe; parce qu'on trouvoit dans ſon Hiſtoire un paſſage bien favorable à Jeſus-Chriſt & au Chriſtianiſme naiſſant; mais le plus grand nombre croit aujourd'hui que ce paſſage eſt ſuppoſé & inſéré dans le corps de ſon Hiſtoire par une de ces fraudes pieuſes dont on s'eſt quelquefois ſervi en faveur de la Religion. Ce qui doit nous rendre recommandable l'Hiſtoire de Joſephe, c'eſt qu'elle eſt très-propre à nous donner connoiſſance des Sectes qui avoient cours dans ſon pays; pour mieux

approfondir les principes de celle qu'on appelloit des Eſſeniens, qui faiſoit profeſſion de ſolitude & d'auſtérités particulieres, il fut trouver dans le déſert un de ces Anachorettes avec lequel il paſſa trois ans. Joſephe étoit attaché à la Secte des Phariſiens, la ſeule qui chez les Juifs eut part au Gouvernement civil. Il eut des emplois conſidérables dans ſon pays, ce qui donne encore plus d'autorité à ſon Hiſtoire, ayant eu part lui-même à une infinité d'actions dont il parle.

ARRIEN.

SOus l'Empereur Adrien un Diſciple d'Epictete, nommé Arrien, ſe mit à écrire l'Hiſtoire; il eſt difficile de dire ſi elle a pré-

cédé ou ſuivi les quatre Livres qu'il nous a donné des propos de ſon maître, avec ſon Enchiridion, que Simplicius, qui l'a commenté, nous aſſure être d'Arrien. Quoique nous aions perdu beaucoup d'Ouvrages de cet Auteur, ce qui nous en reſte doit le faire eſtimer, & les ſept Livres des conquêtes d'Alexandre, avec le huitiéme qui traite de l'Inde en particulier, ſuffiſent pour lui donner place parmi les Hiſtoriens diſtingués. Je ne parle point ici de la deſcription qu'il nous a laiſſée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'environnent; parce que c'eſt plutôt un morceau de Géographie que d'Hiſtoire. Le mérite diſtingué d'Arrien le rendit ſi recommandable aux Empereurs de ſon tems, qu'ils l'éleverent juſqu'à la dignité du Conſulat. Il étoit de

Nicomédie, où il fit ses études, & devint Sacrificateur de Cérès & de Proserpine, ainsi qu'il le rapportoit lui-même dans ses huit Livres Bithyniques dont parle Photius, & qui commençoient l'Histoire de son pays par les temps fabuleux, & la continuoient jusqu'à la mort de Nicomede. Ce fut, dit-il, par inspiration divine qu'il entreprit cette autre Histoire d'Alexandre, sous le même titre dont Xenophon s'étoit servi pour décrire les conquêtes de Cyrus. Aussi a-t-on observé qu'il s'est tellement plû à suivre cet Ancien, que pour l'avoir parfaitement imité, on lui donna le nom de second Xenophon. Il déclare dans sa Préface qu'il écrit sous la foi d'Aristobule & de Ptolomée, qui accompagnerent Alexandre dans toutes ses entreprises,

& qui étoient d'autant plus croyables qu'ils donnerent tous deux leurs relations au Public après la mort d'Aléxandre, & ſans y être obligés que par la ſeule envie de faire ſçavoir la vérité. Cette conſidération doit nous faire d'autant plus eſtimer l'Hiſtoire d'Arrien que celles de Ptolomée & d'Ariſtobule ne ſe trouvent plus : ajoutez à cela qu'il ſe rencontre beaucoup d'endroits dans Quinte-Curce, qui ont beſoin d'être réparés par le texte d'Arrien. C'eſt l'opinion de Photius qu'Arrien doit être mis au rang des meilleurs Hiſtoriens. Sa narration eſt toujours agréable ; parce qu'il eſt bref & intelligible tout enſemble. Jamais il n'ennuie par des digreſſions importunes, ni par des parentheſes qui obſcurciſſent ſon Diſcours : à peine trouve-t-on dans

ſon Hiſtoire un ſeul événement miraculeux qui puiſſe la rendre ſuſpecte, ſi on veut en excepter quelques prédictions d'Ariſtandre avec le conte de ces deux Fontaines nouvelles, d'eau & d'huile, qui parurent auprès du Fleuve d'Oxus, auſſi tôt qu'Aléxandre s'y fut campé. Le modèle que nous avons déja dit qu'il s'étoit propoſé, ne lui a pas permis de s'élever juſqu'au genre ſublime d'Oraiſon; puiſque l'éloquence de Xenophon n'eſt pas de cet ordre-là : mais il ne laiſſe pas cependant d'uſer de ſi belles figures, qu'en retenant toute la clarté de celui qu'il imite, ſon ſtyle n'a rien de bas & de rampant. Indépendamment des ſept Livres dont nous venons de parler de l'expédition d'Aléxandre, & le huitiéme qui eſt de l'Inde orien-

tale, Arrien écrivit l'Hiſtoire de ce qui ſe paſſa après la mort de ce Prince entre ſes Capitaines. Ce travail étoit diviſé en dix Livres, dont il ne nous reſte que l'Abrégé que Photius nous en a donné dans ſa Bibliothéque. Nous avons également perdu ſes Bithyniques, où il citoit lui-même deux autres Livres de ſa compoſition; le premier, de ce que Timoleon avoit fait de conſidérable dans la Sicile; le ſecond, des moyens qu'employa Dion de Syracuſe pour délivrer la Ville du même nom de l'oppreſſion du ſecond des Denys. On a encore perdu un Ouvrage d'Arrien que Stephanus cite pluſieurs fois, & qui concernoit les Parthes, & leurs guerres avec les Romains du tems de Trajan. Photius dit encore qu'il avoit fait une Hiſtoire Alanique. Il ne faut

point douter que ce ne ſoit à Arrien que Pline le jeune adreſſe ſept de ſes Epîtres, & que leur amitié ne vint du Proconſulat que Pline avoit exercé dans la Bithynie. Il eſt conſtant qu'il y a eu pluſieurs Arriens, ſans celui dont nous parlons ; mais leurs Ouvrages n'ont aucun rapport les uns avec les autres.

APPIEN.

PARMI ceux qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire Romaine, Appien eſt d'autant plus conſidérable, qu'outre l'éloge que lui donne Photius de l'avoir écrite auſſi véritablement qu'elle pouvoit l'être, il n'y a que lui ſeul qui nous l'ait donnée particuliere, ſelon les Provinces & les Régions différentes. On l'accuſe de

s'être attribué le travail d'autrui par un grand nombre de textes pris mot à mot dans Polybe, Plutarque & d'autres Auteurs, ſans jamais citer perſonne. Appien s'étoit rendu ſi recommandable à Rome qu'on le choiſit au Barreau pour être du nombre de ceux qu'on nommoit Procureurs de Céſar. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vingt-quatre Livres, ſelon Photius, & vingt-deux ſeulement ſi nous en croyons Charles Etienne, Volaterran & Sigonius; elle commençoit par l'embraſement d'*Ilium*, & s'étendoit au-delà de l'Empire d'Auguſte. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, Photius obſerve que comme ſa maniere d'écrire eſt ſimple, elle n'a rien d'enflé ni de ſuperflu; il le regarde comme un Auteur auquel on peut ajouter foi,

& un des Hiſtoriens qui a le plus fait paroître une grande connoiſſance dans l'art de la guerre, & dans la diſcipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on penſe les voir & être au milieu de la mêlée. De ce grand nombre de Livres qu'Appien avoit donnés au Public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui ſont ceux des guerres puniques, contre Mithridate, contre les Eſpagnols, contre Annibal; car pour les guerres celtiques, nous n'en avons qu'un fragment plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient.

DION CASSIUS.

DION Caſſius, qui eſt encore connu par les ſurnoms de *Cocceius* & *Cocceianus*, naquit à Nicée, Ville de Bithynie, où il ſe retira ſur la fin de ſes jours. Ses Ouvrages hiſtoriques étoient diviſés en quatre-vingt Livres, partagés en huit Decades, dont fort peu ont paſſé juſqu'à nous. Actuellement le trente-cinquiéme Livre eſt le premier de ceux qui nous reſtent, & nous n'avons que quelques fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui ſuit juſqu'au ſoixantiéme eſt aſſez entier; mais à l'égard des vingt derniers, il faut ſe contenter de ce que Xiphilin, Moine de Conſtantinople, nous en a donné, le texte

de Dion ne ſe trouvant plus en ſon entier. Photius obſerve qu'il avoit commencé ſon Hiſtoire Romaine, non-ſeulement dès la fondation de Rome, mais même dès l'arrivée d'Enée en Italie ; la pourſuivant juſqu'à Héliogabale, avec quelque ſuite du regne d'Aléxandre Severe, ſon ſucceſſeur. Ce que nous en poſſédons aujourd'hui, qui comprend les événemens de trois cens ans, ne commence qu'au tems des grands commandemens qu'eut Lucullus, & finit par la mort de l'Empereur Claude, le ſurplus étant de Xiphilin.

Quoique tout ce que nous avons perdu de cet excellent Hiſtorien, ſoit fort à regretter, je crois que rien ne l'eſt en comparaiſon des quarante années dernieres, dont il parloit comme témoin oculaire,

& comme ayant eu part au Gouvernement de l'Etat. Car pour ce qui avoit précédé le regne de Commode, il n'en pouvoit écrire que ſur des relations étrangéres, & conformément à ce que d'autres avoient déja publié.

Dion aſſure lui-même qu'il fut dix ans à ramaſſer les matériaux néceſſaires pour compoſer ſon Hiſtoire Romaine. Perſonne n'a été auſſi exact que lui à décrire l'ordre des *Comices*, l'établiſſement des Magiſtrats, & l'uſage du Droit public des Romains. On accuſe cet Hiſtorien d'avoir trop ſoutenu le parti de Céſar contre celui de Pompée, pour s'accommoder au cours de la fortune. Il n'a pas été plus équitable à l'égard de la faction d'Antoine qu'il favoriſe toujours, au préjudice de celle de

Ciceron : non content d'attaquer la perſonne de ce célébre Orateur, il déchire encore ſa réputation. Il n'a guéres plus épargné Seneque, qu'il accuſe d'avoir mené une vie toute contraire à ſes écrits, & à la Philoſophie dont il faiſoit profeſſion. On dit cependant que Xiphilin a malicieuſement débité ſous le nom de Dion les ſentimens de Suillius. Comme Dion a parlé honorablement de Seneque dans ſon cinquante-neuviéme Livre, il eſt aſſez vraiſemblable d'attribuer toutes ces calomnies à ſes Abbréviateurs.

Un défaut plus eſſentiel qu'on peut juſtement reprocher à Dion, ſont quelques traits de crédulité, capables de décréditer ſon Hiſtoire, ſi nous ne ſçavions pas que les plus grands Auteurs en ce genre, ſont

tombés dans le même inconvénient. Au quarante-ſeptiéme Livre le Soleil parut à Rome tantôt plus petit, tantôt plus grand que de coutume, avant cette ſanglante bataille donnée aux Champs Philippiques. Ce qu'on a cru de l'étrange naturel des *Pſylles* contre les venins, ſe lit dans le cinquante-uniéme au ſujet de la mort de Cléopatre, que ces hommes (puiſqu'il n'y avoit point de femelles *Pſylles*, & qu'ils s'engendroient eux-mêmes) tenterent en vain de faire revivre. Dans le cinquante-huitiéme un Phœnix fut vu en Egypte l'an ſept cent quatre-vingt-dix de la fondation de Rome : ailleurs Veſpaſien guérit un aveugle en lui crachant ſur les yeux.

Quelques Auteurs, entr'autre Baronius, reprochent à Dion de n'a-

voir pas été favorable au Chriſtianiſme ; mais ils devoient obſerver qu'il n'étoit pas naturel qu'un Ecrivain dans le ſein du Paganiſme oſa appuyer une Religion contraire à celle dont il faiſoit profeſſion.

Il nous reſte à obſerver quel a été le ſtyle de Dion. Son diſcours, ſuivant Photius, eſt rempli de façons de parler qui tiennent de l'ancienne conſtruction, & de termes qui répondent à la grandeur des matieres qu'il traite. Souvent ſes périodes ſont entrecoupées de parentheſes, & il uſe de beaucoup d'*hyperbates*, ou tranſgreſſions qui ſont fort importunes, ſi l'on ne s'en ſert à propos comme lui. Il paroît que Dion s'étoit propoſé Thucydide pour modèle ; mais il eut avantage ſur ce dernier, qu'on ne peut pas lui reprocher l'obſcurité.

Outre l'Hiſtoire de Dion & ſes petits Traités dont nous avons déja parlé, il ſemble que Suidas lui attribue quelqu'autres compoſitions, comme la vie du Philoſophe Arrien, les geſtes des Trajan & quelques itinéraires. Raphaël Volaterran le fait encore Auteur de trois Livres intitulés du Prince, & de quelques autres petits Traités de Morale. Il faut remarquer qu'il y a eu pluſieurs Dion, un entr'autres qui vivoit un ſiécle avant Dion Caſſius; il étoit auſſi de Bithynie, Trajan l'aimoit beaucoup, il fut Orateur & Philoſophe.

HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Herodien reçoit ſa premiere recommandation de ce qu'il déclare, dès l'entrée de ſon premier Livre, qu'il n'écrira que les choſes de ſon tems, & ce qu'il a vu lui-même ou entendu de perſonnes croyables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été employé. Sur la fin du ſecond il fait une autre déclaration avec cette particularité, qu'en général ſon Hiſtoire ſera de ſoixante-dix ans, & comprendra le Gouvernement de tous les Empereurs qui ont ſuccédé les uns aux autres, durant ce tems-là, c'eſt-à-dire depuis Marc-Aurele, ou Antonin le Philoſophe, juſqu'au jeune Gordien, petit-fils du pre-

mier, & que quelques-uns, comme Jules-Capitolin, comptent pour le troiſiéme du nom. Quant au ſtyle d'Herodien, Photius rend ce témoignage de lui, qu'il a écrit d'une maniere d'autant plus claire & plus agréable, que ſans affecter trop les termes attiques, il en employe qui relevent beaucoup ſon diſcours. Il ajoute que comme on ne voit rien de ſuperflu dans ſes Ouvrages, auſſi ne peut-on pas dire qu'il ait omis les choſes néceſſaires, ou qui doivent être ſçues. Pour comble d'éloges, Photius ne feint point de dire, qu'eu égard à toutes les vertus de l'Hiſtoire, il y a fort peu d'Auteurs à qui Herodien doive céder. Indépendamment des huit Livres que nous avons de ſon Hiſtoire, Suidas nous apprend qu'il avoit fait beaucoup d'autres Ou-

douceur qui accompagne ordinairement ce qui eſt écrit intelligiblement; ſes phraſes ſont conciſes, comme le devoit avoir celui qui abrégeoit ce que d'autres avoient compoſé plus diffuſément avant lui. Il s'eſt abſtenu des Harangues & de tous ces ornemens qui ne conviennent qu'à la haute éloquence. Auſſi faut-il avouer qu'il n'eſt nullement comparable aux premiers Hiſtoriens, dont nous avons déja parlé.

PROCOPE.

PROCOPE étoit de Céſarée en Paleſtine, d'où il vint à Conſtantinople dès le tems de l'Empereur Anaſtaſe. Suidas après lui avoir donné le ſurnom d'*Illuſtrius*; le

nomme Rhéteur & Sophiſte. Cet Auteur eſt diffus, mais avec une abondance qui eſt plus Aſiatique qu'Athénienne, & qui a ſouvent plus de ſuperfluité que de vrai ornement. Photius n'a mis dans ſa Bibliothéque que l'Abrégé de deux Livres de la guerre contre les Perſes. Il le diſtingue d'un autre Procope, ſurnommé Gazeus, & qui étoit auſſi Rhéteur de profeſſion. Si j'oſois ſuivre le jugement d'un des hommes de ce ſiécle, qui a le plus de connoiſſance de la Langue grecque, je croirois volontiers avec lui que le Livre des *Anecdotes* eſt un Ouvrage ſuppoſé & qu'on attribue fauſſement à l'Hiſtorien Procope. Ce qui eſt véritablement de lui eſt écrit d'un ſtyle bien différent de celui de cette Satyre. D'ailleurs ces Anecdotes ſi connues par les invec-

tives qu'elles contiennent contre l'Empereur Juſtinien, contrediſent tout ce qu'on voit dans les Livres de la guerre contre les Perſes, il y loue le courage, la libéralité, la douceur & la magnificence de cet Empereur. Seroit-il poſſible que le même homme ſe ſoit plu ainſi à dire le pour & le contre ? Une infinité de Sçavans, à la tête deſquels je mets Boniface Molini, paroiſſent croire que les *Anecdotes* ne ſont point de Procope, & que cette piéce eſt très-ſuſpecte.

AGATHIAS.

AGATHIAS déclare lui-même qu'il ſuivoit le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat. Il avoue que la Poëſie occupa ſa jeu-

neſſe, & qu'il donna pluſieurs petits Poëmes en vers hexametres, ſous le nom de *Daphniques*. Il ſe dit encore Auteur d'un Recueil d'Epigrames de diverſes mains, dont je penſe qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque ſous ſon nom; c'eſt ce qui rend ſon ſtyle ſi agréable & ſi fleuri. Cet Auteur n'écrivit que depuis la mort de Juſtinien, ſous l'Empire de Juſtin II, comme il le déclare lui-même, commençant ſon Hiſtoire par la fin de celle de Procope. On voit des Lettres & des Harangues directes dans tous ſes Livres. Non content de pénétrer dans les Conſeils pour découvrir les cauſes principales des événemens, il en juge ſouvent; & contre l'uſage de Xenophon & de Céſar, qui ne font jamais voir ce

qu'ils penſent des choſes, il dit ſon avis.

Une obſervation à faire ici; c'eſt que Procope & Agathias, qui ſont ſouvent ſi oppoſés entr'eux, ſe ſont réunis en ce qui concerne la grandeur & l'indépendance de nos Rois. Procope reconnoît dans le troiſiéme Livre de la guerre gotique, qu'il n'y avoit qu'eux de Monarques au monde avec les Empereurs Romains, qui euſſent le droit de faire empreindre leur image ſur la monnoie d'or; de ſorte que le Roi même de Perſe, qui prenoit de ſi glorieux titres, n'eût oſé entreprendre d'en faire autant. Agathias parlant du Roi Theodebert, dit qu'il fut grandement indigné de voir que l'Empereur Juſtinien prenoit entre autre qualité celle de *Francicus*,

comme s'il eut dompté les François, & qu'il eut poſſedé quelques droits d'autorité ſur eux.

Entre pluſieurs choſes très-remarquables qui ſe trouvent dans les cinq Livres de l'Hiſtoire d'Agathias, il faut faire attention à ce qu'il dit de la ſuite des Monarchies orientales vers la fin du ſecond, mais principalement ce qu'il ajoute dans le quatriéme de la ſucceſſion des Rois de Perſe.

Outre les ſoins qu'Agathias a apportés à bien traiter ce ſujet, il avoit été aidé dans cette partie par Sergius, qui lui communiqua des Mémoires importans tirés des Annaliſtes & Bibliothéquaires des Rois de Perſe.

SALLUSTE.

ON a reproché à cet Ecrivain d'avoir ſouvent employé des mots nouveaux, des tranſlations audacieuſes, comme les nomme Suetone, & des phraſes purement grecques, dont Quintilien donne cet exemple : *Vulgus amat fieri.* On lui impute encore d'être trop concis dans ſes expreſſions, & d'avoir rendu par là ſon ſtyle obſcur & difficile. Auſſi Quintilien conſeille-t-il aux jeunes gens de s'attacher plus à la lecture de Tite-Live qu'à celle de Saluſte.

Nous n'avons que des lambeaux de la principale Hiſtoire de Salluſte, dont la fondation de Rome faiſoit le commencement. Mais il nous reſte

deux piéces entieres de lui, la conjuration de Catilina & la guerre contre Jugurtha.

On peut tirer de Salluſte un témoignage certain que tous les jugemens qui ſe font des mœurs des hommes par leurs écrits, ne ſont pas toujours recevables. Jamais perſonne n'a dit de plus belles ſentences que lui en faveur de toutes les vertus, ni fait de plus fortes invectives contre le luxe & l'avarice de ſon tems : cependant on ſçait que ſes débauches le firent chaſſer du Sénat par les Cenſeurs, & qu'ayant été ſurpris en adultere par Milon, il ne put éviter le fouet & l'amande qu'on lui fit payer avant que de le laiſſer aller. Il revint ſi riche d'Afrique, & pilla tellement cette Province, qu'il acquit des biens conſidérables à Rome, des loge-

mens ſomptueux, avec des jardins immenſes, qu'on appelle encore aujourd'hui les jardins de Salluſte. Sa vie a donc été bien différente de ſes écrits, & ſon ſeul exemple ſuffit pour prouver que des gens de bien peuvent faire de mauvais Livres, & des perſonnes vicieuſes en compoſer de bons.

Entre les choſes qu'on remarque de lui, & qui vont le plus à la recommandation de ſon Hiſtoire; c'eſt de s'être embarqué tout exprès pour aller reconnoître en Afrique les places dont il vouloit faire la deſcription; parce qu'elle étoit néceſſaire à l'intelligence de ce qu'il écrivoit. L'on aſſure encore que Salluſte fit proviſion de beaucoup de Livres écrits en Langue Punique, dont il ſe faiſoit donner très-ſoigneuſement l'interprétation, afin

de s'en prévaloir dans ſes Ouvrages Hiſtoriques.

CÉSAR.

CÉSAR ne doit pas ſeulement ſa haute réputation à ſes actions militaires, les Lettres y ont autant contribué que les armes. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il compoſa la louange d'Hercule, & fit la Tragédie d'Œdipe, outre quelques autres qui furent nommés Julies, & dont Auguſte défendit depuis la publication. Nous ne pouvons pas dire quel étoit ce Poëme, nommé *Iter*, dont parle Suetone; mais quant à l'Epigrame qu'on lui attribue ſur ce jeune Thracien qui tomba dans l'Hebre, en ſe jouant ſur la glace, c'eſt une des plus délica-

tes piéces de toute la Poëſie Latine. Il n'a pas moins excellé parmi les Orateurs, & ſes Harangues pour les Bithyniens, pour la Loi Plautie, pour Decius Samnite, pour Sextilius; ainſi que beaucoup d'autres que nous n'avons plus, en rendoient autrefois des témoignages certains. A l'âge de vingt-un an il accuſa ſolemnellement Dolabella; & n'étant encore que Queſteur il fit les Oraiſons funébres de ſa Tante Julie, & de ſa Femme Cornelie. Ses deux Anti-Catons montrerent ce qu'il pouvoit dans la Satyre, & ſes deux autres Livres de l'Analogie lui donnerent place entre les Grammairiens.

Il compoſa quelques Traités des Auſpices, d'autres des Augures; il donna encore un Traité ſur le mouvement des Aſtres. Mais de

tant de piéces différentes, ſes Commentaires ſont le ſeul morceau qui nous reſte aujourd'hui. Il paroît par le ſeul titre de ces Commentaires, que Céſar n'avoit pas deſſein d'écrire une Hiſtoire parfaite. Ils ſont ſi nuds, dit Ciceron, & ſi dépouillés de tous les ornemens qu'il étoit capable de leur donner, qu'on ne les doit prendre que pour des Mémoires dreſſés de ſa main, pour ceux qui auroient voulu s'appliquer à faire l'Hiſtoire de ſon tems; mais perſonne n'a été aſſez téméraire pour oſer mettre la main à cet Ouvrage. La maniere d'écrire élégante & pure de Céſar eſt ordinairement comparée à celle de Xenophon. Quoiqu'il ſoit concis il n'a rien d'obſcur qui lui doive être imputé; parce que les endroits où il ſemble un peu difficile, ont

été ſans doute corrompus. Quant aux choſes que traite Céſar dans ſes Commentaires, ce ſont ſes propres actions qu'il décrit, & il ne nous dit guéres d'événemens qu'il n'ait vus. Suetone néanmoins l'accuſe par la bouche d'Aſinius Pollio, de n'avoir point toujours été exact, ſoit par crédulité, ſoit qu'il déféra à de faux rapports : de ſorte qu'Aſinius ne doutoit pas que ſi Céſar eût vécu, il n'eût remis la main à ces mêmes Commentaires, & qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'endroits.

Il s'eſt trouvé des Critiques qui ont ſoutenu, que ni les trois Livres de la guerre civile, ni les ſept de celle des Gaules n'étoient point de Céſar. Cette opinion n'eſt appuyée ſur aucun fondement ſolide. Mais à l'égard du huitiéme Livre on s'ac-

corde assez pour l'attribuer à un certain Hirtius qui a fait aussi les Commentaires des guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne.

Le grand Selim fit mettre en Arabe les Commentaires de César, & l'on assure que cette lecture lui étoit familiere, & qu'elle contribua pour beaucoup aux conquêtes de tant de Provinces dont il augmenta son Empire. Il est bon d'observer qu'Henri IV. prit la peine de traduire en françois ces mêmes Commentaires. Ce fut sous Florent Chrétien, son Précepteur, qu'il entreprit un Ouvrage si digne de lui. Casaubon, qui nous assure les avoir vu écrits de la propre main de ce Monarque, ajoute que Sa Majesté lui dit qu'elle avoit aussi travaillé à dresser d'autres Commentaires de ses propres actions,

qu'elle acheveroit auſſi-tôt que le loiſir le lui permettroit ; il ne plut pas au Ciel de le lui donner, & ſa mort précipitée par un crime plus déteſtable que celui des aſſaſſins de Céſar, nous a privé de ces ſeconds Commentaires qui euſſent pu mettre encore plus de reſſemblance entre ces deux Princes qu'il n'y en a ; quoique la clémence, la valeur, & aſſez d'autres vertus, où ils ont excellé tous deux, les aient rendus très-conformes, ſans parler de l'égalité de leur fin.

TITE-LIVE.

IL s'eſt trouvé des perſonnes qui ont donné le même éloge à Tite-Live que Seneque le Rhéteur attribue à Ciceron, d'avoir eu l'eſprit égal

à la grandeur de l'Empire Romain. Tite-Live avoit écrit avant de venir à Rome, ſous l'heureuſe domination d'Auguſte, des Dialogues Philoſophiques qu'il lui dédia, & qui lui acquirent l'amour & la protection d'un Monarque le plus favorable aux Muſes qu'elles eurent jamais. Outre ces Dialogues dont parle Seneque, nous apprenons de Quintilien qu'il avoit encore donné d'excellens préceptes de Rhétorique, dans une Lettre adreſſée à ſon fils. Mais le plus conſidérable de ſes Ouvrages fut l'Hiſtoire que nous avons de lui, qui alloit depuis la fondation de Rome, juſqu'à la mort de Druſus en Allemagne. Elle n'étoit pas au commencement diviſée par Decades comme nous la voyons. C'eſt une diſtribution récente, dont on ne trouve aucun veſtige, ni

dans Florus ſon Abréviateur, ni dans aucun autre ancien Auteur. De cent quarante ou cent quarante-deux Livres qu'elle contenoit, il ne nous en reſte plus que trente-cinq, encore ne ſe ſuivent-ils pas, puiſque toute la ſeconde Décade nous manque, & que nous n'avons que la premiere, la troiſiéme & la quatriéme, avec la moitié de la cinquiéme, qui fut trouvée dans *Worms* par Simon Grynéus. L'on a auſſi recouvré depuis peu le commencement du quarante-troiſiéme Livre, par le moyen d'un Manuſcrit de la Bibliothéque du Chapitre de Bamberg : mais ce fragment n'a point été reçu ſans conteſtation. Pour le ſurplus des quatorze Décades, il faut ſe contenter du ſommaire que Florus en a dreſſé. Si les trois Décades & demie que nous

avons de Tite-Live nous font regretter la perte de celles qui nous manquent, elles ſont d'ailleurs ſuffiſantes pour nous faire approuver les éloges qu'il a reçus des anciens. Alphonſe rendit encore à Tite-Live un hommage bien glorieux, en faiſant demander par ſon Ambaſſadeur, aux Citoyens de Padoue, l'os du bras de ce grand homme qu'il fit tranſporter à Naples avec beaucoup de pompe.

On a reproché à Tite-Live d'avoir employé quelques expreſſions provinciales dans ſon Hiſtoire; mais Pignorius croit que cette Patavinité, dont on a tant parlé, regardoit ſeulement l'Orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre à la mode de ſon pays, écrivant *ſibe* & *quaſe*

pour *ſibi* & *quaſi*. Quelques-uns penſent qu'elle conſiſtoit ſimplement en une répétition de pluſieurs ſynonimes dans une même période contre ce qui ſe pratiquoit à Rome, où l'on n'aimoit pas cette redondance qui faiſoit remarquer les étrangers. Il eſt peu d'Hiſtoriens qui ſe ſoient plu à rapporter autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un Bœuf a parlé, tantôt une Mule a engendré, tantôt les hommes & les femmes ont changé de ſexe. Ce ne ſont que pluies de cailloux, de chair, de craye, de ſang & de lait, &c. Mais Tite-Live ne rapportoit, ſans doute, toutes ces vaines créances, que comme les opinions du Peuple, & des bruits incertains dont lui-même ſe mocquoit le premier, proteſtant ſouvent qu'il ne les rapportoit qu'à cauſe de l'im-

preſſion qu'ils faiſoient ſur la plûpart des eſprits, ce qui pouvoit avoir quelque influence ſur les affaires de ſon tems.

Le ſéjour que Tite-Live fit à Rome, & la faveur d'Auguſte lui fournirent le moyen de prendre des inſtructions néceſſaires à la compoſition de ſon Hiſtoire. Il en fit une partie dans la capitale de l'Empire, & l'autre à Naples, où il ſe retiroit quelquefois pour travailler avec moins de diſtraction. Après la mort d'Auguſte il retourna au lieu de ſa naiſſance, où il fut reçu avec beaucoup d'honneurs : il mourut à Padoue la quatriéme année du regne de Tibere, & le propre jour des Calendres de Janvier, qui fut auſſi le dernier de ceux d'Ovide, ſelon l'obſervation d'Euſebe dans ſes Chroniques.

VELLEIUS PATERCULUS.

QUOIQUE les deux Livres de Velleius Paterculus n'euſſent pour but que de donner un ſommaire de l'Hiſtoire Romaine, depuis la fondation de Rome, juſqu'au tems où il vivoit, qu'on ſçait par lui-même avoir été celui de l'Empereur Tibere; cependant ſon Ouvrage remontoit beaucoup plus haut; puiſque le commencement du premier Livre nous manquant, nous ne laiſſons pas que d'y voir les antiquités de beaucoup de Villes plus anciennes que Rome, dont il ne parle qu'après avoir examiné l'origine des autres. Cet Auteur étoit d'illuſtre naiſſance, & comme Tribun militaire il avoit

beaucoup voyagé. L'on peut juger de là que s'il eût écrit cette Hiſtoire entiere & étendue qu'il promit ſi ſouvent, nous y aurions trouvé une infinité de choſes très-conſidérables. On doit le croire avec d'autant plus de raiſon, que dans le peu qui nous reſte de lui, où il ne repréſente rien que par abrégé, l'on y remarque néanmoins beaucoup de particularités d'autant plus eſtimables, que c'eſt le ſeul lieu où elles s'apprennent par le ſilence des autres Hiſtoriens, ou par la perte d'une partie de leurs travaux.

Le ſtyle de Velleius Paterculus eſt très-digne de ſon ſiécle, qui eſt encore celui du beau langage. Il excelle ſur-tout quand il blâme ou loue ceux dont il parle. On lui reproche d'avoir donné des éloges

ridicules, non-ſeulement à Tibere, mais même à ſon favori Séjan. Mais qu'a-t-il fait en cela qui n'arrive à tous ceux qui donnent de leur vivant l'Hiſtoire de leur tems? Si on obſerve tous les événemens qu'il rapporte, il s'en trouvera fort peu qu'il ne finiſſe par une de ces réflexions ſententieuſes que les Rhéteurs Latins n'ont pu nommer autrement que du mot grec *Epiphonéme*, dont nous ſommes auſſi contraints de nous ſervir. Il a montré ſon inclination extrême pour l'éloquence dans l'invective qu'il fait contre Marc-Antoine, au ſujet de la proſcription & de la mort de Ciceron.

Outre les deux Livres de l'Hiſtoire de Velleius Paterculus, l'on a fait voir un fragment qui lui eſt attribué, touchant la défaite de

quelques Légions Romaines au pays des Griſons, & de celle entr'autre que ce petit écrit nomme *la Divine*. L'on y lit qu'il ne ſe ſauva de cette Légion que le ſeul *Verres*, que Ciceron depuis fit condamner avec infâmie, pour avoir, étant Proconſul de Sicile, uſé d'extorſions dans cette Province. Mais la plûpart des Sçavans réclament contre cette piéce, qu'ils ſoutiennent être ſuppoſée. Laiſſant à part le jugement des Critiques, il demeure conſtant à l'égard du vrai texte de cet Auteur, que, hors les fautes qui viennent plutôt de ſes Copiſtes que de lui, & des copies que de l'original, nous n'avons rien de plus pur dans toute la latinité, ni de plus digne des tems d'Auguſte & de Tibere.

QUINTE-CURCE.

ALÉXANDRE peut ſe conſoler de n'avoir pas eu, comme Achille, un Homére pour chanter ſes louanges, puiſqu'il a trouvé parmi les Latins un Hiſtorien de ſa vie, tel que Quinte-Curce. On croit communément que les deux premiers Livres de cet Auteur ſont perdus avec la fin du cinquiéme, le commencement du ſixiéme, & quelques endroits du dixiéme, où il paroît manifeſtement des lacunes. Ce n'a point été Quintianus Stoa, mais Chriſtophe Bruno qui a ſuppléé les deux Livres qui manquoient au commencement, ſe ſervant de ce qu'Arrien, Diodore, Juſtin & quelqu'autres nous ont laiſſé ſur

Aléxandre le Grand. Au ſurplus, Henri Glaeran n'eſt ſuivi par perſonne dans ſa diſtribution de l'Hiſtoire de Quinte-Curce en douze Livres, rétabliſſant les deux premiers, & diviſant le reſte en dix autres, au lieu de huit ordinaires.

Quinte-Curce a eu des Cenſeurs. Le même Glaeran que je viens de citer lui reproche pluſieurs erreurs de Géographie, comme d'avoir confondu le Mont Taurus avec le Caucaſe, le Jaxartez de Pline avec le Tanaïs, &c.

Maſcardi attaque Quinte-Curce d'un autre côté, il trouve qu'il eſt exceſſif dans l'uſage des Sentences, & l'accuſe d'en avoir fait ſouvent prononcer de diſproportionnées à la condition de ceux dans la bouche deſquels il les met; tel eſt la Harangue des Scythes à Aléxandre,

qu'on trouve dans le ſeptiéme Livre. Mais ſi je voulois donner ma cenſure ainſi que les autres ſur cet Auteur, je lui reprocherois plutôt la corruption de ſa morale, que des erreurs de Géographie & de Réthorique. Après avoir reconnu en plus d'un endroit comme Aléxandre ſe ſervit de l'Eunuque Bagoas, au même uſage qui l'avoit rendu tout-puiſſant ſur les affections de Darius ; il a l'audace d'écrire enſuite que les voluptés d'Aléxandre étoient toutes naturelles & permiſes. Ces fautes de Quinte-Curce ne peuvent être excuſées, quelque licence qu'on puiſſe alléguer des Grecs & des Latins ſur ce ſujet. Malgré tous ces défauts, on convient en général qu'il a très-bien & très-agréablement écrit. L'opinion de Lipſe eſt que les Princes

ne doivent point avoir de lecture plus ordinaire que celle de cet Auteur.

TACITE.

TOUTES les impreſſions de Corneille Tacite mettent ſes Annales avant ſon Hiſtoire, à cauſe, ſans doute, que celles-là commencent de plus loin, traitant des derniers tems d'Auguſte, juſqu'à la fin de l'Empire de Néron, dont néanmoins les deux dernieres années & une partie de la précédente nous manquent. On ne ſçauroit douter cependant que Tacite n'eût compoſé l'Hiſtoire la premiere, comme plus voiſine de ſon tems, puiſqu'il la cite dans la onziéme de ſes Annales, où il renvoie ſon Lecteur, à ce

qu'il avoit déja écrit des actions de Domitien, dont on ne peut dire qu'il ait parlé ailleurs que dans les Livres de ſon Hiſtoire. Il ne nous en reſte que cinq, & la conjecture de Lipſe eſt qu'il y en a bien quinze de perdus. Puiſqu'ils s'étendoient depuis Galba juſqu'à la mort de Domitien, ce qui renferme une eſpace de vingt-huit ans pour le moins, il eſt vraiſemblable que la plus grande partie manque, vu que les cinq que nous avons ne comprenent guéres que ce qui ſe paſſa durant une année & quelques mois. Leur ſtyle eſt un peu plus étendu & plus fleuri que celui des Annales qui ſont écrites d'une maniere très-preſſée ; quoique l'éloquence de Tacite paroiſſe par-tout dans ſon genre d'écriré grave, & qui a je ne ſçais quoi de cette ſublimité

dont Démoſthènes ne s'éloigne jamais.

La traduction de cet Auteur dans preſque toutes les Langues, eſt une preuve certaine de l'état qu'en ont fait toutes les Nations. Outre ſes Commentaires & ſon Hiſtoire, il a écrit un Traité des divers peuples qui habitoient l'Allemagne de ſon tems, avec un autre Livre de la vie de ſon beau-pere Agricola.

Quelques-uns lui attribuent encore celui des cauſes de la corruption de l'éloquence latine, que d'autres donnent à Quintilien, & qui n'eſt peut-être ni de l'un ni de l'autre, ſelon la conjecture de Lipſe. Quant au Recueil des Faceties ou Contes plaiſans que Fulgentius Planciades cite ſous le nom de Tacite, c'eſt une pure ſuppoſition qui n'a jamais trompé que ce Grammairien.

Quoique le ſtyle de Tacite ſoit en général très-concis, il ne laiſſe pas de faire en pluſieurs endroits des digreſſions, telle eſt, par exemple, celle du Dieu Serapis, dans le quatriéme Livre de ſon Hiſtoire, & cette autre du cinquiéme, où il parle de Moïſe & de la Religion des Juifs. Il n'eſt pas moins ſententieux que Thucydide ou Salluſte; mais c'eſt avec ce merveilleux artifice que toutes les maximes qu'il poſe s'engendrent de la nature du ſujet qu'il traite. Non-ſeulement on apprend de lui l'événement des choſes paſſées, mais il en découvre encore preſque toujours les cauſes. Une autre obſervation que d'autres on faite avant moi, c'eſt que ſon ſilence même eſt très-inſtructif; c'eſt ainſi qu'au rapport des Anciens le Peintre Timanthe in-

primoit dans ſes Tableaux plus de choſes pour la penſée, qu'il n'en expoſoit à la vue des Spectateurs.

FLORUS.

LE ſtyle de l'abrégé de l'Hiſtoire Romaine en quatre Livres eſt entierement poëtique; Florus n'a fait aucune difficulté d'employer librement des Hemiſtiches de Virgile, & en général ſa diction tient plus du Déclamateur que de l'Hiſtorien. Rien n'eſt plus outré que l'hyperbole qu'employe cet Hiſtorien, lorſqu'il rapporte l'expédition de Decimus Brutus le long de la Côte Celtique, de celle de Galice & de Portugal. Il aſſure que Brutus ne voulut jamais arrêter ſa courſe victorieuſe, qu'après avoir recon-

nu la chûte du Soleil dans l'Océan, & entendu avec horreur l'extinction de ſon feu dans les eaux de la mer, ce qui lui imprimoit une certaine appréhenſion d'être ſacrilége, & d'avoir plus fait que ſa Religion ne le permettoit. Malgré ce défaut, on doit avouer cependant que Sigonius eſt injuſte, quand il paſſe juſqu'à cette extrémité de le nommer *inepte*. La façon dont Florus traite chaque guerre à part, ne méritoit pas une ſi forte cenſure. Il y a dans ces Ouvrages des penſées très-ingénieuſes, & exprimées avec force & véhémence. Si on en excepte quelques endroits qui peuvent être nommés froids, les comparant aux autres, le reſte contient un grand nombre de Sentences & de préceptes qui ne pouvoient être mieux rendus.

Il eſt difficile de ſçavoir ſi c'eſt le même Florus qui a fait les quatre Livres dont on vient de parler, & qui a dreſſé les argumens ſur tous ceux de Tite-Live. Quoiqu'il en ſoit on ſe tromperoit groſſierement ſi l'on croyoit que l'intention de Florus eut été de réduire en épitôme, dans ſes quatre Livres, l'Hiſtoire entiere de Tite-Live; puiſqu'il ne la ſuit pas en beaucoup de lieux où il a des opinions tout-à-fait particulieres. Elles ſont telles ſur-tout à l'égard de la Chronologie, qu'il eſt très-dangereux de le prendre pour guide en cela, à cauſe des fautes conſidérables qu'il a commiſes

Quelques perſonnes font Seneque Auteur de l'Hiſtoire compendieuſe de Florus, parce que Lactance rapporte dans le quinziéme Chapitre

du ſeptiéme Livre de ſes Inſtitutions Divines une diviſion de l'Empire Romain en quatre ſaiſons différentes, lui attribuant par métaphore l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril & la vieilleſſe de notre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or, parce que cette même diviſion ſe voit dans la Préface des Livres de Florus, ils concluent qu'ils ſont de Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être conſidéré que comme ſuppoſé : cependant quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très-grandes différences. Il eſt beaucoup plus vraiſemblable que Florus a voulu ſe ſervir de la penſée de Seneque en la diverſifiant à ſa maniere, & ſe la rendant propre par les chan-

gemens qu'il y apporte, que d'attribuer ſes Ouvrages à Seneque.

SUETONE.

PERSONNE ne parle de l'Hiſtoire Romaine ſans citer Suetone avec éloges, & ce qu'il nous a donné des douze premiers Céſars, le met au rang des principaux Auteurs Latins. Il fut Secrétaire de l'Empereur Adrien; on dit que cette charge lui fut ôtée à cauſe de quelques bruſqueries dont on trouva mauvais qu'il eût uſé envers l'Impératrice Sabine. Mais cette diſgrace fut utile au Public; puiſqu'elle le plongea ſans doute dans un loiſir ſtudieux & littéraire.

Outre les Ouvrages hiſtoriques de Suetone nous avons encore ſon

Livre des Grammairiens illuſtres, & celui des Rhéteurs, dont la meilleure partie nous manque, auſſi bien que d'un autre qui contenoit la vie des Poëtes. Car celle de Térence eſt preſque toute de la compoſition de Suetone ; celles d'Horace, de Juvenal, de Lucain & de Perſe ſont encore vraiſemblablement de la même main. Quoiqu'il en ſoit, on aſſure que S. Jérôme le prit pour modéle dans ce genre d'écrire, quand il dreſſa ſon Catalogue des Écrivains Eccléſiaſtiques ; mais il ne faut pas croire que ce qu'on voit de la vie de Pline l'aîné, ſous le nom de Suetone, ſoit de lui.

L'on voit les titres de pluſieurs autres compoſitions de Suetone que nous avons perdues, dans Aulu-Gelle, Servius, Tzetzez, & ſur-tout

dans Suidas qui lui attribue les Livres des jeux que pratiquoient les Grecs, des Spectacles que repréſentoient les Romains, de la République de Ciceron, des Habits, des Paroles injurieuſes, de la Ville de Rome & quelques autres. Auſone parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en l'abrégeant.

Quant à ſon Hiſtoire particuliére des douze premiers Empereurs, il ſe trouve des Critiques qui aſſurent que le commencement du premier Livre nous manque, ſe fondant ſur ce qu'il n'y a point d'apparence que Suetone n'ait rien écrit de la naiſſance des premieres années de Jules-Céſar ; puiſqu'il a pris la peine de rechercher l'origine d'onze autres Monarques qui

ont ſuccédés à celui-là, & dont il nous a donné les vies. Il y a travaillé, ſelon le jugement de Saint Jérôme, avec la même liberté que des Souverains ſi abſolus s'attribuoient dans une condition exempte de toute ſorte de crainte. Muret tourne cela au deſavantage de Suetone, & prétend qu'en parlant ainſi, S. Jérôme a voulu le blâmer : car il ſeroit à ſouhaiter, ajoûte Muret, que nous n'euſſions point appris tant de débauches & tant de vices honteux qu'ont pratiqués les Tibére, les Néron, les Caligula. Ces ordures font rougir le Lecteur le plus hardi; & ſi ce que dit un Ancien eſt véritable, qu'il n'y a guére de différence entre celui qui décrit de pareilles infamies, & celui qui les enſeigne, à peine pourrons-

nous excuſer Suetone de s'en être acquitté de la maniere qu'il a fait.

JUSTIN.

QUELQUES-uns croyent qu'on a tort de ſe plaindre des Abbréviateurs ; parce que ſans avoir été cauſe de la perte des Ouvrages qu'ils ont abrégés, il nous eſt demeuré, par leur moyen, de quoi nous conſoler de ce qui nous manque aujourd'hui. Ceux qui ſont de cette opinion doivent avoir des obligations à Juſtin, qui a ſi heureuſement réduit en petit le grand travail de Trogue Pompée. Cette Hiſtoire étoit diviſée en quarante Livres, dont Juſtin n'a point changé le nombre, non plus que le titre d'Hiſtoire Philippique, fondé in-

dubitablement ſur ce que depuis le ſeptiéme juſqu'au quarante-uniéme Livre, c'étoit une narration continue de l'Empire des Macédoniens, qui doit ſon commencement à Philippes, Pere d'Alexandre le Grand.

Il y a de quoi s'étonner que dans un travail ſi preſſé & ſi racourci qu'eſt celui de Juſtin, il n'ait pas laiſſé d'y donner lieu à quelques digreſſions. Quoique ſa maniere d'écrire ſoit ſi excellente qu'on l'a jugée digne du ſiécle d'Auguſte, plutôt que de celui des Antonins; on ne laiſſe pas que de le cenſurer en d'autres choſes qui ſont de plus d'importance que ſon ſtyle. Pererius l'a convaincu de beaucoup d'erreurs ſur ce qui concerne les Juifs; & Vopiſcus le met au nombre des Hiſtoriens qui n'ont pu éviter le menſonge. Mais on

doit regarder cette accuſation comme fort légére ; puiſqu'il range également dans cette claſſe Tite-Live, Salluſte & Tacite. Ce dont on ne ſçauroit excuſer Juſtin, regarde la Chronologie où il s'eſt ſouvent mépris ; & ce qui rend ſa faute plus grande, c'eſt que la réputation de Trogue Pompée oblige à croire que ces erreurs ſont plutôt de l'Abbréviateur que de l'Auteur original. C'eſt le jugement de ceux qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Juſtin.

AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN Marcellin étoit Grec, ainſi qu'il le déclare lui-même à la fin de ſon dernier Livre, & on ſçait par une Epître que lui écrit Libanius qu'il étoit Citoyen d'Antioche. Il ſe retira depuis la mort de l'Empereur Valens à Rome, où il eſt probable qu'il compoſa ſon Hiſtoire. De trente-un Livres de ſon Hiſtoire qu'il entamoit par la fin de Domitien, ou par le commencement de Nerva, juſqu'à la mort de Valens, les treize premiers ſe trouvent perdus, & il ne nous en reſte plus que les dix-huit qui ſuivent, encore ſont-ils remplis d'imperfections que l'injure du tems & la témérité des Critiques y ont

cauſées. Il eſt aiſé de juger que les Livres de l'Hiſtoire d'Ammien qui nous manquent, étoient écrits beaucoup plus ſommairement que ce que nous en avons; puiſqu'il avoit compris dans les treize premiers le tems d'un ſi grand nombre de Céſars qu'on en compte depuis Nerva juſqu'à Conſtantius, qui fait le commencement du quatorziéme Livre, tout le reſte des autres ſuivans étant employé à décrire ce qui ſe paſſa depuis ce dernier Empereur juſqu'à Gratien, ſous ſept regnes ſeulement.

Cet Auteur eſt du nombre de ceux qui ont écrit les choſes qu'ils ont vues, & où ſouvent ils ont eu grande part; ce qui lui donne quelque choſe de commun avec Céſar & Xenophon. Une des conſidérations qui doit le plus nous faire

eſtimer ſon Hiſtoire, eſt que nous n'en avons point d'autres qui nous donne la connoiſſance de beaucoup d'antiquités gauloiſes, comme fait celle-là, & qui nous explique ſi bien les origines des premiers François, Allemands & Bourguignons, dont elle parle ſi ſouvent. On reproche à Ammien d'avoir interrompu, dans une infinité d'endroits, le fil de ſa narration, pour agiter des queſtions de Philoſophie qui n'ont preſque rien de commun avec les matieres qu'il traite. Outre cette vicieuſe oſtentation de ſçavoir, qu'on reprend dans Ammien, on lui reproche encore d'avoir fait de certaines deſcriptions poëtiques, toujours déplacées dans une Hiſtoire.

DE ZENON.

IL y a pluſieurs Zenons, comme l'on peut voir dans Diogène Laërce, qui en nomme juſqu'à huit, dont les uns ont été Hiſtoriens, les autres Médecins ou Grammairiens, & la plûpart grands Philoſophes. Celui dont il eſt ici queſtion étoit de Citie, & le Fondateur de la Secte des Stoïciens: Ces Philoſophes étoient très-ſévéres, & les plus oppoſés aux Epicuriens, qui mettoient le ſouverain bien dans la volupté: pour eux ils le conſtituoient en ce ſeul point de vivre conformément à la nature, c'eſt-à dire vertueuſement & ſelon l'uſage de la droite raiſon; parce que ſuivant leur Doctrine nous

ſommes tous naturellement portés à cela. Zenon enſeignoit publiquement dans Athènes. Il y vint par un naufrage, qu'il réputa depuis ſi avantageux, qu'on l'entendit ſouvent depuis ſe louer de la faveur des vents qui l'avoient fait ſi heureuſement échouer dans le port de Pirée. Il ſe porta à l'étude ſur la réponſe, dit-on, d'un Oracle qu'il avoit conſulté touchant le cours de ſa vie, par lequel la couleur des morts lui étoit recommandée, ce qu'il interpréta fort bien du teint pâle que contractent ordinairement les hommes ſtudieux.

Le meilleur éloge qu'on puiſſe faire de Zenon, eſt de dire que les plus grands hommes de la République Romaine faiſoient gloire de ſuivre ſes principes; les Catons, les Tacites, les Thraſées, les

Varrons, & les Marc-Antonin étoient Stoïciens.

Les Anciens ont reproché beaucoup de choſes, tant à Zenon en particulier, qu'en général à ceux de ſa Secte. On s'eſt plaint de lui de ce qu'il avoit écrit que la connoiſſance des Arts libéraux étoit fort inutile, comme on peut voir dans Diogène, & de ce qu'il établiſſoit la communauté des femmes dans ſa République, avec quelques autres pareilles maximes, qui ne peuvent pas être bien défendues. Malgré ces erreurs nous ſommes contraints d'avouer que Zenon fut un très grand homme. Le ſeul catalogue de ſes Œuvres montre bien qu'il ne mépriſoit pas les Sciences ainſi qu'on a voulu le lui imputer. *Il eſt bon* de faire obſerver ici *qu'on ne doit* faire nul état de tout

ce

ce que Ciceron & Plutarque ont écrit contre les Stoïciens, parce que l'un & l'autre étant Académiques, ils ont beaucoup donné à leurs passions, & se sont trop ouvertement déclarés ennemis du Portique.

PLATON.

ON a fait tout ce qu'on a pu pour rendre miraculeuses la naissance & la mort de Platon. On l'a fait naître d'une Vierge, & mourir le jour qu'il étoit venu au monde. Seneque, & depuis Marsile Ficin, ajoutent que les Mages qui se trouverent dans Athènes lui sacrifierent dès-lors, comme à celui que le Ciel avoit manifestement favorisé, lui accordant une révolution

de neuf fois neuf années. Les premiers Chrétiens, & principalement S. Auguſtin, ont fort exalté ſa maniere de philoſopher, déclarant qu'ils n'y voyoient preſque rien qui fût contraire à la foi. En effet, on ne ſçauroit nier que Platon n'ait enſeigné très expreſſément l'éternité d'un ſeul Dieu. Il montre au ſecond Livre de ſa République, comme ce même Dieu, qui eſt l'Auteur de tout ce qu'il y a de bien au monde, ne fut jamais la cauſe d'aucun mal. L'immortalité de l'ame eſt établie preſque dans tous ſes Dialogues. Dans ſon Epinomis il dit qu'on doit bien prendre garde qu'il y ait une plus grande vertu que celle de la Religion & de la piété envers Dieu; & non content d'avoir preſcrit le culte divin au huitiéme Livre de ſes Loix, il condamne

à perdre la vie dans le dixiéme, ceux qui ſeront convaincus d'irréligion & d'impiété. Enfin il ſe rencontre tant de conformité entre la Doctrine Académique & celle de l'ancien Teſtament, que quelques-uns des premiers Docteurs de l'Egliſe n'ont point douté que Platon n'eut pris connoiſſance des Livres judaïques en ſon voyage d'Egypte. Euſebe le montre en divers lieux de ſa Préparation Evangélique, & il fait voir, particuliérement dans le douziéme Livre, que la République décrite par ce Philoſophe, & celle de Moïſe, n'ont preſque été qu'une même choſe. Les Juifs étoient diviſés en douze Tribus : Platon a fait la même diſtribution de ſes Citoyens. Jéruſalem étoit une Ville Méditerranée, Platon veut que la ſienne ſoit diſtante

de la mer de quatre-vingt ſtades ; & il décrit ſon territoire peu différent de celui de Jéruſalem : auſſi Clément d'Aléxandrie approuve le mot de Numenius, Pythagoricien, qui nommoit Platon le Moïſe Athénien.

L'eſtime ſinguliere que les Payens faiſoient de Platon obligerent quelquefois les Peres de l'Egliſe à le cenſurer vivement ; parce que cet eſtime trop grande étoit ſcandaleuſe, & faiſoit un grand tort à la Religion, dans un tems où le Chriſtianiſme commençoit à s'établir. Nous voyons dans Origène que Celſe avoit eu aſſez d'impiété pour ſoutenir que Jeſus-Chriſt tenoit de Platon les plus belles Sentences qu'il eût dites, & particuliérement celle qui porte qu'un chameau paſſeroit plus aiſément par le trou

d'une éguille, qu'un homme riche n'entreroit au Royaume des Cieux; parce que ce Philoſophe a écrit qu'il étoit impoſſible d'être fort bon & fort riche tout enſemble. Ceux qui ont eu de ces paſſions indiſcrettes pour lui & pour ſes Ouvrages, trouvoient que la naiſſance du monde étoit bien mieux arrangée dans le Timée que dans la Geneſe. Ce beau pays que Socrate décrit à Simmias dans le Phædon, avoit beaucoup plus de grace que le Paradis terreſtre, & la fable de l'Androgyne étoit ſans comparaiſon mieux inventée que tout ce que Moïſe a dit de l'extraction d'Eve de l'un des côtés d'Adam. C'eſt ainſi que de ce tems-là les Gentils qui voyoient ruiner leurs Autels, tâchoient de leur part à profaner l'Écriture Sainte. Au lieu de re-

connoître qu'Homére & Platon ont déguiſé dans leurs Contes fabuleux ce qu'ils avoient appris en Egypte des Livres de Moïſe, plus ancien de tant de ſiécles qu'aucun Auteur profane, ils aimoient mieux ſoutenir le contraire, & vouloir que Moïſe eût été le Copiſte des inventions d'Hérodote & d'Homére. Ainſi le même Celſe compare dans un autre endroit d'Origène, l'embraſement de Sodome & de Gomorrhe à celui que les Poëtes veulent qu'ait cauſé la témérité de Phaëton dans le monde; il compare encore la chute de Lucifer à celle de Vulcain, Samſon à Hercule, Elie à Phaëton, Joſeph à Hypolite, Nabucodonoſor à Lycaon, Jonas à Arion, &c.

Je n'ai rapporté tout ceci que pour faire voir les raiſons qu'ont

eu quelques Peres de condamner avec chaleur le Philoſophe dont je parle ; puiſque les Payens d'alors, contre qui ils étoient tous les jours aux priſes, oſoient bien le mettre au-deſſus de ceux que le S. Eſprit a dictés. A préſent que cette conſidération ceſſe, vu qu'il n'y a rien à craindre de tel, que le Paganiſme n'eſt plus, & qu'encore que le monde ne ſoit pas purgé d'impies, il ne ſe trouve cependant plus perſonne qui préfére aujourd'hui Saturne a Dieu le Pere, ni Platon à Jeſus-Chriſt, on peut bien dans un tems ſi différent rendre ſans aucun riſque l'hommage qui eſt dû à la ſcience & à la vertu de Platon, ſans porter aucun préjudice à la Religion.

PYRRHON.

ANTIGONIUS Caryſtius diſoit que Pyrrhon ne vouloit pas ſe détourner, ni pour un chariot, ni pour un précipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, & que ſes amis ſeuls le préſervoient de tous ces accidens; mais pourquoi croirions-nous plutôt cet Antigonus qu'Æneſidemus qui a écrit huit Livres de la Secte des Pyrrhoniens, & qui aſſure que leur chef ne commit jamais aucunes de ces extravagances. En effet, on tombe d'accord que Pyrrhon vécut près de quatre-vingt-dix ans, & qu'il paſſa la meilleure partie de ce tems-là dans les voyages, ayant été trouver les Mages de Perſe, & s'étant

abouché dans l'Inde avec les Gymnoſophiſtes. Eſt-il vraiſemblable qu'un homme qui ſe précipitoit dans toutes ſortes de dangers fut arrivé juſqu'à un ſi grand âge, & qu'il eut pu avoir par-tout aſſez d'amis pour le délivrer de tant de périls, qui ſont preſque inévitables à ceux qui vont par le monde avec le plus d'adreſſe & de prévoyance? Quoiqu'il en ſoit, on doit le conſidérer comme le Fondateur d'une Secte nombreuſe qui étoit recommandable en beaucoup de façons. Quand il n'y auroit que ce que nous liſons dans ſa vie qu'il fut créé Souverain Pontife de ſon pays, cela ſeroit ſuffiſant pour montrer la calomnie de ſes ennemis, n'y ayant nulle apparence qu'on eut donné une charge importante à un homme qui eût été ſujet à de ſi

grands caprices. Pyrrhon ne compoſa jamais rien, de ſorte qu'on ne peut pas juger de ſa capacité par ſes Œuvres; mais outre ce que nous en pouvons préſumer ſur ſa grande réputation, le ſeul privilége d'immunité que la Ville d'Elis ſa Patrie accorda, en ſa conſidération, à tous les Philoſophes, nous fait aſſez comprendre quel étoit ſon mérite.

CONFUCIUS.

TOUTES les Hiſtoires de la Chine conviennent en ce point que le plus homme de bien & le plus grand Philoſophe qu'ait vu l'Orient a été Confucius, dont les Chinois ont la mémoire en telle vénération, qu'ils élevent ſa ſtatue

dans des Temples avec celle de quelques-uns de ſes Diſciples. Ce n'eſt pas pourtant qu'ils le tiennent pour un Dieu, ni qu'ils l'invoquent en leur priéres; mais ils penſent qu'après le ſouverain Être, l'on peut ainſi révérer les grands perſonnages. Entre pluſieurs circonſtances de la vie de ce Philoſophe, il y en a deux ou trois qui me font dire qu'on le peut nommer le Socrate de la Chine. La premiere regarde le tems auquel il a paru dans le monde, qui ne ſe trouvera guére différent de celui du vrai Socrate des Grecs : car ſi la naiſſance de Confucius n'a précédé celle de Notre Seigneur que de cinq cens cinquante-un an, ſelon la ſupputation du Pere Trigaut, Confucius ayant vécu, comme il a fait, plus de ſoixante-dix ans, il y aura

peu à dire que le tems de ſa mort n'arrive à celui de la génération de Socrate ; d'où il s'en ſuit qu'un même ſiécle fit voir à la Chine & à la Gréce les deux plus vertueux hommes de la terre. Ils ont encore cela de commun entr'eux que l'un & l'autre mépriſerent les Sciences moins utiles, pour cultiver très-ſoigneuſement celle des mœurs qui nous touche de plus près ; de ſorte qu'on peut dire que Confucius fit deſcendre, auſſi bien que Socrate, la Philoſophie du Ciel en Terre, par l'autorité qu'ils donnerent tous les deux à la Morale, que les curioſités de la Phyſique, de l'Aſtronomie, & de ſemblables ſpéculations avoient preſque fait mépriſer auparavant.

Tous les Arts libéraux & toutes les Sciences ont eu cours à la Chi-

he, auſſi bien que parmi nous : mais depuis que Confucius eut fait voir l'importance de l'Ethique, & que réduiſant en quatre volumes les belles Sentences des Philoſophes qui l'avoient précédé, il en eut compoſé un cinquiéme de ſes propres penſées, il releva tellement la Science des Mœurs par deſſus toutes les autres, qu'on écrit que depuis lui il ne s'eſt plus fait de Bacheliers ni de Docteurs à la Chine qu'en les examinant ſur la Morale. C'eſt une choſe certaine que de trois Sectes de Philoſophie qu'on y permet, celle de Confucius qu'on nomme des Lettrés, a tellement l'avantage ſur les deux autres, que tous les Grands du Royaume en font profeſſion. Je trouve auſſi fort remarquable que cette extraordinaire réputation de ſçavoir & de pru-

dence qu'ont acquiſe les Diſciples de ce Philoſophe, ait eu le pouvoir de faire, que par les Loix de l'Etat eux ſeuls ſoient appellés à ſon Gouvernement, & qu'il n'y ait que les Lettrés formés dans ſon Ecole, qui commandent abſolument ſous l'autorité royale. Ce n'eſt pas une petite gloire à Confucius d'avoir mis le Sceptre entre les mains de la Philoſophie, & d'avoir fait que la force obéiſſe paiſiblement à la raiſon. Quel plus grand bonheur a-t-on jamais ſouhaité que de voir les Rois philoſopher, ou bien les Philoſophes regner? La vie de Confucius fut ſi pleine de ſainteté, pour uſer des termes du Pere Trigaut, que les Rois même le révérent à tel point qu'ils n'oſeroient contredire la moindre de ſes Sentences, & que

ceux qui portent encore aujourd'hui ce même nom de Confucius, parce qu'ils ſont de ſa race, jouiſſent d'une infinité de priviléges & de reſpects que tout le monde leur défére.

SENEQUE.

SI ce qu'on lit dans quelques Hiſtoires étoit véritable, je regarderois Seneque comme un des hommes le plus abominable de ſon ſiécle. L'Auteur des plus grandes calomnies dont on a voulu noircir ſa mémoire, eſt ſans difficulté Dion Caſſius, ou pour mieux dire ſon Abbréviateur Xiphilin. Car pluſieurs ne peuvent croire que Dion ayant ſi hautement loué la ſageſſe de Seneque dans ſon cinquante-neu-

viéme Livre, il ait pu ſe contredire ailleurs de telle ſorte, en le diffamant comme il a fait, ſelon le texte de Xiphilin. Quoiqu'il en ſoit, il eſt accuſé d'adultère avec la fille de Germanicus, & d'avoir abuſé de même d'Agrippine, mere de Néron; de n'avoir pas laiſſé pour cela de porter ce Prince à faire mourir celle de qui il tenoit la vie & l'Empire : d'avoir été adonné à d'autres amours que la nature condamne, & dont il fit de honteuſes leçons à ſon Diſciple; d'être monté avec Burrhus juſque ſur le Théatre, où ils lui applaudiſſoient tous deux; d'avoir flatté Meſſaline & les libertins de Claudius ſi lâchement, qu'il envoya du lieu de ſon exil à Rome un Livre rempli de leurs louanges, dont il fut contraint depuis de ſe retrac-

ter : d'avoir témoigné une baſſeſſe d'eſprit ſinguliere aux derniers momens de ſa vie par beaucoup de mauvais propos, & par le traitement qu'il fit à ſa Pauline, lui coupant lui-même les veines, & la portant par jalouſie à ſe donner une mort volontaire : d'avoir amaſſé de ſi prodigieuſes richeſſes qu'elles montoient à ſept millions & cinq cens mille écus : de s'être ſi fort plû au luxe qu'il avoit cinq cens de ſes tables faites d'une eſpéce de Citronnier Africain enchaſſées ſur de l'Yvoire & que la rareté jointe au prix exceſſif rendoit ineſtimables. Enfin, on le taxe d'avoir été cauſe par ſon extrême avarice de cette grande défaite des Romains, arrivée de ſon tems dans la Grande Bretagne, ſur ce qu'il voulut retirer tout à coup, & avec violence,

un million d'or qu'il y faiſoit valoir à groſſes uſures, ce qui mit au déſeſpoir les Peuples de cette Iſle & les jetta dans la révolte. Voilà, ſans doute, d'étranges reproches, & qui feroient déteſter, ſe trouvant véritables, ceux mêmes qui ne ſont vicieux que par un brutal aveuglement, à plus forte raiſon un homme qui témoigne par ſes écrits tant de zèle pour la vertu.

Ce n'eſt pas mon deſſein de dreſſer ici une entiere Apologie pour lui, ni de réfuter les uns après les autres tous les crimes que nous venons de rapporter, comme font ceux qui l'entreprennent expreſſément. Il me ſuffit de remarquer que Tacite, Suetone, & autant qu'il y a de bons Hiſtoriens, l'ont aſſez déchargé de ces calomnies, n'ayant jamais parlé de lui que très-

honorablement. On peut dire d'ailleurs que l'infamie de Meſſaline rend le banniſſement de Seneque glorieux pour lui, & l'on ſçait que la jalouſie qu'elle portoit à Julie à cauſe de ſa beauté, fut le ſeul fondement de ſon prétendu adultere; quant au reſte de ce dont on charge ſa réputation, tout y paroît encore plus ridicule, & jamais perſonne n'y a rien trouvé de vraiſemblable, ſi l'envie ne lui a perſuadé ce qu'elle fit autrefois inventer aux ennemis de ce grand homme. Comme on l'a attaqué principalement du côté du luxe, & de ce déſir immodéré qu'on veut qu'il ait eu de poſſéder d'extrêmes richeſſes, examinons ce point qui ſervira de juſtification contre la plûpart des injures faites à ſa mémoire.

On ne ſçauroit nier que Seneque

n'ait poſſédé de très-grands biens ; puiſque lui même en tombe d'accord dans la Harangue que lui fait prononcer Tacite pour prendre congé de ſon Prince, & lui remettre entre les mains ce qu'il tenoit de ſa libéralité. L'importance eſt de ſçavoir s'il a offenſé ſa profeſſion en les acceptant. Il faudroit faire également le procès à Platon, au Précepteur d Aléxandre, à Caton & à une infinité d'autres, ſi l'on prétend rendre la poſſeſſion des richeſſes criminelle en la perſonne de Seneque : auſſi ne peut-on pas ſoutenir qu'il ait jamais contrevenu aux préceptes qu'il donne à cet égard. Qu'on examine toutes ſes Sentences ſur ce qui touche la jouiſſance & la diſpenſation des richeſſes, on n'y trouvera rien dont on puiſſe ſe ſervir à ſon préjudice. Il proteſte

par-tout qu'encore qu'il ne les mette pas au rang des choſes abſolument bonnes, parce que les méchans s'en prévalent, il les tient néanmoins pour très-utiles à la vie de l'homme ſage, comme celle dont il peut retirer de très-grandes commodités; car n'eſt-ce pas un avantage conſidérable d'avoir le moyen d'exercer des actions de libéralité, d'humanité & de magnificence, dont il eſt impoſſible de venir à bout, ſans l'entremiſe des richeſſes? Certes il y a de la foibleſſe d'eſprit à ne les pouvoir ſouffrir: *Infirmi animi eſt pati non poſſe divitias.* Ce n'eſt pas à dire pourtant que ce même Sage s'eſtime malheureux s'il ne les poſſede pas; mais comme il aime mieux jouir de la ſanté que de ſe voir valétudinaire, & faire voile par un bon vent que d'être

agité par la tempête, il ſouhaite de même les richeſſes, quoiqu'il ſouffre patiemment la pauvreté lorſqu'elle ſe préſente. Quoique Seneque avoue à ſon ami Lucilius, que les mœurs de la Ville de Rome lui avoient fait perdre beaucoup de bonnes réſolutions qu'il avoit priſes ſous ſon maître *Attalus*, cependant, ajoute-t-il, je me ſuis abſtenu depuis le tems de ſon inſtruction d'aſſez de choſes qui ſont dans l'uſage ordinaire ; parce qu'il m'en avoit fait comprendre l'abus. Je renonçai dès-lors pour toute ma vie aux huîtres & aux champignons, comme a des mets qu'on ne ſert jamais pour la nourriture ; mais ſeulement pour provoquer l'appetit de ceux qui ont déja mangé ſuffiſamment. Je ne ſçais plus ce que c'eſt que de me frotter le corps

d'onguens parfumés, ne voulant pas faire ce tort à la nature, d'altérer l'odeur qu'elle m'a donné par une artificielle. Que ceux qui pourroient garder encore quelques mauvaiſes impreſſions de Seneque liſent une autre de ſes Epîtres, où il parle de ce matelas & de deux manteaux, dont l'un ſe mettoit deſſous & l'autre lui ſervoit de couverture quand il étoit à la campagne. Ils y verront décrit un équipage des champs qui ne s'accorde guére bien avec le luxe dont on l'accuſe; & la frugalité de ſes repas qu'il repréſente là & ailleurs, leur fera bientôt connoître combien eſt ridicule le conte des cinq cens tables précieuſes qu'on lui attribue. Seroit-il poſſible qu'au même tems qu'il déclamoit ſi fortement dans le ſeptiéme Livre de ſes Bienfaits, contre le

prix exceſſif & la vaine curioſité de ces tables, il en poſſédât lui-même un ſi grand nombre. Semble-t-il croyable que Pline qui a fait la même invective ſe fût tu ſur les cinq cens tables de Seneque. Il ne ſeroit pas plus difficile de réfuter toutes les autres calomnies, ſi elles méritoient qu'on s'y arrêtât. En voilà ſans doute aſſez pour faire voir que Seneque ne fut point adonné aux luxe qu'on lui a quelquefois injuſtement reproché, & qu'il fut ſi peu coupable des crimes qu'on lui impute, que S. Jérôme le range au nombre des Ecrivains Eccléſiaſtiques, & que quand il dit, auſſi bien que Tertullien, *notre Seneque*, c'eſt preſque l'aſſeoir au nombre des Fidéles.

DE LA FAIM.

IL y a des faims si extrêmes qu'elles ne permettent pas à la raison de tenir l'appétit dans des bornes légitimes & tolérables. Que n'a point fait manger la faim dans la nécessité, & le défaut de bons alimens? Toutes les Histoires en fourniſſent des exemples sans nombre, & je trouve le mot du Persan *Sadi* fort expressif pour cela, quand il dit dans son Gulistan, que le Corbeau qui a bien faim, & qui rencontre une charogne, ne s'informe pas si c'est l'Ane d'un Prophéte, ou le Chameau de l'Antechriſt.

On raconte qu'un Roi de Lydie mangea sa propre femme par voracité en une nuit. Les Rois de Dan-

nemarc firent pendre autrefois, s'il en faut croire Olaus-Magnus, des hommes attaqués de la *Boulimie*, uniquement parce qu'ils conſumoient ſeuls les vivres de beaucoup d'autres plus utiles au public qu'ils ne pouvoient être.

De la cruauté des Eſpagnols au Pérou.

Sandoval ſe donne une peine ſi ridicule à juſtifier les droits des Eſpagnols ſur le Pérou, que c'eſt peut-être une des plus bouffonnes Piéces qui ſe voie dans aucune Hiſtoire. Il fait prononcer une fort belle Harangue à Valverde, Evêque Dominicain, pour perſuader Atabalipa de céder ſon Royaume à ces nouveaux venus. Il lui parle en

deux mots de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Paſſion du Fils de Dieu, & de ce qu'il y a de plus myſtérieux dans notre Religion, pour venir à ce que le Pape, qui eſt Lieutenant de ce Dieu en terre, avoit fait préſent à l'Empereur leur Maître de tout le Pérou; &, partant qu'il falloit qu'il quittât ſon état, & qu'il ſe fît Chrétien. Atabalipa répond qu'il tient ſon Empire de ſes Prédéceſſeurs: qu'il n'a jamais reconnu de Supérieur en terre: que le Pape, dont on lui parle, devoit être un homme bien fou, de donner ce qui ne lui appartenoit pas, & qu'il n'étoit pas réſolu de quitter ſa Religion, qu'il croit bonne, pour une autre, ni d'adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil qui ne meurt jamais. Sur cela Valverde lui préſente ſon Bré-

viaire, l'assurant que ce Livre enseignoit la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit. Atabalipa le prend, n'en ayant jamais vu, & comme il reconnut que le Livre ne parloit pas, se croyant moqué, le jette par terre. Il n'en falloit pas davantage; l'Evêque crie vengeance aux Espagnols qui n'attendoient que le signal; ils font main basse, tuent sans résistance tout ce qu'ils trouvent d'Indiens; & Pizarre fait de sa main prisonnier ce grand Monarque. Sandoval trouve l'action si belle que c'est l'endroit de son Histoire où il paroît le plus pathétique.

DE LA PATRIE.

TOUT le monde reſſent une affection naturelle pour ſon pays. Il ſemble que les Bêtes ſauvages ſe plaiſent dans les bois où elles ſont nées. Les Oiſeaux aiment leur nid, & les Poiſſons même, ſi nous en croyons Ariſtote, ne changent point ordinairement les eaux où ils ont été produits. Malgré cet attachement pour les lieux où l'on eſt né, une infinité de grands perſonnages ſe ſont mis à cet égard au-deſſus des ſentimens du Vulgaire. Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où étoit ſa Patrie. Diogène répondit qu'il étoit Coſmopolite, ou Citoyen du Monde : ſur une ſem-

Mais comme les Romains n'ont pas laiſſé, nonobſtant cela, de remarquer beaucoup d'abus qui ſe commettoient dans l'uſage des Récitations, je penſe que nous en pouvons bien faire autant, & qu'à conſidérer, ſelon que quelques perſonnes les pratiquent aujourd'hui, & dans la fin que pluſieurs s'y propoſent, on ne ſçauroit trop les condamner

Entre les abus que les Anciens ont repris au ſujet dont nous parlons, un des plus conſidérables eſt que ceux qui récitoient étoient tranſportés d'une ſi étrange paſſion de ſe voir écoutés par un grand nombre d'Auditeurs, qu'il n'y a ſorte de peine, ni même de dépenſe, à laquelle ils ne ſe ſoumiſſent pour cela. On ne peut guére imputer la même choſe à nos

Récitateurs modernes? Et quoiqu'il y en ait peut-être quelques-uns qui s'éloignent peu du génie d'Homére, lorſqu'il alloit de porte en porte chanter ſes rapſodies; je ne crois pas cependant qu'il s'en trouvât aucun diſpoſé à ſe donner cette fatigue des Anciens; je penſe même que beaucoup ſeroient plus prêts de recevoir à dîner, comme celui que nous repréſente l'une des plus belles Satyres de Regnier, que de faire feſtin, à l'imitation du Pomponius de Martial.

Un autre abus dont ſe ſont plaints les Anciens, & que je penſe qu'on peut encore reprocher aujourd'hui à la plûpart de ceux qui récitent leurs Ouvrages, c'eſt d'avoir trop fait d'état des louanges qu'on leur donnoit dans ces Récitations; ce qui a cauſé & cauſera toujours un

grand préjudice à la véritable Eloquence. *Nihil aquè & Eloquentiam, & omne aliud ſtudium auribus deditum vitiavit, quam populàris aſſenſio*, dit Seneque dans une de ſes Epîtres ; car comme ces Aſſemblées, où l'on récite, ne ſont guéres compoſées que de perſonnes qui veulent obliger celui qui parle, il ſe voit preſque toujours qu'on y rend à tous indifféremment les mêmes louanges, qui ne ſont dûes qu'aux hommes d'un vrai mérite.

Il y a un troiſiéme abus qui regarde les charmes de la voix avec le reſte qui accompagne l'action d'un Récitant. Il faut avouer que la prononciation ſeule eſt ſouvent capable de nous tromper de telle ſorte, qu'elle nous fera trouver excellente une Piéce que nous condamnerions ſur le papier. Nous ne

ſçaurions mieux comprendre de quelle importance eſt l'élocution, pour augmenter ou diminuer le prix, ſoit d'un Poëme, ſoit d'un travail en proſe, que par ce que dit l'Orateur Eſchine aux Rhodiens. Il leur avoit lu la Harangue de ſon adverſaire Démoſthène, & ſur ce qu'ils en admiroient la beauté avec une acclamation extraordinaire; qu'eut-ce donc été, leur ajouta-t-il, ſi vous l'euſſiez entendu lui-même (pour uſer de ſes propres termes) ſi vos oreilles euſſent été frappées du bruit de la bête? Quoique nos Récitateurs n'aient guéres aujourd'hui le moyen de nous en impoſer que par la ſeule prononciation, parce que leurs déclamations ſont plus ſimples & plus nues que celles des Anciens, il faut avouer qu'ils donnent ou ôtent beaucoup à tout ce

que nous ne tenons que de leur ſimple parole. C'eſt ſur cette conſidération que Quintilien donne ces important avis, de ne juger jamais de ce qu'on a ſeulement entendu prononcer; parce qu'il n'y a que la lecture que nous faiſons nous-même en qui nous nous puiſſions fier. Ses paroles ſont ſi conſidérables que je ne puis m'empêcher de les rapporter : *In lectione certiùs judicium, quod audienti frequenter, aut ſuus cuique favor, aut illè laudantium clamor extorquet. Pudet enim diſſentire, & velut tacitâ quâdam verecundiâ inhibemur plus nobis credere; cum interim & vitioſa pluribus placeant, & à corrogatis laudentur etiam quæ non placent.*

DES DÉCOUVERTES A FAIRE EN GÉOGRAPHIE.

JAMAIS perſonne n'a douté que la connoiſſance du monde & des différentes parties de la terre, ne ſoit une des plus belle Science que nous puiſſions acquérir. Cependant que de découvertes à faire en ce genre. Nous ne ſçavons preſque rien ni de la poſition exacte de ces vaſtes Provinces qui s'étendent depuis la Chine juſqu'en Moſcovie, ni des mœurs des peuples qui les habitent. La même choſe peut être dite de la meilleure partie de l'Afrique, dont nous ne connoiſſons guére que la côte, & fort peu l'intérieur, comme ce qui eſt depuis l'Egypte juſqu'au Cap de Bonne-

Eſpérance ; ſi ce n'eſt par quelques relations aſſez confuſes de l'Empire du Negus ou *Preujan* d'Ethiopie, qui eſt dans une partie de cette étendue. Outre ce qui nous reſte à découvrir vers le Pole Arctique, les Géographes font voir que du côté du Pole Antarctique il y a la Terre Auſtrale, qui eſt une cinquiéme partie du Globe Terreſtre où l'on n'a point encore pénétré, & qui n'eſt moins grande toute ſeule que les quatre autres enſemble qui nous ſont déja connues. En effet, nous n'avons point approché de plus près le Midi que vers le Détroit du Maire, entre le 58 & 59 dégré, ſinon qu'en 1599 un Vaiſſeau Hollandois fut porté par la tempête juſqu'au 64, où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de neige. L'on ſçait que

du côté de la Nouvelle Guinée, auſſi bien qu'où les Cartes nous marquent le Cap de Beach, il y a des eſpaces depuis la Ligne Équinoxiale juſqu'au Pôle, dont nous n'avons pas la moindre connoiſſance.

Pour ce qui concerne l'Europe, il n'en reſte que les parties les plus proches à découvrir; car nous ſçavons par les relations des Hollandois qu'ils ont été juſqu'au 83. dégré, & même juſqu'au 88., ſi nous en croyons un Écrit Flamand, imprimé depuis peu d'années. Nous ne ſçavons pas grand'choſe de la Moſcovie. Ce que Jonas & Bleſkenius nous apprennent de l'Iſlande n'empêche pas qu'une relation récente d'une Iſle ſi renommée ne fût d'une grande conſidération.

L'Aſie a peu d'endroits qui ne

nous soient connus, si ce ne sont les plus proches du Pôle; mais quoique les Cartes nous décrivent cette grande étendue qu'elle a depuis le Tanaïs jusqu'à la Mer du Levant, il se trouve malgré cela dans cet espace un grand nombre de vastes Provinces dont nous ignorons tout-à-fait l'état présent.

Le chemin d'ici aux Terres du Mogol, sur-tout jusques dans Agra, est fort ordinaire; il faudroit tâcher de faire pénétrer de cette partie de l'Inde qu'il possède par la Tartarie jusqu'à la Chine, ce qui est assez facile par le moyen des Marchands, à qui le droit des gens est gardé plus qu'à tous autres personnes dans tout le Levant.

Quant à l'Afrique, à la considérer comme une péninsule que la Méditerranée, l'Océan & le Gol-

phe Arabique environnent, elle n'a rien dans toute cette longue liſiere dont les Cartes & les Relations ne nous inſtruiſent aſſez; mais comme nous l'avons déja dit, l'intérieur eſt très-peu connu. A peine ſçavons-nous le cours du Nil; pour ce qui eſt du Niger, il y a en l'une & l'autre de ſes rives une infinité de Peuples dont nous ne ſçavons pas ſeulement les noms.

On peut dire la même choſe de l'Amérique Méridionale, qui eſt une autre Péninſule que nous avons courue tout autour ſans guéres avancer au dedans. A l'égard de l'Amérique Septentrionale elle eſt encore moins connue vers le Pôle que l'Europe, ni l'Aſie. La Nouvelle France donne de grandes facilités à y faire des découvertes; mais la plus importante de toutes

ſeroit celle du paſſage dans la Mer du Sud pour aller à la Chine par le ſecond Lac du pays des Hurons.

Il nous reſte à parler des Terres Auſtrales, dont nous avons déja repréſenté l'étendue, & le peu de connoiſſance que nous en avons. Si l'on déſire reconnoître ces Contrées, je dirai ce que je crois qu'on pourroit pratiquer avant de s'engager dans cette entrepriſe.

Nous avons une infinité de perſonnes que la Juſtice condamne tous les jours pour leurs crimes. Selon la peine qu'ils doivent ſouffrir on en peut expoſer les uns en des lieux qui paroîtroient inhabités ; les autres parmi les Sauvages qui ſont ſouvent très-inhumains. Outre qu'au pis aller ceux qui ſeront ainſi expoſés ne pourront ſouffrir que la peine ou la mort qu'ils ont méri-

tée, ils auront l'espoir d'en échapper si leur bonne fortune le veut. Car il leur faudroit faire entendre avant de les quitter, que s'ils se peuvent conserver un, deux ou trois ans, & se rendre capables, en s'informant du pays, de servir ceux qui retourneront vers eux dans ce tems-là, leurs fautes seront expiées, & ils recevront même quelque récompense proportionnée à l'utilité de leur entremise.

Cette exposition des criminels se peut pratiquer, non-seulement dans la Terre Australe, mais encore dans toutes les autres parties du monde, en observant toujours que le péril ne soit pas plus grand que la peine portée par le jugement du coupable. On pourroit donc obliger ceux qui équipent des Vaisseaux de long cours à prendre une ou deux

de ces perſonnes condamnées qu'ils ſeroient tenus de laiſſer aux lieux qu'on leur déſigneroit, & d'en rapporter un procès-verbal en bonne forme. Il faudroit enſuite donner charge à d'autres Vaiſſeaux, ou à ceux-là mêmes de repaſſer dans le tems qu'on jugeroit à propos, afin d'apprendre, s'il étoit poſſible, ce que ces hommes ſeroient devenus. Il eſt fort vraiſemblable que s'il s'en perdoit quelques-uns, il y en auroit d'autres qui ſe rendroient capables de donner l'inſtruction qu'on attendroit d'eux, cela regarde ces lieux tout-à-fait inhabités. Quant aux autres, comme ſont preſque tous ceux de l'ancien Monde, & même de l'Amérique, je crois qu'il ſe trouveroit aſſez de perſonnes qui entreprendroient volontairement d'y aller, ſi le Roi témoi-

gnoit de le déſirer, & les aidoit dans les frais de leur voyage. Mais il y a de certaines qualités que je juge fort néceſſaires en ceux qu'on deſtineroit à cet emploi. La premiere conſiſte en la connoiſſance des Langues Orientales. Je voudrois de plus qu'ils euſſent quelque connoiſſance du Ciel pour faire les Obſervations Aſtronomiques, qui nous donnent exactement la hauteur du Pôle, & les dégrés de latitude ; il ſeroit encore à déſirer qu'ils ſçuſſent manier le pinceau ou le crayon, pour repréſenter les payſages, & tirer le plan des principaux endroits par où ils paſſeroient. Mais parce qu'un ſeul n'a pas ordinairement toutes ces qualités requiſes, on pourroit joindre deux ou trois perſonnes à faire un même voyage, afin que les uns ſuppléaſſent

à ce qui manqueroit aux autres. La dépense de dix ou douze personnes au plus qu'on envoyeroit en diverses parties du monde, ne seroit pas considérable, en égard à l'utilité, au plaisir & à la gloire qui se pourroit recueillir de leurs voyages.

DE L'AMITIÉ.

IL y a long-tems que je ne considére plus l'amitié que comme un nom vain, une belle chimère, & une agréable illusion de l'esprit :

Nomen amicitiæ, nomen inane fides.

L'amitié, disent les Philosophes, est une bonne volonté réciproque qui nous fait souhaiter du bien à celui que nous aimons, en sa seule

conſidération, & ſans faire réfléxion ſur nous-mêmes. Trois conditions lui ſont ſi eſſentielles, qu'elle ne peut ſubſiſter ſans elles. La premiere, qu'elle ſoit mutuelle & réciproque; la ſeconde, qu'elle ſoit ſans intérêt, & la troiſiéme, qu'elle uniſſe en tout ce que comprend le droit divin & humain, afin que rien ne la puiſſe altérer.

Quant à la premiere condition, s'il n'y a point de véritable amitié ſans elle, que ſe peut-on promettre de celle que nous contractons tous les jours? Si c'eſt le propre de Dieu ſeul d'être le Scrutateur des cœurs, & de pénétrer juſques dans l'intérieur, je ne vois pas quelle certitude nous pouvons avoir les uns des autres pour nous aſſurer d'une affection réciproque. A peine ſommes-nous capables de nous aſ-

ſurer de notre propre fait, & ſouvent nous ne ſçavons pas bien ſi nous-même nous aimons de bonne ſorte, à cauſe de la difficulté naturelle de rentrer en ſoi, & de ſe connoître ſuffiſamment. Que ſera-ce ſi nous ſortons au dehors? N'eſt-ce pas une extrême témérité de ſe croire plus clairvoyant chez autrui que l'on ne l'eſt chez ſoi. On a dit que l'attachement cauſé par l'amour étoit pareil à celui du Lierre qui s'unit indifféremment à une muraille ou à un vieux chêne, ſans leur conſentement & ſans réaction; mais que l'amitié ne pouvoit ſe contracter que par une inclination mutuelle entre deux cœurs de même nature, qui ſe lient comme deux palmes, dont l'une tend les bras & reçoit les embraſſemens de l'autre par une inclination réciproque.

Seneque

Seneque remarque en plus d'un endroit que les perſonnes de grande fortune ſont ſujettes à ſe méprendre en ceci de la façon que nous venons de dire : *Nullum habet majus malum occupatus homo & bonis ſuis obſeſſus, quàm quod amicos ſibi putat, quibus ipſe non eſt.* De quelque côté que le mal procéde, il demeure toujours pour conſtant qu'une infinité d'amitiés n'ont rien que l'apparence, n'étant pas appuyées ſur ce mutuel conſentement que demandent celles qui ſont véritables, ſi tant eſt qu'il y en ait.

La ſeconde condition eſt celle qui bannit l'intérêt des amitiés. Voulez-vous reconnoître l'amitié, dit Epictete dans Arrien, faites naître entre les plus grands amis que vous connoiſſiez l'intérêt, je ne dirai pas d'une couronne, ni

d'une Beauté raviſſante, mais du moindre héritage, ou d'une médiocre ſomme d'argent, vous verrez ces amis, auparavant ſi fort liés d'affection, ſe ſéparer & s'entre-nuire s'ils peuvent. Cet Auteur eſt admirable quand il dit que l'intérêt tient lieu de Pere, de Frere, d'Allié, de Patrie & de Dieu même. Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le ſuivre. Nous ruinons les Autels & renverſons les ſtatues des Dieux, ſi nous en recevons quelque préjudice. Je penſe volontiers comme le Cardinal Sirlet, qui ne connoiſſoit point d'amitiés ſincéres ni déſintéreſſées que celles qui ſe ſoutenoient ſur la mémoire du tems paſſé, & qui ſe nourriſſoient de l'agréable ſouvenir de ce qui n'eſt plus; parce que les autres qui conſidérent le tems

préſent ont l'intérêt ſeul pour mobile. En veut-on de plus forte preuve que l'abandonnement où ſont tous ceux qui manquent de fortune, & le défaut d'amis que ſouffrent les hommes miſérables ; un Eſpagnol a très-bien comparé les amis de Cour à certains Fleuves, tels que le Mançanarés de Madrid, qui regorge dans les ſaiſons où l'on ſe peut fort bien paſſer de ſes eaux, ſe trouvant à ſec lorſqu'on en auroit le plus de beſoin.

Pour la troiſiéme condition, elle exige la communauté de biens, & Pythagore a dit que rien ne devoit être diviſé entre amis ; auſſi voyons-nous que les grandes amitiés des Anciens nous ſont repréſentées dans cette indifférente & commune poſſeſſion de toutes choſes. Elle exige encore une égalité d'eſprits ſi par-

faite & ſi difficile à concevoir, que je regarde cet accord comme impoſſible :

Pectoribus mores tot ſunt, quot in orbe figuræ.

Nous aſſurons préſentement une choſe dont nous nous dédirons dans une heure, & ſouvent dans le ſeul inſtant du préſent nous voulons & ne voulons pas une même choſe ſans nous déterminer à rien. Ce n'eſt pas là le moyen d'être dans une parfaite correſpondance avec des amis, ſi nous ne ſçaurions nous accommoder avec nous-mêmes.

DE LA PROSPÉRITÉ.

IL n'y a point d'hommes plus fortunés, a dit un Ancien, que ceux qui ſe peuvent paſſer de la fortune, ni de plus malheureux que ceux, qui l'ayant toujours eue favorable, n'ont jamais éprouvé aucune adverſité. On demandoit au Philoſophe Bion, qui étoit à ſon jugement le plus miſérable & le plus agité de tous les hommes ? Il répondit que c'étoit celui qui déſiroit avec le plus de paſſion d'être heureux, & qui recherchoit le plus ardemment la quiétude. Seneque dit, en écrivant à ſon ami Lucilius, je veux vous donner une régle ſur laquelle vous puiſſiez vous meſurer & vous appercevoir quand

vous ſerez arrivé à la perfection que vous recherchez. Tenez pour aſſuré que vous la poſſéderez, lorſque vous ſerez capable de reconnoître qu'il n'y a point de plus malheureuſes perſonnes au monde que celles qu'on y croit les plus heureuſes. La proſpérité, à le bien prendre, n'eſt qu'une apparence trompeuſe, & s'il eſt permis de parler ainſi, un phénomene moral, qui trompera toujours ceux qui penſeront y rencontrer de la réalité. Elle nous énerve à la longue, & rend les ſens ſi délicats & ſi tendres aux moindres incommodités, que nous ſouffrons ſans ceſſe ſi la mauvaiſe fortune nous fait reconnoître qui ſont nos véritables amis; la bonne a cet inconvénient qu'elle cache, & nous empêche de découvrir nos ennemis. Le bonheur de Mécenas

fut la cauſe de la ruine de ſes études, & fit perdre à ſon éloquence cet air de généroſité qui la rendoit recommandable : *Neque Dii, neque Deæ faciant ut te fortuna in deliciis habeat.* Voilà les vœux que formoit Seneque en faveur de ſon ami Lucilius.

DES ADVERSITÉS.

QUE de perſonnes s'écrient dans leurs adverſités : *Je ſuis le plus infortuné des hommes !* Mais autant en dit l'enfant qui a perdu ſon jouet. On a remarqué il y a long-tems que c'eſt le vice ordinaire de notre humanité de s'eſtimer plus miſérable qu'on n'eſt, & de vouloir néanmoins paroître plus heureux qu'on ne l'eſt en effet.

O ridicule vanité ! Nous ſommes ambitieux en nos maux d'un côté, & lâches de l'autre. Mais comment puis-je ſçavoir que je ſuis le plus malheureux de tous, ſi je n'ai pas compté avec les autres ? Si je ſçais même le nombre de mes diſgraces, c'eſt ſigne que je ne ſuis pas le plus maltraité :

Felix qui patitur quæ numerare potèſt.

Les Liévres de la Fable croyoient qu'il n'y avoit pas de condition pire que la leur, quand ils ſe voulurent précipiter de deſeſpoir dans un étang, & néanmoins ils reconnurent que les Grenouilles étoient encore plus maltraitées du ſort ; ce qui fit qu'ils acquieſcerent à leurs deſtinées. Prenons y garde, & nous verrons que Socrate avoit raiſon

quand il disoit que si les afflictions étoient à partager de nouveau entre les hommes, chacun ayant reconnu la portion des autres & ce qu'ils ont à souffrir, s'estimeroit trop heureux de reprendre sa premiere distribution.

DE LA NOBLESSE.

ON trouve des personnes qui ne comptent pour rien la naissance, & qui n'accordent nul avantage à la grandeur de l'extraction. Elles croient au contraire qu'on ne peut, sans malheur, être réduit à s'en prévaloir :

..... Miserum est aliena incumbere fama.

Et qu'encore qu'il y ait de la gloire

pour celui qui laiſſe de beaux titres à ſes Deſcendans ; il n'y a point d'honneur à les recueillir de ſes Ancêtres. Les Egyptiens ne louoient jamais ceux de qui ils faiſoient les Oraiſons funébres d'être ſortis d'une illuſtre famille ; parce qu'en leur pays, dit Diodore de Sicile, chacun croyoit être auſſi noble les uns que les autres. Marius proteſtoit autrefois dans Rome qu'il ne reconnoîtroit jamais d'autre Nobleſſe que la vaillance, & que la nature étant commune à tous, il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût paſſer pour très-noble. S'il y a du ridicule à ſe glorifier de ſa Nobleſſe, il n'y en a pas moins à ſe croire deshonoré par ſes parens à cauſe de leur baſſe extraction. Socrate ſe fût bien moqué de ceux qui euſſent penſé lui faire honte de ce qu'il

étoit fils d'une Sage-Femme & d'un Tailleur de marbre. La mere d'Euripide vendoit des herbes, & le pere de Démosthène étoit Coutelier. Diogène nommoit l'extraction glorieuse & tous ces titres spécieux de naissance, des excuses de mal faire & des couvertures de crimes. Mais sans adopter entierement des sentimens si contraires à notre façon de penser; je crois qu'on peut dire de la Noblesse qu'elle est comme une lumiere qui éclaire & fait paroître bien davantage le bien & le mal de ceux qui la possédent. Un Noble vertueux a de grandes prérogatives; mais s'il est vicieux son infamie croît en proportion de son rang. Quant à la Roture, si elle a ses disgraces, rien n'empêche que ceux qui en sont incommodés ne se puissent élever par leur propre

mérite, & se rendre d'autant plus considérables, qu'ils ont eu ce puissant obstacle à leur avancement, il n'y a point de personne raisonnable qui ne doive préférer une gloire que la vertu fait naître, à celle qui finit par le vice.

Si modò non census, nec clarum nomen Avorum,
Sed probitas magnis ingeniumque facit.

DE LA BONNE CHERE.

LE luxe & la friandise ont quelquefois corrompu les mœurs à tel point, qu'un bon Cuisinien se vendoit à Rome quatre talens, somme avec laquelle on eût acheté une douzaine de Grammairiens & de Philosophes. Caton s'y plaignoit de

ce qu'un poiſſon y coûtoit plus qu'un bœuf. Perſonne n'ignore quelle étoit la délicateſſe des Sybarites, la diſſolution d'un Héliogabale, & les dépenſes prodigieuſes d'un Antiochus. On a vu & on voit encore tous les jours des hommes tout ſacrifier au plaiſir de la bonne chere. Cependant rien ne nuit autant à la ſanté, au corps & à l'eſprit. Il n'y a choſe au monde, dit Seneque, de laquelle nous nous puiſſions mieux paſſer que d'un Soldat & d'un Cuiſinier : *Tam ſupervacuus generi humano Coquus quam Miles.* La multitude des mêts & leurs différens apprêts, ont cauſé la grandeur auſſi-bien que la diverſité des maladies, & celui qui comptera le nombre des Cuiſiniers de Paris, comme ce grand homme faiſoit ceux de Rome, ne s'étonnera

pas de voir multiplier nos infirmités, à proportion des Officiers de cuisine : *Innumerabilis esse morbos non miraberis, Coquos numera.* Homére ne couvre que de bœuf rôti la table de ses Héros, sans qu'on puisse y remarquer la moindre délicatesse, & sans excepter de cette régle, ni les tems de nôces, ni les festins d'Alcinoüs, ni la vieillesse de Nestor, ni les débauches des amoureux de Penelope. Les Grecs qui étoient si délicats en tout de circonstances, buvoient tous, hommes & femmes, dans un même verre, avec cette sorte d'indifférence que nous pouvons remarquer aujourd'hui parmi les Flamans & les Hollandois. Pourrions-nous souffrir comme eux sur nos tables des gâteaux qui eussent la figure de ce que les femmes ont de plus

caché, comme ces *Mylli*, faits avec le miel & le *Sæſame*. Notre eſtomac ne ſe ſouleveroit-il pas à voir ſeulement brouiller dans une taſſe de vin, du miel, du fromage, de l'huile & de la bouillie. C'étoit pourtant une agréable mixtion autrefois, & qui tenoit lieu de récompenſe à ceux qui avoient obtenu le prix de la courſe. Le meilleur moyen eſt de ne point s'attacher tellement à la bonne chere, qu'on ne puiſſe s'accoûtumer en chaque lieu où l'on ſe trouve. Le pain qui ſe fait en cent façons différentes eſt ſi peu eſtimé des Tartares, qu'ils nomment le bled le manger des Bêtes, ne ſe nourriſſant guéres que de chair, dont tout l'appâs eſt ſouvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir, entre le dos & la ſelle du cheval. Le

plus délicieux manger des Abyſſins eſt du veau à la ſauce de ſon fiel ; ce qui ſeroit un étrange ragoût pour nous.

L'on a trouvé dans une contrée du Pérou des Peuples ſi contraires aux Tartares, qu'ils ne mangent jamais de viande ; & Garcilaſſo rapporte qu'étant preſſés de le faire, ils répondirent qu'ils n'étoient pas des chiens pour ſe nourrir de la ſorte. On ne mange point de viandes rôties dans le Royaume de Fez ; à la Chine, au Bréſil ; & par-tout où l'on engraiſſe des pourceaux avec des cannes de ſucre, on n'ordonne guéres d'autres viandes aux malades. Les Acridophages de Diodore trouvoient les Sauterelles excellentes, & les Macrobies, dont parle Pline, ne ſe nourriſſoient que de Vipéres. On dit que le fils d'Éſope le tragi-

que ne pouvoit ſe ſatisfaire s'il n'avoit ſa table couverte de Roſſignols ou d'autres Oiſeaux qui approchent de l'excellence de leur chant. Que conclure de cette grande variété de goûts & de ſentimens pour ce qui concerne la table ; que la bonne chere n'a rien de déterminé, & que le meilleur apprêt des viandes eſt celui de la faim.

Du Commerce.

ON voit preſque toujours dans l'Écriture Sainte le mot de Marchand & d'impoſteur unis enſemble. Ariſtote dit que la Loi des Thébains leur défendoit expreſſément d'aſpirer à aucune Magiſtrature, s'il n'y avoit dix ans au moins qu'ils ne ſe fuſſent abſtenus du

Commerce. Les anciens Romains tenoient toute ſorte de trafic honteux, ſi nous en croions Tite-Live; & depuis, les Conſtitutions des Empereurs ont défendu à la Nobleſſe, comme les Canons de l'Egliſe aux Eccléſiaſtiques, d'exercer le Commerce, ce qui ſemble le rendre vil tout-à-fait parmi nous. Il n'en faut pourtant pas tirer une concluſion ſi deſavantageuſe. La diſtinction des profeſſions que fait un Légiſlateur ne les diffame pas, & quoique le Commerce n'ait point été eſtimé dans les lieux dont nous parlons, l'Hiſtoire nous apprend qu'il a reçu tous les honneurs poſſibles dans les États qui ont été les mieux policés. Les Grecs & les Carthaginois donnoient aux Commerçans les plus importantes Charges du Gouvernement, & encore

aujourd'hui les Vénitiens, les Genois, les Hollandois & les Anglois en uſent de même. N'abaiſſons donc pas ſi fort le Commerce, il cauſe des biens infinis au genre humain, & l'on ne ſçauroit concevoir qu'il pût ſubſiſter ſans lui. Je voudrois cependant que le trafic ſe fît à la maniere des Turcs; on entend moins de bruit dans leurs *Beſeſtans*, parmi dix ou douze mille perſonnes qui les rempliſſent, qu'ici, quand une centaine ſeulement s'aſſemblent à même deſſein. J'ai lu dans diverſes relations, que la plûpart du Commerce des Indes Orientales ſe fait ſans ſeulement ouvrir la bouche. Louis Bartheme dit qu'en *Calicut*, ceux qui trafiquent, au lieu de parler ſe touchent ſimplement l'un à l'autre les articles des doigts, & terminent par là

leurs ventes & leurs achats très-heureuſement. Je ne prétends pas qu'on prenne ceci au pied de la lettre, ni que ces exemples tirés de différentes régions, puiſſent jamais faire changer l'uſage de nos foires & de nos marchés; mais on peut en tirer cette leçon, que la fraude & la mauvaiſe foi y ont trop lieu, & qu'il ne devroit pas être permis aux Marchands d'uſer, ni par paroles, ni par d'autres ſoupleſſes d'aucune ſupercherie. Les Loix de Platon défendent expreſſément à celui qui vend de priſer ſa marchandiſe, ni d'employer aucun ſerment pour la débiter; elles ne veulent pas non plus qu'il lui ſoit permis de vendre à deux prix différens. Il n'y a cependant point de Marchand qui ne tâche de vendre ſes denrées au plus haut prix qu'il

lui eſt poſſible. Néron, tout ennemi capital qu'il étoit du genre humain, fut forcé pour obvier à ce déſordre & à la grande avidité des Marchands, d'ordonner que ceux qui vendroient du bled ſeroient toujours debout, afin de les contraindre à s'en défaire promptement & à un prix raiſonnable.

DES COULEURS.

LA couleur blanche eſt ſi lumineuſe, qu'elle a preſque partout été conſacrée au Pere de lumiere, qui eſt Dieu. Pythagore ordonnoit de même qu'on chantât des Hymnes à Dieu avec des Robes blanches. Le voyage de François Alvarés en Nubie, porte qu'il n'y a que la ſeule tente du Negus ou

Prete-Jan, qui ſoit blanche dans tout ſon Empire. J'apprends d'une autre relation, qu'environ l'an ſix cens trente-ſix, Homar, Prince des Sarraſins, trouva mauvais que des Peres Carmes euſſent l'habit blanc, qu'il leur fit quitter; parce que c'étoit ſa couleur, & de ſes plus grands Satrapes. Le Diadême d'Alexandre étoit blanc, ſi Lucien en peut être cru, & nous tenons la blancheur de nos lys, de même que celle de nos Echarpes & de la Cornette royale, pour un Symbole de franchiſe.

Mais ſi le blanc eſt eſtimé en pluſieurs endroits, il en eſt où il paſſe pour une couleur de mauvais augure. A la Chine le deuil ſe porte avec des habits blancs. Les Malabres peignent le Diable blanc. L'Éléphant s'effaronche, dit-on, à la

vue de cette couleur. Parmi les animaux en général, les blancs ſont beaucoup plus infirmes que les bazanés. Voulons-nous ſçavoir le prix de la blancheur, conſidérons ces pays qui ſemblent avoir été maudits de Dieu & de la nature par des ſtérilités & des horreurs épouvantables; nous trouverons que tout y eſt paré de blanc, & que non-ſeulement les hommes, mais encore le reſte des animaux, les Ours, les Renards, les Chevreuils, les Autours, les Perdrix & les Corbeaux mêmes, au rapport de Bleſkenius, y vivent dans une parfaite blancheur.

Le noir étoit ſi eſtimé des Incas qu'ils ne portoient pas d'autres couleurs. Il y a des lieux, comme à Narſingue dans l'Inde Orientale, où l'on noircit, non-ſeulement les

Idoles, mais la figure même du Tout-puiſſant. Hérodien nous apprend que les Phéniciens avoient auſſi une pierre noire pour la repréſentation du Soleil qu'ils adoroient ſous le nom d'*Helæogabale*; & s'il eſt permis de mêler les choſes ſaintes avec les prophanes, la Vierge nous eſt repréſentée par S. Luc, & ſur ſa copie en beaucoup d'Egliſes, de la même couleur. Les dents dont nous eſtimons ſi fort la blancheur, ſe noirciſſent ſoigneuſement au Japon, & en quelques contrées de l'Amérique.

La couleur jaune paſſe pour la livrée des Jaloux, comme elle eſt celle des Juifs en beaucoup de lieux, des femmes de joie en Ethiopie, des Traîtres en France, où l'on barbouille de jaune leurs maiſons, ſelon que celle de Charles de Bourbon

Bourbon le fut, pour marque de félonie, ſous François I. Elle ſert de fard aux femmes Canariennes, & aux Seigneurs des Iſles du même nom. Belon donne pour conſtant que les Egyptiennes appliquent du jaune, non-ſeulement ſur leurs cuiſſes, mais même ſur d'autres parties, pour être plus recherchées.

Le verd eſt le blaſon de ceux qui eſpérent, mais on l'attribue auſſi aux foux en Europe; par tous les pays où s'étend la Religion de Mahomet, c'eſt la plus honorable de toutes les couleurs, à cauſe qu'il l'a toujours aimée. L'enſeigne verte eſt toujours la premiere dans les armées des Muſulmans.

Quant au bleu, il ſert de champ aux fleurs de lys de nos Rois, & cette couleur eſt nommée par excellence céleſte; elle ſert cependant à

porter le deuil dans une grande étendue du Levant.

Diogène nommoit le rouge la couleur de la vertu. Il n'y a que les Temples à la Chine où l'on oſe employer le rouge. Le Souverain Pontife d'Hierapolis portoit lui ſeul une robe de cette couleur. Nos Dames Françoiſes ſe couvrent le viſage de fard, ainſi que preſque toutes les femmes de l'Europe. D'un autre côté on l'a conſidérée quelquefois comme le ſymbole de la cruauté. Le Bourreau, qui en Eſpagne n'oſeroit ſe vêtir de noir, a la permiſſion de porter un habit rouge.

Une ſi grande diverſité de ſentimens ſur l'eſtime ou le blâme des principales couleurs, me fait adopter l'avis de ce Philoſophe à

qui l'on dit que toute ſorte de couleur convenoit :

Omnis Ariſtippum decuit color.

DES ANIMAUX.

TOUS les Moraliſtes conviennent qu'il faut traiter les Animaux avec beaucoup de bonté, ſi nous voulons avoir de l'humanité pour les hommes. Conſidérez ces brutaux qui commettent tous les jours devant nos yeux des barbaries énormes, tantôt contre des chevaux, tantôt contre des chiens, ils n'uſeront pas de plus d'indulgence envers les hommes, autant de fois qu'ils croiront que leur férocité pourra demeurer impunie. Cicéron nous a dicté ſur ce ſujet une leçon qui doit faire rougir une

infinité de Chrétiens. Voici ſes propres expreſſions : *Eſt autem non modò ejus qui Sociis & Civibus, ſed etiam qui ſervis, qui mutis pecudibus præſit, eorum quibus præſit commodis, utilitatique ſervire.* On entretient tous les jours le peuple de diſcours qui ne valent point ceux-ci, & dont il ne tirera jamais le profit qu'il pourroit faire d'une doctrine ſi pleine d'humanité. Je remarquerai encore à notre confuſion, qu'autrefois les Athéniens punirent très-ſévérement un de leurs Bourgeois pour avoir eu la cruauté d'ôter la peau à un mouton vivant. Nous voyons tous les jours faire pis devant nos yeux à une infinité d'Animaux, ſans que perſonne s'y oppoſe.

DU MARIAGE.

L'ON compare ordinairement la vie des hommes à une Comédie ; mais l'endroit le plus divertiſſant eſt ſouvent celui des mariages qui s'y contractent, & qui ſont le point principal où aboutiſſent preſque toutes les lignes, ſoit de la vie civile, ſoit des ſujets comiques qui en ſont l'image ; il s'eſt cependant trouvé une ſecte de perſonnes qu'on nommoit Marcionites, qui ſous le prétexte que toute génération étoit un mal, ne ſe marioient jamais. Les Eſſeniens, ſi nous en croyons Joſephe, en faiſoient autant par cette autre raiſon, qu'à leur avis jamais femme n'avoit in-

violablement gardé la foi promiſe à ſon mari.

On ne ſçauroit nier que l'amour conjugal ne ſoit très-eſtimable ; puiſque la meilleure partie des Apôtres étoient mariés. S. Pierre & S. Philippe eurent des enfans légitimes, & le dernier ne fit pas difficulté de marier ſes filles. S. Paul parle de ſa femme dans une de ſes Epîtres, & il eſt ſi vrai que Saint Pierre avoit la ſienne, que la voyant conduire dans Rome au Martyre, il lui dit en paſſant, femme, ſouviens-toi bien de notre Maître. On ne voit point que ce Maître leur ait jamais commandé de quitter leurs femmes, depuis leur vocation à l'Apoſtolat.

Le but du Mariage eſt la multiplication de l'eſpéce, & la Police a toujours accordé de grands Pri-

viléges aux *Proletaires*, c'eſt-à-dire à ceux qui ont une grande lignée ; c'eſt pour y encourager tout le monde qu'il y a des Officiers aux Iſles Moluques qui vont au point du jour réveiller au ſon du tambour les chefs de famille, en les exhortant à s'acquitter du devoir du Mariage par la conſidération du Public, à qui il importe que le nombre des Citoyens ſe multiplie. C'eſt ce qui ſemble pouvoir juſtifier la plainte de cette Eſpagnole qui diſoit de ſon mari : *Mi marido es gran Muſico, buen Eſcrivano, ſingular Contador, ſalvo que no multiplica.*

DES ESCLAVES.

LEs Lacédémoniens étoient très-rigoureux envers leurs Eſclaves, outre que tous les ans, à certain jour, ils les fuſtigeoient d'un nombre de coups ordonné, afin, diſoient-ils, qu'ils n'oubliaſſent pas leur condition. Ils avoient encore la Loi qu'ils appelloient cachée ou ſecrete, ſelon laquelle de tems en tems ils tuoient politiquement, par une méchanceté énorme, ceux des Ilotes qui leur paroiſſoient les plus vigoureux & les plus courageux. Malgré les progrès qu'a fait le Chriſtianiſme, on trouve encore aujourd'hui en Pologne & en Moſcovie des Eſclaves qui ne ſont guéres mieux traités. Il faut qu'ils ſe

nourriſſent & s'entretiennent de ce qu'ils peuvent faire le ſeptiéme jour de la ſemaine ; parce que le travail des ſix autres tourne au profit de leur Patron. On tue impunément en Pologne ſon Eſclave, & pour dix écus celui d'autrui. La moitié de cet argent eſt attribuée au Seigneur, & l'autre moitié aux héritiers du défunt, s'il en a laiſſés. Certainement les Grecs & les Romains n'étoient pas ſi durs envers leurs ſerviteurs, & les Maîtres étoient repris s'ils puniſſoient avec trop de rigueur les fautes de leurs Eſclaves. Les Saturnales font voir que la ſervitude n'étoit pas extrêmement dure à Rome, & ſi l'on conſidére le grand nombre d'Eſclaves qui furent mis au rang des plus illuſtres Citoyens, à cauſe de leur mérite ou de leur grand ſçavoir,

on verra qu'ils n'étoient pas tous également misérables. Je lis volontiers cet endroit de Seneque ; où il se moque de ceux qui avoient honte de prendre leurs repas avec leurs Serviteurs : *Rideo illos*, dit ce grand homme, *qui turpe existimant cum Servo suo cænare.* Pourquoi sont-ils nommés *Famuli*, sinon comme faisant partie de la famille, dont le chef étoit appellé *Pater familias.* La Philosophie de Job a beaucoup de rapport avec celle de Seneque, quand ce Patriarche se déclare lui-même criminel, s'il a fait difficulté de se soumettre à ce que la raison vouloit, autant de fois que ses Serviteurs disputoient contre lui : *Si contempsi subire judicium cum Servo meo & Ancilla mea, cum disceptarent adversùm me.*

DU SUICIDE.

LE crime de ſe défaire ſoi-même eſt ſi grand, qu'il paſſe l'homicide d'un frere, & même le parricide; puiſque perſonne ne nous peut être plus cher que nous-mêmes. On a beau ſoutenir que les choſes volontaires ne devoient pas être réputées violentes, & dire, comme a fait Seneque, qu'on pouvoit ſortir d'un corps qui devenoit incommode, comme d'une maiſon ruineuſe. Cela ſeroit bon ſi cette maiſon avoit été faite de nos mains, & que nous y fuſſions entrés de nous-mêmes & avec connoiſſance. Mais puiſque la choſe ne va pas ainſi, il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe réſoudre le bail de cette

habitation, comme lui ſeul & la nature la peuvent démolir mieux que perſonne, quand le tems en eſt venu. Cicéron s'eſt expliqué en ces termes ſur ce ſujet : *Ut navem & ædificium idem deſtruit facillimè qui conſtruxit, ſic hominem eadem optimè quæ conglutinavit natura diſſolvit.* Ce n'eſt pas ſans ſujet que l'Egliſe prive de ſépulture ceux qui ſe donnent la mort; puiſqu'il n'eſt pas juſte que ceux qui n'ont point pour cela attendu l'ordre de l'Eternel, ſoient reçus au giron de la mere dont ils ſe ſont rendus indignes, ſuivant la penſée d'Hégeſippe. Les Anciens rapportent une infinité d'exemples de perſonnes qui ont tiré vanité d'être leurs propres Bourreaux. Arria, parente de Meſſaline, voulant animer ſon mari Petus a terminer généreuſement ſes

jours de ſa main, ſe donna devant lui le premier coup de poignard, en proférant enſuite ces paroles à Petus : *Viden', puer me non dolere.* La vanité d'un Soldat de Céſar, nommé *Granius Petronius*, fut ſi folle, qu'ayant été pris dans un Vaiſſeau où ſes ennemis lui offroient quartier en l'aſſurant de ſa vie ; non, non, dit-il, les Soldats de Céſar donnent bien la vie aux autres ; mais ils ne ſont jamais ſi lâches que de la recevoir.

DE LA CONTRARIETÉ D'HUMEURS QUI SE TROUVE ENTRE LES FRANÇOIS ET LES ESPAGNOLS.

LA raiſon la plus générale de la concorde ou de la diſcorde des Nations ſe tire du tempéra-

ment, dont la reſſemblance concilie par-tout les amitiés, autant que ſa différence aliene manifeſtement les eſprits. Or, le tempérament des hommes conſidérés ainſi en gros, dépend principalement de celui des régions qu'ils habitent, & celui des régions de leur poſition naturelle; ainſi Strabon, remarquoit-il, que les mœurs des Médes & des Arméniens étoient ſemblables; parce que, diſoit-il, leur pays n'eſt en rien différent. Si nous conſidérons de même la différente aſſiete de la France & de l'Eſpagne, ſéparées par de très-hautes montagnes; l'Eſpagne chaude & ſeche, la France froide & arroſée de pluſieurs Riviéres; l'Eſpagne rarement battue des vents, & cela régulierement ſelon les ſaiſons; la France perpétuellement agitée par eux, nous ne nous

étonnerons plus alors que des pays si différens produisent des hommes de tempéramens si dissemblables. Tous ceux qui ont parlé des mœurs de ces deux Nations, ont toujours représenté les François aussi légers que les vents qui dominent chez eux. D'ailleurs gais, francs, hospitaliers, libéraux, sans cérémonies, mais volages, pleins de boutades, causeurs, médisans de leurs Compatriotes chez les Etrangers; ne pouvans souffrir la faim, ni les autres incommodités de la guerre, combattans plus des forces du corps que de l'esprit, & avec plus de férocité que d'artifice & de conseil. Les Espagnols, tout au contraire, mélancholiques, dissimulés, inhospitaliers, avares, superstitieux, importuns en civilités; mais constans, posés, taciturnes, se prisans les uns

les autres hors de leurs pays, endurans la faim, la ſoif & toutes les fatigues de la guerre, exécutans plus de la tête que de la main, & faiſans plus par ruſe & par ſtratagêmes qu'a force ouverte. Le Soldat François ſe fait toujours craindre d'abord, jurant & peſtant quand il entre quelque part; mais dès le lendemain il s'eſt accommodé avec tous les Domeſtiques, & ſe trouve grand ami dans la maiſon. L'Eſpagnol joue un rôle tout différent; car il uſe de courtoiſie en arrivant; mais rien n'eſt plus rude que ſa ſortie, c'eſt alors qu'il pille & déſole tout, d'où vient le proverbe qui dit qu'on ſe garde de la furie françoiſe & de la retraite eſpagnole.

Si nous portons plus loin ces conſidérations, nous verrons que le François n'eſtime les faveurs de

ſa Maîtreſſe, qu'autant qu'elles ſont connues, pour le moins, de ſes amis. L'Eſpagnol ne trouve rien de plus doux en amour que le ſecret. Le François demande l'aumône avec mille ſoumiſſions de geſtes & de paroles ; l'Eſpagnol avec gravité & ſans baſſeſſe. Le François réduit à la derniere néceſſité vend tout hormis ſa chemiſe ; c'eſt la premiere choſe dont l'Eſpagnol ſe défait, gardant la fraiſe, l'épée & le manteau juſqu'à la derniere extrémité. Qui ne dira après les réfléxions que nous venons de faire, & qu'on pourroit étendre encore beaucoup plus, qu'un François ne peut être mieux défini qu'en diſant qu'il eſt un Eſpagnol renverſé.

DES GAUCHERS.

SI le côté droit, généralement parlant, ſemble être plus ſouple & plus agile, le gauche en récompenſe, dit Solin, eſt reconnu plus fort & plus propre à porter. Platon eſt pour les Ambidextres, qui emploient ſans choix les deux bras, & il nous apprend que les Loix des Scythes les obligeoient à ſe ſervir indifféremment des deux mains. Les ſept cens habitans de Gabaa, que le Livre des Juges nous repréſente pour ſi braves gens de guerre, combattoient auſſi bien de la main gauche que de la droite, & comme gauchers ils étoient ſi habiles frondeurs, qu'ils tiroient ſur un cheveu ſans manquer. L'em-

pereur Tibére, ſi nous en croyons Suetone, avoit ſa main gauche beaucoup plus prompte & plus forte que l'autre. On peut remarquer dans Xiphilin que Commode faiſoit gloire d'être gaucher, tenant toujours ſon bouclier de la droite, & l'épée de la gauche. Enfin, l'Hiſtoire de Perſe obſerve que le grand Iſmaël, pour ne rien dire de tant de *Scevotes* particuliers, a toujours employé la main gauche préférablement à la droite. Je m'étonne donc qu'on prenne pour un mal ce que tant d'exemples autoriſent, & que de ſi fortes raiſons peuvent du moins excuſer.

DES CHEVEUX.

IL ne faut pas douter que l'uſage de porter les cheveux longs ne ſoit le plus ancien, de même qu'il eſt le plus naturel. Epictete ſoutient dans Arrien, qu'ôter le poil à un homme, c'eſt arracher la crête à un Coq. Les plus anciennes ſtatues des Grecs, comme nous l'apprenons de Dion Chryſoſtome, avoient l'ornement des grands cheveux, auſſi bien que de la barbe longue. Parmi toutes les variétés qui regnent par rapport aux cheveux; Maffée nous apprend que les Chinois nourriſſent exprès leurs cheveux pour être pris par là, & emportés au Ciel après leur mort: ce que ne font pas leurs Prêtres qui croient y pouvoir aller

ſans cette priſe. Il y a des Muſulmans qui ont, à même deſſein, un toupet au haut de la tête, par le moyen duquel ils ſe promettent qu'un Ange les tranſportera au Paradis de Mahomet. Enfin, Gotard nous fait voir dans la ſixiéme partie de l'Inde Orientale, que preſque tous les hommes de la Guinée portent leurs cheveux rangés de différentes façons. Il eſt certain que nos Rois de la race de Merovée étoient comme les Prophétes & les Nazaréens, qui ne ſouffroient jamais que le raſoir où les ciſeaux paſſaſſent ſur leurs têtes, ou diminuaſſent leur chevelure. C'eſt ce qui fit reconnoître aux Bourguignons, dans Agathias, qu'ils avoient tué le Roi Chlodomer. On dit que Charles-Quint fut Auteur des courts cheveux & des longues bar-

bes, selon que Cabrera l'a remarqué. Quant à la couleur des cheveux, il n'y en a point qui ne plaise en quelque contrée ; les noirs, les roux, les bruns, les blonds sont préférés, selon les inclinations différentes. Eusebe nomme, après Clément d'Alexandrie, Medée, pour la premiere, qui trouva l'artifice de leur faire changer de couleur. Une infinité de Princes se les ont fait peindre, à l'imitation d'Hérode, dans leur arriere saison. Le Maure Musa fâché de se voir mépriſé à cause du grand âge que son poil blanc témoignoit, lui fit prendre une teinture de noir si heureusement, que ce changement passant pour un miracle, il rétablit sa réputation. L'Empereur Commode ne se contentoit pas de la peinture des siens, il les faisoit reluire avec

des papillotes d'or. Pour conclusion uſons de l'invective que fait Seneque, non pas ſimplement contre les femmes ; mais contre les hommes efféminés de ſon ſiécle qui employoient toute la matinée à ranger leurs cheveux : *Diùm de ſingulis capillis in conſilium itur.* Ils entrent en colere, dit-il, ſi le moindre poil de leur tête ſe rompt ou ſort de ſa place : *Quis eſt iſtorum qui non malit Rempublicam turbari, quàm comam ſuam ? Qui non ſollicitior ſit de capitis ſui decore, quàm de ſalute ? Qui non comptior eſſe malit, quàm honeſtior.*

DE L'AMOUR DES MERES POUR LEURS ENFANS, ET DE CELUI DES ENFANS POUR LEUR MERE.

L'ON demande d'où peut venir que d'ordinaire les meres aiment plus leurs enfans que ne font les peres. Ariſtote en rend diverſes raiſons. La premiere, que ces enfans coûtent davantage aux meres qui ont le plus travaillé à les mettre au jour, par les douleurs de l'enfantement; de ſorte qu'il en eſt comme des biens, dont nous faiſons plus d'état, quand nous avons beaucoup peiné à les acquérir. On peut ajouter que les meres ſe familiariſent plutôt & avec plus de ſoin & de tendreſſe, que ne font les peres qui ſe repoſent ſur elles de leur

leur premiere éducation ; mais la derniere raiſon d'Ariſtote n'eſt pas peu conſidérable, étant fondée ſur ce que les meres ſçavent, ſans comparaiſon mieux que leurs maris, que les enfans ſont à elles, & qu'elles les ont engendrés.

On a demandé de tout tems auſſi à qui l'on doit déférer le plus d'amour & de reſpect, au pere ou à la mere. L'on ne peut pas mieux décider cette queſtion que par l'autorité du Pythagoricien Hurocles, qui donne cette régle dans Stobée, qu'on eſt obligé ſur-tout d'aimer ſa mere, & d'honorer parfaitement ſon pere. Il ordonne enſuite qu'on aime davantage les parens maternels ; mais que d'un autre côté l'on reſpecte les paternels plus que tous les autres.

Quelquefois des circonſtances

ſont cauſe qu'on change ce procédé. Le fils d'Iphicrates croyoit avoir raiſon de dire qu'il étoit plus obligé à ſa mere, toute étrangere qu'elle étoit, qu'à ſon pere; parce qu'elle avoit choiſi pour le faire un Athénien, & lui ſeulement une Thracienne.

SUR CETTE FAÇON DE PARLER, *N'AVOIR PAS LE SENS COMMUN.*

QUAND on s'arrête un moment ſur le ſens de ce propos, on voit aiſément qu'au lieu de le prendre pour une injure, comme on fait d'ordinaire, on devroit bien plutôt ſe trouver honoré d'en avoir mérité l'application.

Aſſurément il n'y a rien de ſi

commun que d'errer, rien de ſi ſot que la multitude, & preſque toujours l'opinion la plus vulgaire eſt auſſi la plus abſurde. A le prendre d'auſſi loin que l'on voudra; on verra que les Peuples même les plus ſages, ſe ſont toujours aſſez fréquemment chargés des plus grandes inepties. A Rome, dans ces combats honteux & publics, où des hommes luttoient contre des animaux, la voix du Théatre étoit la plûpart du tems plus favorable aux bêtes qu'aux Romains. Les Abdéritains tenant Démocrite pour un inſenſé, le conduiſirent au divin Hypocrate, afin qu'il le guérît de ſa folie; mais que répondit le Médecin? Que ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient à ſon avis les plus malades, & avoient moins

de *ſens commun*, que le Philoſophe, objet de leur cenſure.

Mais qu'eſt-ce donc encore que ce *ſens commun*, en quoi conſiſte-t-il? Eſt-ce une façon de penſer commune à tout un Peuple? Si cela eſt, rien n'eſt donc plus changeant que le *ſens commun*, & ce qui dans un pays ſera dans l'ordre de ce *ſens commun*, & par conſéquent agréé, regardé comme bien, dans une autre contrée y ſera contraire & enviſagé comme ridicule au moins. Les premieres découvertes de l'Amérique y firent voir une ſi grande différence de mœurs, comparés aux nôtres, qu'il ſembloit qu'il y eût là quelque autre humanité que la nôtre, & que ce fût une nouvelle nature. A coup ſûr un agréable de ce pays-là, un homme eſtimé parmi ces Peuples, n'auroit pas eu le

ſens commun pour nous ; car eſt-ce l'avoir, que d'imaginer qu'une jolie femme ſoit plus jolie, à meſure de ce qu'elle ſe barbouille davantage le viſage, la gorge & les mains de noir de cheminée, ou de quelque drogue plus puante & plus noire ; eſt-ce l'avoir que de ne vouloir pas de la plus aimable perſonne, parce qu'elle a le malheur de porter un cœur & un corps tout neufs ?

Avouons-le donc ſans détour ; cette raiſon qui nous rend ſi fiers & ſi injuſtes ; cette raiſon, dont nous prétendons nous éclairer au point de pouvoir toujours diſcerner le vrai du faux, l'apparent du réel, l'eſſentiel du pur acceſſoire ; cette raiſon eſt un jouet à toutes mains, que le menſonge manie à ſon gré, une Courtiſanne effrontée,

qui, couverte du masque de la vertu, s'abandonne honteusement à toutes sortes de partis. On peut dire qu'il regne entre nos sens, ministres de notre ame, & l'entendement qui les régit, une sorte de dissention, de guerre civile & intestine, dont notre triste raison n'est que trop souvent l'innocente victime.

Les sens, naturellement trompeurs, en imposent la plûpart du tems à l'entendement, qui à son tour ne leur est pas plus fidéle, & leur fait dans un tems trouver beau & bon, ce que dans une autre circonstance il leur représente comme mauvais & difforme.

Mais, au reste, pense-t-on que si tous les hommes possédoient la raison à ce point de perfection qui feroient d'eux autant de Sages, le monde en reçût un grand avantage,

& que tout en iroit mieux? C'eſt l'aliment de la ſociété que la folie; c'eſt la folie qui fait ſubſiſter le monde, ſans ſon entremiſe on y verroit périr cette civilité qui eſt peut-être le plus grand charme de la vie :

Humani generis mater, nutrixque profecto
Stultitia eſt; ſine quâ mortalia cuncta perirent;
Nilque agerent homines in terris.

La plûpart des Arts dont les hommes font profeſſion, ne doivent-ils pas leurs établiſſements à la folie. De combien d'hommes le goût des jeux, des ſpectacles, des feſtins, de la parure, de la galanterie, des voluptés, fait-il tout le revenu? De quel nom appeller cette vieille maladie du genre humain, qui

porte à s'entr'égorger, ſouvent pour une vétille, des milliers d'hommes? cependant des milliers d'autres vivent de cette manie! Que feroient d'ailleurs tant d'Officiers de Judicature, ſans la démence de cette foule d'inſenſés qui les emploient à plaider? Sans la folie, à quoi donc s'occuperoient tant d'Artiſans, uniquement occupés du ſoin d'alimenter le luxe d'un impertinent héritier, & quelle contenance prendroient tant de ſots Courtiſans qu'une vaine eſpérance tient ſouvent attachés à la plus lâche ſervitude? Chaſſez la folie de la porte du grand Seigneur, vous la rendrez déſerte: chaſſez-là de deſſus la ſurface de la terre, vous la couvrirez des ombres de l'ennui. Si donc la raiſon ſouvent ne vaut pas la folie, pourquoi tant nous

ſurprendre des opinions des autres, quelques étranges qu'elles nous paroiſſent ; pourquoi nous piquerions-nous du reproche que l'on nous feroit de manquer de *ſens commun*, ſi le plus ſouvent penſer comme tout le monde, eſt le plus ſûr moyen de penſer peu ſagement ?

Gaudet ſtultis natura creandis,
Ut malvis, atque urticis & vilibus
herbis.

Empedocle diſoit que rien n'étoit ſi difficile à trouver qu'un Sage ; c'eſt, lui répondit Xenophane, que pour en connoître un, il faut l'être.

DE LA PRUDENCE.

LA Prudence eſt cette vertu qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres. Un grain de Prudence eſt un médicament ſouverain pour pallier l'ignorance & le déréglement de l'eſprit. Agamemnon avoit raiſon de ſouhaiter plutôt dix Neſtors, que dix Achilles; & Ulyſſe que Minerve favoriſoit, c'eſt-à-dire qui étoit circonſpect & prudent, a été le principal auteur de la priſe d'une Ville, que la force toute ſeule n'auroit jamais contraint d'ouvrir ſes portes. Il eſt vrai que le chant du Hibou, ſymbole de la Prudence, n'eſt pas agréable; & de même le parti tranquille & ſage que la Prudence ſuggére, n'eſt pas tou-

jours le plus flatteur ; mais au moins eſt-il le plus ſûr. Voulez-vous ſçavoir le plus grand fruit qu'on peut tirer de cette vertu ? C'eſt une ſage timidité qui porte à ſe ſatisfaire des biens que l'on poſſéde, à s'accommoder du lieu où l'on eſt, de l'état où l'on ſe trouve, de ceux avec qui l'on vit ; enfin, à modérer ſes déſirs, par l'idée des revers qui pourroient renverſer cet édifice de paix & de ſageſſe.

DES BAGUES ET ANNEAUX.

IL n'y a guéres de parties du corps humain, où un eſprit de galanterie bien ou mal entendue n'en ait fait mettre auſſi bien qu'aux doigts. Les Indiens en portent ordinairement aux nez, aux lévres, aux

joues, même au menton. Quant aux oreilles, preſque par-tout le monde on s'eſt plû d'y attacher des Bagues de prix, les femmes ſur-tout en ont fait une partie eſſentielle de leur ajuſtement. Quelques hommes les ont imitées; cependant on voit dans le Deutéronome que les oreilles percées paſſoient, parmi les Juifs, pour une marque de ſervitude perpétuelle. Apparemment il n'en étoit pas de même chez les Grecs, car on ſçait que Platon, encore jeune, avoit à l'une de ſes oreilles un pendant de prix: ni chez les Peruviens où c'étoit la marque d'un Ordre de Chevalerie, que d'avoir les oreilles percées. Céſar de Fédérici repréſente les *Nayres*, qui ſont les Gentils-hommes de l'Inde Orientale, avec de ſi grandes oreilles, & ſi bien percées,

qu'on y pourroit preſque paſſer le bras, tant leurs pendants d'oreilles ſont péſants & tiraillent ces parties. L'attrabilaire & peu galant Seneque s'eſt emporté contre la richeſſe des Bagues & des Anneaux que les petites Maîtreſſes de Rome portoient à l'envi. On peut dire, écrit-il, qu'une femme parée affiche à ſes oreilles la ruine de vingt familles : *Non ſatis muliebris inſania viros ſubjecerat, niſi bina ac terna patrimonia auribus ſingulis pependiſſent.* Mais que n'eut donc point dit ce Philoſophe, ſi les Dames Romaines euſſent fait comme ces femmes d'une certaine côte de Guinée, qui non contentes des pendeloques, dont elles ſe parent les oreilles & le nez, ſe percent les extrémités de leurs plus ſecretes parties, pour y paſſer des Anneaux

d'or, qui s'ôtent & ſe remettent quand bon leur ſemble. Qu'auroit donc penſé Seneque de cette infibulation recherchée, de ce luxe étranger ? En beaucoup de pays les hommes ne ſont pas moins faſtueux ; *Odoardo Barboſa* dit qu'au Royaume de Pegû il y en a, & ce ſont apparemment les plus galants, qui portent de petites ſonnettes attachées au bout de la partie qui les fait hommes, ou fourrées entre la chair & la peau du prépuce, ayant toujours l'attention de les faire bien ſonner par les rues, s'ils y voyent paſſer quelque femme qu'ils veulent *galantiſer*. Ce que les hommes font par gentilleſſe, d'autres le pratiquent dans un eſprit de dévotion, & tels ſont certains Religieux Turcs, nommés *Calanders*, qui s'attachent au prépuce de gros An-

neaux de fer pour conſerver leur virginité.

Les femmes Indiennes, & entr'autres les *Guzzerattes*, ſont dans l'uſage de porter encore des Anneaux aux orteils; au *Calicut*, les hommes les imitent. Quand Pierre Alvarés reçut ſa premiere Audience du Roi de ce pays, il le vit tout rayonnant & tout couvert de pierreries qu'il portoit ſur-tout aux oreilles, aux bras, aux doigts & orteils, où entr'autres bijoux, l'on voyoit briller un Rubis & une Eſcarboucle de très-grand prix. L'Anneau d'or étoit chez les Romains une marque d'honneur reſervée aux Ambaſſadeurs qui le recevoient en partant; aux Chevaliers, aux Sénateurs & aux Tribuns; mais il ne faut pas croire qu'aucune autre perſonne ne pût en porter: ce Peuple

avoit même pouſſé, à l'occaſion des Anneaux, le luxe & les *petits airs* auſſi loin qu'on a jamais fait, même en France : ils avoient des Bagues d'été & des Bagues d'hyver. C'étoit un des préceptes de Pythagore de n'en porter jamais où la figure de Dieu fut repréſentée, ce qui a été pris pour une loi qu'il faiſoit à ſes Diſciples de ne rien révéler au Peuple de ce qu'ils penſoient ſur la Divinité.

DE LA PUDEUR.

LA Pudeur eſt une légere honte qui trahit la vertu ; ſon ſiége eſt ſur le front & les joues ; mais elle n'eſt nulle part auſſi ſenſible que dans les yeux. Ils ſont les dépoſitaires de cette aimable can-

deur, & de cette ingénuité qui l'accompagnent. Auſſi Salomon aſſure que la femme corrompue, & qui a perdu tout ſentiment de retenue, ſe reconnoît manifeſtement à ſes yeux altiers & à ſes paupieres élevées : *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, & in palpebris illius agnoſcetur.*

Une des Loix d'Athènes condamnoit à l'amende la femme dont la contenance & la marche n'étoient pas décentes ; c'eſt que la pudeur ſe manifeſte dans le maintien, & qu'une femme pudique l'a toujours honnête : *Mulier ſine verecundia*, dit un Proverbe Arabe, *eſt cibus ſine ſale.* Il eſt vrai qu'il faut qu'une femme impudique ſoit bien aimable pour qu'on lui paſſe ſon exceſſive hardieſſe.

On ne ſçauroit trop eſtimer le

ſoin que les Romains prenoient d'entretenir leurs femmes dans l'amour de la décence ; Seneque apprend qu'au Temple de Cybèle, où elles obſervoient leurs pratiques religieuſes, non-ſeulement la vûe des hommes leur étoit interdite ; mais auſſi la ſimple repréſentation d'animaux mâles en étoit ſoigneuſement écartée. La crainte de manquer à la pudeur après leur mort, fut la ſeule choſe capable d'arrêter, dans les filles Miléſiennes, les effets de ce dégoût pour la vie qui les portoit à ſe tuer elles-mêmes. La Loi qui fut publiée qu'on expoſeroit nues, à la vûe de tout le Peuple, celles qui ſe ſeroient donné la mort, fut l'expédient le plus ſûr pour les déterminer à vivre.

De l'utilité des Voyages.

IL n'y a point de meilleure école de ſageſſe que celle des voyages. A force de voir tant de diverſité dans les uſages & les coûtumes, tant d'oppoſitions dans les mœurs, on acquiert plus aiſément cette aſſiette de l'ame, qui fait enviſager ſans dégoûts, & ſupporter ſans peine les manieres qui pourroient bleſſer un homme ordinaire. Plus on voit d'hommes, plus on devient indulgent pour les ſottiſes dont ils ſont remplis; on ne les en mépriſe pas plus, ce ſeroit un travers; mais on les plaint davantage, & l'on en devient plus ſouple, plus facile, plus accommodant, & par conſéquent plus heureux. Alcibiade s'étoit

fait une loi de ſe plier aux uſages des lieux où il étoit; quand on veut voyager avec agrément & avec fruit, il faut imiter Alcibiade, du moins un peu. A Athènes, il étoit ſçavant, poli; à Sparte, dur, laborieux, auſtére: en Aſie, efféminé, mou & magnifique comme les Perſes: en Thrace, il étoit toujours à cheval, & buvoit autant que le plus fort buveur; avec cette ſoupleſſe de caractere, il eſt difficile de ne pas ſe faire aimer. L'on a beau dire, l'on eſt toujours ce que l'on doit, quand on eſt aiſément ce que l'on veut.

DE L'ENVIE.

TOUT le monde convient que c'eſt un défaut, un vice même infâmant; cependant il eſt ſi fort attaché à notre nature, & nous avons toujours un amour propre ſi ſaillant, que preſque tous tant que nous ſommes, nous nous en reſſentons un peu. Si l'on aime la gloire ce n'eſt point celle dont un autre peut briller; un léger ſentiment d'envie, loin d'être préjudiciable, eſt fort propre à nous porter au bien. L'exemple eſt un puiſſant aiguillon; on peut dire que cette paſſion eſt l'ombre de la gloire, elle en eſt preſque inſéparable. On ne nous pardonne pas aiſément un grand mérite; auſſi Themiſtocles

ſouhaitoit avec paſſion de ſe voir des Envieux ; cependant c'eſt ſe ſouhaiter des ennemis. L'Envieux n'en a point de plus furieux que lui-même, il eſt ſon Bourreau ; & ce Roi le ſentit bien, qui pour punir le crime d'envie en trois hommes différens, après avoir condamné le moins coupable à mourir de faim, & le ſecond à avoir la tête tranchée, condamna le dernier, comme le plus criminel, à vivre dans des lieux où l'on exerçoit une infinité de bienfaits & d'actes de charité, jugeant que c'étoit augmenter ſa peine par-deſſus celle des autres, de lui prolonger une vie traverſée de paſſions pires que les ſupplices : *Nunquam erit felix, quem torquebit felicior*, dit avec raiſon Seneque. Si on n'a point l'heureuſe faculté de pouvoir ſe réjouir du

bien qui arrive aux autres, que du moins on réuniſſe tous ſes efforts pour ne s'en point attriſter, l'indifférence dans ce cas eſt preſque déja une vertu.

De l'instruction des Enfans.

C'Est, ſans doute, un grand avantage que d'être bien né, & d'avoir été gratifié en venant au monde des bonnes graces de la nature; mais outre que cette faveur eſt aſſez vaine, l'on remarque tous les jours qu'elle devient preſque inutile à ceux qui manquent de bonne éducation, & dont la jeuneſſe n'eſt pas guidée par de bons Maîtres. La ſervitude des eſprits qui eſt ſi grande, eſt bien plutôt l'effet de leur différente culture que

de leur conſtitution ; nous apportons preſque tous le même fonds : il produit à raiſon de ce que nous le cultivons. C'eſt plus que l'on ne le croit, des premieres années de notre vie que dépend le ſort plus ou moins heureux qui nous y attend. L'enfance eſt l'âge des préjugés, ſi ce l'étoit des bons principes, ſi l'on nous y portoit plus directement, ſi l'on s'attachoit davantage à fortifier notre ame contre le choc des paſſions, & les jeux de la fortune, dans cet âge heureux où elle ſe prête ſi volontiers aux impreſſions qu'on y grave, probablement nous ſerions plus heureux ; puiſque nous ſerions moins ſenſible aux maux qui pourroient nous affliger.

Ce n'eſt pas dans ce qui concerne l'éducation de ſes enfans que l'on doit

doit porter l'économie, ſi bonne par-tout ailleurs : le prix de la Science, qui ſert à la Sageſſe, eſt tel, qu'il n'y a point de tréſor qui puiſſe le payer. L'on demandoit un jour en préſence de cet Alphonſe, que les Arragonois nomment leur grand Roi, ſi un Souverain comme lui pouvoit devenir pauvre, il prit la parole & dit, que ſi la Sageſſe ſe trouvoit quelque part à vendre, la choſe pourroit arriver ; on doit de plus une entiere reconnoiſſance aux hommes de qui l'on a reçu de bons enſeignemens. Les ſentimens qu'Alexandre eut toujours pour Ariſtote, font honneur au cœur de ce Prince. Il portoit à ſon Précepteur autant d'honneur qu'à ſon pere, l'un lui avoit donné la vie, & l'autre lui avoit appris à la bien paſſer.

[1] Le *Jus-jurandum* d'Hypocrate eſt

auſſi remarquable, par ce que dit ce Médecin célébre touchant celui de qui il a reçu des leçons : je le reſpecterai toujours, dit-il, comme mon pere, je l'aiderai dans ſes beſoins, s'il a le malheur d'en avoir jamais ; & ſes enfans je les recevrai comme ceux de mon frere.

DES PROMESSES.

ON a dit qu'il étoit bon de penſer une heure avant que de parler ; mais qu'il étoit encore mieux de penſer un jour avant que de promettre. Il eſt vrai que rien n'eſt ſi inſupportable que de ſe voir fruſtré d'une eſpérance fondée ſur des promeſſes ſur leſquelles l'on comptoit ; & tel ne peut digérer, dans de ſemblables occaſions, un

manquement de paroles, qui eût ſouffert patiemment le refus de ſa demande. Il eſt donc d'un Sage d'uſer d'une grande retenue, quand il ſera queſtion de promettre; mais quand il l'a fait, il faut abſolument qu'il ſoit très-religieux obſervateur de ſa parole. Si c'eſt une grace que de promettre; c'eſt une perfidie de ne point tenir; on devroit ſévir contre ces Prometteurs éternels, dont le métier eſt d'entretenir fauſſement l'eſpérance, & de tromper après tout ceux dont ils leurrent la crédulité : mais ſi on les mépriſe, ne ſont-ils pas aſſez punis ?

DES BONNES ET MAUVAISES COMPAGNIES.

IL eſt conſtant que ſoit en bien, ſoit en mal, nous prenons avec beaucoup de facilité la tournure de ceux avec qui nous vivons, ſurtout à l'égard du mal; les converſations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, ſi nous n'évitons avec ſoin celles qui ſont d'autant plus à craindre, qu'elles nous charment davantage par leur agrément. N'eſt-ce pas une choſe étrange dans la nature, que les bonnes choſes n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude qu'ont pour cela les mauvaiſes? Cent pommes vermeilles & bien ſaines ne ſçauroient en rétablir une qui com-

mence ſeulement à ſe corrompre ; & il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premieres. Qui a jamais remarqué qu'à fréquenter des gens qui ſe portent bien, on s'en porte mieux ; nous contractons à toute heure mille infirmités avec ceux qui en ont.

La plus importante régle que l'on doive obſerver, ſur-tout ſi l'on eſt jeune, eſt de parler peu ; l'on ſe repent d'avoir parlé ; preſque jamais de s'être tu. Soyez taciturne juſqu'aux choſes que vous entendez le mieux, afin de donner créance à votre ſilence, & que dans toutes les autres il ſoit favorablement interprété. Ne vous dégoûtez pas du procédé de ces gens durs, peu affables, & rebutants ; la modération dont vous uſerez dans de ſemblables rencontres, vous donnera cent

fois plus davantages ſur eux, que ne feroient le reſſentiment & la conteſtation. L'on dit à Rome que l'intérêt eſt le maître des cérémonies le plus parfait & le plus abſolu, parce que chacun y honore ſon compagnon, ſuivant qu'apparemment il a beſoin de lui : c'eſt par tout à peu près la même choſe. Mais on pourroit ſoutenir que cet intérêt eſt le plus injuſte & le plus imparfait de tous les Juges, puiſqu'il n'obſerve nul ordre raiſonnable, & preſque toujours il défere l'honneur à celui qui le mérite le moins. Il faut cependant s'accommoder à tout; & puiſque nous ne ſommes pas pour réformer le monde, rire de mille choſes ſemblables autoriſées par l'uſage, & ſe ſoumettre docilement au joug qu'il faut porter; il en doit moins coûter

de ſe vaincre & de ſe contraindre, que de forcer les autres à nous ſupporter comme nous voudrions être.

De l'Amour.

Cette paſſion, l'objet de la cenſure de tant d'hommes trop rigoriſtes, n'eſt pas plus condamnable qu'aucune autre. L'abus ſeul en eſt répréhenſible. C'eſt un ſentiment donné par la nature pour nous porter à la ſeconder dans ce qu'elle a de plus précieux, la reproduction des êtres. Les femmes en ſont l'objet, & un de ſes effets les plus ordinaires eſt de nous égayer l'eſprit, de nous échauffer aux feux de leurs charmes; ſi l'amour étoit ſi vicieux, il faut croire que Salo-

mon n'auroit pas pris ſon voile, comme il fait dans ſon Cantique des Cantiques.

Les conſtitutions atrabilaires diſpoſent à l'Amour, & en cela les mélancholiques ont été bien ſervis par la nature ; car les plaiſirs amoureux ſont merveilleuſement propres à éclaircir ces fronts couverts, à diſſiper ces humeurs triſtes & nuiſibles. On lit dans Athenée qu'une Courtiſane Grecque fut nommée *Antycire*, à cauſe, dit-il, qu'elle préparoit l'ellébore, & qu'elle en procuroit aux Atrabilaires qui en avoient beſoin ; mais n'eſt-ce pas plutôt que par ſes agrémens, par ſa converſation, & les voluptés qu'elle avoit l'art aimable de diſpenſer à propos, égayant l'humeur ſombre des mélancholiques qui la fréquentoient, elle leur tenoit lieu

d'*Antycire*, d'ellébore, & de tout médicament : & quel autre, en effet, eſt plus puiſſant que ce feu des déſirs qui nous tranſporte, ces raviſſemens délicieux qui nous ſéduiſent ?

De la Curiosité.

L'Envie de ſçavoir eſt naturelle ; mais ce ſentiment nous faiſant porter notre curioſité ſur des choſes placées hors de la portée de notre eſprit, fait ſans ceſſe notre tourment, quand il n'eſt pas réglé par la raiſon. Comme la place que nous tenons dans la penſée des autres eſt une choſe fort intéreſſante pour notre amour propre, nous ſommes fort avides de connoître cette place, & c'eſt là une des plus

grandes miſéres à quoi notre condition nous expoſe. S'inquiéter de la maniere obligeante ou diſgracieuſe dont on penſe de nous, c'eſt mettre ſon repos, ſon honneur preſque, ſur-tout ſa tranquillité à la merci des caprices d'autrui; quand d'ailleurs il ſeroit poſſible de pénétrer juſques dans l'intérieur des autres, en ſerions-nous plus contens? La douleur de connoître les diſpoſitions fâcheuſes où la plûpart du tems nous les trouverions pour nous, l'emporte infiniment ſur le triſte plaiſir d'avoir ſatisfait un vain mouvement de curioſité. S'il y avoit moyen d'avoir un miroir magique qui nous découvrit à nud toutes les envies, les perfidies & les mauvaiſes volontés qui nous regardent, il ſeroit plus à propos de le caſſer ou de s'en défaire, que de le re-

tenir avec les inquiétudes & les chagrins qu'indubitablement il nous donneroit. Cardan donne, dans ſon Livre de la *Prudence*, cet avis important, qu'il faut tenir pour nos plus grands ennemis ceux qui ſous le manteau de la familiarité, s'informent trop curieuſement de nos penſées, de nos deſſeins, & généralement de tout ce qui nous touche de fort près; leur deſſein, dit-il, eſt ſouvent de prendre par-là le plus davantage ſur nous qu'il leur eſt poſſible, & de faire ce que le Satyrique Romain reproche aux mauvais Serviteurs :

Scire volunt ſecreta domûs, atque indè timeri.

Un homme qui tient notre ſecret, eſt abſolument maître de nos actions.

Pourquoi avec la plus forte paſſion pour la curioſité, ne liſons-nous cependant jamais ſans une grande eſtime dans les Hiſtoires, la modération de ceux qui ont ſçu commander à leurs appétits en des rencontres délicates, où d'autres auroient ſûrement contenté leur curioſité? C'eſt que l'homme eſt un compoſé, dont *toutes les piéces* ſont contradictoires.

DES ÉPITHETES.

LEs hommes fameux, & ſurtout les grands hommes, ont toujours traîné quelques épithetes après leur nom, & preſque toujours cette *ſur-appellation* eſt le ſommaire des ſentimens de haine ou d'affection, d'ignorance ou de

célébrité qu'ils ont excités durant leur vie.

Commençons par ce Mercure Egyptien honoré du surnom de *Trismegiste*, qui depuis lui n'a été donné à personne. Entre les Philosophes Grecs, Hypocrate & Platon ont eu celui de *Divins*, & le dernier est encore connu par cet autre de *Moïse Athénien*; comme le Juif Philon est appellé le *Platon circoncis*. Le *Sage* Socrate, le *Juste* Aristide, le *Bon* Phocion, sont des termes ordinaires. Aristote passe pour le *Génie de la nature*, Averroës est le *Commentateur* par excellence; Pierre de Apono a été baptisé dans l'école du nom de *Conciliateur*, & Richard Suiseth de celui de *Calculateur*. Grégoire de Naziance y est *le Théologien*, Pierre Lombard, *le maître des Sentences*;

S. Thomas, *le Docteur Angélique*; Scot, ſon Antagoniſte, *le Docteur ſubtil*; Alain de Lille, *le Docteur univerſel*; Alexandre Hales, *le Docteur irréfragable*; Henri de Gand, *le Docteur ſolemnel*; Michel Angrianus, *le Docteur inconnu*; Gerſon, *le Docteur très-Chrétien*; & Raymond Lulle, *le Docteur illuminé*.

Saint Hilaire & Saint Bonnaventure ont tous deux obtenu le ſurnom *de Docteur Séraphique*. Ocham, Chef des Nominaux, a eu les titres de *venerabilis Inceptor*, & de *Docteur invincible*; Rabi Moſés, celui de *Doctor Perplexorum*, & Thomas Domus celui de *Doctor veritatis*.

Parmi ces noms, il y en a de plaiſans & de bouffons, comme ceux qu'on a donnés de *Griſegonelle* à Foulques d'Anjou, de *Tête d'étoupes* à Raymond de Barce-

lonne, *de main percée* au Roi Alphonſe, à cauſe de ſa libéralité, &c.

De l'insolence des Riches.

ON n'eſt que trop porté, quand on eſt riche, à mépriſer ceux qui le ſont peu. Il ſemble qu'à meſure que les richeſſes augmentent, l'ame ſe rétréciſſe, & que le cœur perde de ſa ſenſibilité. Rien n'aiguiſe le ſentiment comme le malheur, rien ne l'émouſſe comme l'opulence; comme tout eſt aſſez bien compenſé, peut-être pour un homme qui penſe, eſt-il plus heureux de n'être pas embarraſſé de richeſſes, que d'être dans un état beaucoup moins accommodant; ce qu'il perd des plaiſirs des riches, qui le plus ordinairement n'en ont

guéres, il le regagne par la joie qu'il éprouve bien plus souvent de s'attendrir sur le sort de son ami, d'exercer sa reconnoissance, de cultiver une douce & agréable amitié. On dit que le son du fer & de l'airain a le pouvoir de faire fuir les esprits, celui de l'or a une faculté toute contraire.

Un homme riche qui use de ses biens comme il faut me plaît extrêmement; mais j'admire le pauvre, qui sans se tourmenter par d'inutiles désirs, vit encore plus content que le premier, & rend sa pauvreté honnête, comme disoit Épicure, parce qu'elle est toujours accompagnée de gaieté : *Optimus*, dit Seneque, *pecuniæ modus qui nec in paupertatem cadit, nec procul à paupertate discedit.* Le souhait d'un honnête homme doit être de

ſe trouver toujours loin des ſoucis de la richeſſe ; mais loin & plus loin encore des horreurs de l'indigence.

DES JALOUX.

LA jalouſie n'eſt pas un vice ; ce n'eſt pas une paſſion criminelle, cependant on s'en cache, on s'en défend comme d'un crime ; eſt-ce donc une foibleſſe ? Un Jaloux eſt merveilleuſement adroit à faire préciſément tout ce qu'il faut pour engager à le tromper. L'Hiſtoire préſente une infinité d'actions atroces que la ſeule imagination de l'avenir a fait exercer à ceux que cette violente paſſion tranſportoit. Rhadamiſte emploie, dans Tacite, le fer & l'eau de l'Araxe, pour

ôter la vie à cette Zénobie, dont tout le crime étoit de ne le pouvoir pas ſuivre dans ſa fuite. Hérode ordonna pluſieurs fois que s'il arrivoit qu'il mourut avant Mariamne, on la fit périr incontinent, ne pouvant ſupporter l'idée qu'après lui un autre jouiſſe d'une femme qu'il aimoit.

De la faveur des Juges.

UN homme chargé du ſoin délicat de juger ſes ſemblables, doit avoir les yeux bandés & les mains liées pour s'empêcher de favoriſer jamais l'un aux dépens de l'autre. Il faudroit qu'il n'eût point de paſſions; mais où donc trouveroit-on des Juges, ſi la raiſon ne venoit au ſecours de l'humanité?

De tout tems on a éſtimé que les meilleurs Jugemens ſe rendoient par ceux qui avoient le moins de connoiſſance des Parties conteſtantes, & qui ne leur donnoient pas le tems de faire des brigues plutôt que des ſollicitations. Platon remarque au douziéme Livre de ſes Loix, que Rhadamiſte rendoit ſes Sentences ſur le champ, & pour parler ainſi, *à la Suiſſe.*

Il eſt vrai que ces Peuples ſages ne ſont pas les ſeuls qui croyoient que les formalités judiciaires les plus courtes étoient encore les meilleures. Leon d'Afrique dit que les Habitans du Mont Semede, au Royaume de Maroc, n'ont point d'autres Juges de leurs différens, que quelques Paſſans; il aſſure la même choſe des Habitans de la Ville de Medua, où il fut lui-même

retenu pour décider quelques-unes de leurs conteſtations. Barbaro, Gentilhomme Vénitien, aſſure que les Tartares qu'il eut occaſion de voir dans ſes voyages, ſe faiſoient juger de même par le premier homme de conſidération qu'ils trouvoient ſur un grand chemin. Tout cela fait voir que le Juge le plus inconnu, & par conſéquent le moins intéreſſé, paſſe pour le plus équitable, comme pour le plus incorruptible; c'eſt pourquoi nos Rois, Philippe le Bel, & Charles V, ordonnerent que perſonne ne pût être jugé dans le lieu de ſa naiſſance.

La plûpart de nos voiſins ſe gouvernent encore avec cette ſageſſe: il y a peu de Villes en Italie, dont le principal Magiſtrat ne doive être étranger; à la Chine même, comme Herrera entr'autres le té-

moigne, on ne donne jamais à exercer une charge publique à quelque homme que ce ſoit au pays où il eſt né; & l'on ſçait que Marc-Aurele porta un Édit pour que perſonne ne fut revêtu de la qualité de Gouverneur dans ſa Patrie. En effet, il eſt ſi difficile de dépouiller, en prenant la qualité de Juge, tout ce que la connoiſſance ou l'amitié, l'intérêt ou la haine peuvent nous donner de préventions, que les Loix n'ont pu trop ſoigneuſement y remédier.

Combien peu de nos Magiſtrats imiteroient ce Cadis Turc qui fit donner cinquante coups de bâton à un Solliciteur qui lui avoit apporté un préſent de quelques fruits, ſur ce fondement qu'il l'avoit voulu corrompre, & divertir le cours de la Juſtice.

DES POMPES FUNEBRES.

QUE dire contre l'uſage des Pompes funebres qui contentent du moins les vivans, ſi elles ne ſervent de rien aux morts ? Seulement il ne faut rien conclure de ces démonſtrations de deuil : elles contraſtent ſouvent avec la triſteſſe qui paroît les commander. Herode ayant fait noyer ſon beau-frere Ariſtobule, l'honora enſuite de magnifiques funérailles. Antigone ne fut pas moins reſpectueux, c'eſt-à-dire pas moins fourbe, envers Cléopatre, ſœur d'Alexandre le Grand, après lui avoir ôté la vie, comme l'aſſure Diodore de Sicile.

Tacite dit qu'Agrippine n'épargna rien aux obſéques de ſon mari

qu'elle venoit d'empoiſonner, & la Reine d'Angleterre Eliſabeth employa cent mille florins à celles d'une autre Reine qu'elle avoit fait décapiter. Rien de plus ſingulier que la différente maniere qu'ont différens peuples de rendre les derniers devoirs aux morts. On dit qu'au Royaume de Siam, où les quatre élémens ſont adorés par des Sectes différentes, ceux qui y rendent leur culte à la Terre ſont mis dans des foſſes comme nous, quand ils viennent à décéder; que les Adorateurs de l'Eau y ſont jettés aux Poiſſons; que l'on y pend en l'air, ceux qui font leur Divinité de cet élément, & que les derniers qui ſacrifient au Feu, y ſont livrés après leur mort pour être réduits en cendres.

Voilà dans un ſeul Peuple preſque tout ce qui s'eſt pratiqué ſur

ce ſujet dans le reſte du monde. A Rome l'on enterroit & brûloit les corps aſſez indifféremment, & ſuivant que l'on le vouloit. Oviedo apprend que les Indiens occidentaux déſſéchoient au feu les corps de leurs Souverains ou Caciques, afin de les garder reconnoiſſables le plus long-tems qu'il leur étoit poſſible; bien différents en cela des Perſes, qui par un deſſein abſolument contraire expoſoient aux chiens & aux oiſeaux de proye leurs morts qu'ils tenoient pour des méchans & des *abominables*, s'ils n'étoient bientôt dévorés. Mais comment imaginer qu'il ſoit tombé dans la penſée de quelques Peuples de ſe repaître avec joie des corps de leurs proches, dans l'idée que le tombeau le plus honorable pour un pere eſt le corps même de ſon fils.

fils. C'eſt cependant ce qu'Herodote a écrit des Maſſagetes, de quelques Indiens, & des Iſſédons.

Odoardo Barboſa prétend même que cela ſe pratique encore en quelques pays ſujets du Roi de Siam. Les Anciens ont toujours été mieux aviſés que nous ſur le lieu deſtiné à l'inhumation : *In Urbe ne ſepelito, neve urito*, diſoient les douze Tables des Romains. Dion Caſſius rapporte l'Ordonnance d'Auguſte, qui défendoit qu'on ne brûlât les corps qu'à deux lieues au moins de Rome ; & Jules Capitolin obſerve qu'Antoine le Pieux donna un Édit par lequel il étoit défendu d'inhumer les morts en quelque Ville que ce fût. Bien différens des Romains, nous les enterrons préciſément dans les lieux où nous devons nous raſſembler.

Au Cap Vert on met les cadavres des perſonnes du Peuple, debout dans le tronc d'un arbre ; & l'on couche les autres dans une foſſe. Les Hurons roulent leurs morts & les ramaſſent en peloton, à peu près comme les enfans le ſont dans le ventre de leurs meres.

Il ſemble d'abord que rien ne ſoit ſi naturel que de pleurer les morts, il y a cependant des Peuples entiers dans l'opinion que la mort n'eſt pas une ſi triſte choſe, qu'on doive s'attriſter ſur le ſort de ceux qui l'éprouvent. Les Troglodites, par exemple, jettoient des pierres en riant ſur leurs morts ; les Marſeillois, au rapport de Valere Maxime, faiſoient des feſtins aux funérailles de leurs amis ; des inſtrumens de Muſique s'y faiſoient entendre. Les Jeux Pythiques, les Néméens,

les Olympiques ne furent institués qu'en commémoration des morts, & l'on voit par la relation de George *Interiano*, Génois, que les Scythes ou Tartares Circassiens, croient si peu qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme seroit deshonorée chez eux, si elle étoit convaincue d'avoir seulement soupiré aux obsèques de son mari, auxquelles l'on a accoutumé, entr'autres réjouissances, de défloror, à la vue de tous les assistans, une fille de douze à quatorze ans, comme pour narguer la nature.

De l'Espérance.

Les Italiens l'appellent le jardin des fous, qui n'ont point de plus grand plaisir que de s'y pro-

mener dans des eſpaces imaginaires, où toutes choſes rient à leur fantaiſie. Toute la différence que mettoit Platon entre eſpérer & rêver, étoit que l'un donnoit des ſonges aux perſonnes éveillées, & l'autre à celles qui ſont endormies. Ainſi que la mémoire du bien paſſé donne du contentement, l'eſpérance d'un plaiſir futur eſt auſſi très-agréable. Eſpérer, c'eſt preſque jouir, c'eſt preſſentir la joie des plaiſirs; c'eſt dans cette idée que pluſieurs ont conſidéré la condition des Rois comme aſſez miſérable, d'avoir infiniment plus à craindre qu'à eſpérer. Cette douce illuſion qui enchante le malheureux, ne leur eſt point connue: ſans ce plaiſir innocent qui aſſaiſonne & facilite nos actions, comment nous ſoutiendrions-nous contre le choc de l'infortune? Le

Sage n'eſpére jamais qu'autant que la raiſon le lui permet : le fou s'abandonne à tous partis, & dans une ſoif continuelle des choſes qu'il attend, il ſoupire ſans ceſſe après l'avenir, ſans pouvoir ſe déſaltérer, ce qu'il poſſéde ne le contente jamais, & il ne jouit que de ſes inquiétudes.

DE CEUX QUI ONT PRIS DE FAUX NOMS.

LEs Hiſtoires ſont remplies d'impoſtures ; il n'y a point de Peuples, preſque point de regnes qui n'aient vu de ces hommes hardis uſurper impudemment des noms qui ne leur appartenoient point. On a vu chez les Juifs un faux Alexandre qui ſe diſoit fils d'Hérode ;

chez les Perſes, un faux Smerdis, qui oſa conteſter à Cambiſes la Couronne; chez les Grecs ce Pſeudo-Aléxandre ſe diſant tantôt de la famille des Seleucides, & tantôt de celle d'Aléxandre.

Pour paſſer à notre Hiſtoire on trouve dans Grégoire de Tours, & dans l'Abrégé de Fredegarius, un faux Gondevault qui ſe diſoit fils de Clotaire I, & qui fut ſuivi d'une partie de la Nobleſſe & du Clergé de France. Zelen fait mention dans la vie de S. Leger, Evêque d'Autun, d'un faux fils de Clotaire III, qu'on apoſta pour diſputer la Couronne à Thierri I. Sous Henri IV, un François de la Ramée eut l'impudence de ſe dire fils de Charles IX, & d'Eliſabeth d'Autriche, ajuſtant que la Reine mere l'avoit fait nourrir clandeſtinement

en Poitou, ce qui le fit condamner à être brûlé à Paris en 1596.

Les Turcs ont été troublés par deux faux Muſtaphas ; deux faux Demetrius ont excité d'étranges troubles en Moſcovie, en 1605 & 1606, avec cette particularité à l'égard de l'un de ces deux impoſteurs, qu'il avoit un bras plus court que l'autre, & une verrue au viſage, comme le véritable Démetrius dont il jouoit le perſonnage.

L'on peut voir dans Herrera que deux Hermites voulurent être pris chacun pour le Roi de Portugal. Don Sebaſtien Mariana apprend qu'en l'an 1162, un effronté ſe produiſit comme s'il eût été le Roi Alphonſe, ving-huit ans après ſa mort. Un Juif, au rapport de Sandoval, voulut ſe faire couronner dans Valence en qualité de Don

Juan, fils unique de Ferdinand & d'Iſabelle, que toute l'Eſpagne ſçavoit être décédé à Salamanque. Philippe II fit pendre un Patiſſier aſſez impudent pour ſe dire Don Carlos qui venoit de périr. Les Flamands virent paroître en 1224, un homme de Reims qui ſe donnoit pour Baudoin, Comte de Flandres, & Empereur de Conſtantinople; ſa fourberie fut reconnue à la Cour de France, où il eut l'audace de ſe préſenter, & elle fut punie dans la Ville de Lille, où ayant été pendu, la Comteſſe de Flandres, fille du véritable Baudoin, le fit quelque tems après exhumer, & pendre une ſeconde fois.

DE LA LIBERALITÉ.

ELLE eſt ſi éclatante, ſur-tout quand elle s'éléve juſqu'à ce haut dégré qui lui fait prendre le nom de magnificence, que la frugalité, conſidérée enſuite, a bien de la peine à ſe maintenir dans le rang des vertus ; elle paroît alors avarice, mais la raiſon ne veut pas que nous jugions de la ſorte : comme il ne ſeroit pas juſte d'attribuer à la libéralité les excès du prodigue, il ne faut pas imputer non plus à la frugalité ce que la honteuſe avarice peut faire. Il eſt des bornes qui retiennent ces actions dans leurs limites reſpectives. On a dit des diſſipateurs qu'ils avaloient & digeroient tout juſqu'au fer, comme

les Autruches. Ariſtophane nomme dans cette idée Mangeur de pierres, un certain Cteſippus qui avoit vendu juſqu'à celles du tombeau de ſon pere, pour ſurvenir à ſes dépenſes exceſſives. D'ordinaire il n'y a ſorte de débauches, qui ne fourniſſe au prodigue l'occaſion d'avancer ſa ruine, ce qui fait que la prodigalité, dont le fond eſt une vertu, eſt cependant un vice très-condamnable; auſſi les Aréopagiſtes la puniſſoient comme un crime. L'Empereur Adrien faiſoit promener honteuſement par-tout l'Amphithéatre, ceux qui en faiſoient profeſſion. Ils étoient privés en beaucoup de lieux de la Gréce de la ſépulture de leurs ancêtres; on les comparoit à ce fou qui allumoit ſa lampe en plein midi, & qui n'y trouvoit plus d'huile quand la nuit étoit

venue. Il eſt vrai que d'un autre côté l'avarice eſt encore pire, puiſque ſans jamais faire de bien à perſonne ni à eux-mêmes, les avares tiennent toute leur vie ce qu'ils poſſédent ſans en faire uſage : *In nullum avarus bonus eſt, in ſe peſſimus.* Voyez-vous ce vieillard qui n'eſt preſque plus que terre, le prenez-vous pour un homme ? C'eſt un ſac d'argent ; c'eſt un coffre fort, *area eſt.* Il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avare ; un homme pauvre jouit du moins du peu qu'il poſſéde, il s'aide de ce qu'il a le mieux qu'il peut ; mais l'avare manque auſſi bien de ce qui eſt à lui que de ce qui n'y eſt pas, & ſa miſere eſt d'autant plus extrême, que dans une grande abondance il mene une vie miſérable. Ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que ſon

mal croît & s'augmente de ce qui devroit l'en débarraſſer ; plus il acquiert & accumule, plus il déſire. Le tems même qui ſert de médecine à tant de maladies, ne fait qu'irriter celle-ci, l'avidité des biens va toujours croiſſant avec l'âge de ceux qui en ſont touchés. Il n'y a que la mort qui puiſſe remédier à cette inſatiable convoitiſe. Les yeux d'un avare, dit une façon de parler des Perſes, ne peuvent être remplis que de la terre de ſon tombeau.

DU TEMS ET DE L'OCCASION.

LEs Romains avoient un Temple dédié à l'heure, il ne ſe fermoit point, & l'entrée en étoit toujours libre ; cela, auſſi bien que

la plûpart de leurs cérémonies, cachoit un ſens myſtérieux, qui mérite d'être conſidéré. Ils vouloient dire qu'en toutes choſes il faut prendre l'heure & le tems ſi nous voulons les bien faire, & qu'elles nous réuſſiſſent. Il y a dans les affaires certains points à ſaiſir, ſi nous les manquons, les difficultés ſans nombre naiſſent autour de nous, & déſormais l'eſpérance eſt vaine. Heureuſes ſont les perſonnes ſi clairvoyantes, qu'elles ne manquent guéres à s'avantager de tous les momens favorables qui ſe préſentent. L'excellence de l'eſprit ſe manifeſte dans la promptitude à prendre parti ſur le champ, & à tourner adroitement la voile ſelon le changement des vents; auſſi chez les Latins un homme de toute heure & un Sage étoient ſynonimes.

Cependant malgré la grande importance dont il eſt de bien uſer du tems & de l'occaſion, il n'y a rien que nous faſſions avec moins de ſoin durant toute notre vie, la plûpart des hommes finiſſant de vivre, avant que d'avoir bien ſçu pourquoi ils vivoient. Choſe étrange que nous méditions ſur tout hormis ſur ce qui nous importe le plus; nous ne jouiſſons point de la vie, nous ne la connoiſſons que par les foles inquiétudes, dont nous empoiſonnons le ſeul inſtant qui ſoit à nous. Le tems qui paſſe & s'écoule nous entraîne ſans ceſſe vers l'abyme, & nous vivons comme s'il n'avoit aucun empire ſur nous.

DE LA COLERE.

L'On eſt patient à meſure de ce que l'on eſt éclairé ; car pourquoi s'émouvoir, ſe fâcher qu'une choſe ait ſon effet néceſſaire ? La colere eſt donc la plus folle des paſſions ; elle eſt auſſi la plus nuiſible à celui qui l'éprouve. L'envie mine peu à peu & ne tue qu'à la longue ; mais un inſtant de colere eſt ſouvent un inſtant meurtrier. Quand pour punir quelqu'un d'une faute l'on ſe tranſporte de colere, ce n'eſt pas le coupable que l'on punit, c'eſt contre ſoi-même qu'on ſévit le plus rigoureuſement. Il eſt vrai qu'il eſt difficile d'empêcher tout-à-fait les premiers mouvemens, de dépouiller entierement l'huma-

nité, & de conſerver une ame tranquille au milieu du combat des paſſions. Mais pour un homme qui uſe de la raiſon, un inſtant de réflexion remet les choſes dans l'ordre, un eſprit un peu maître de ſoi diſſipe bientôt le nuage qui s'éleve contre lui; auſſi voyons-nous qu'il n'y a point de perſonnes qui s'abandonnent ſi-tôt ni ſi aveuglément au courroux que les foibles de corps & d'eſprit; un enfant; une femme, un ignorant, un malade, un vieillard s'irritent avec tant de facilité, qu'un rien les met hors d'eux-mêmes.

Un Proverbe Arabe dit qu'il y a trois choſes qui ne ſe reconnoiſſent bien qu'en trois lieux; la hardieſſe, aux dangers de la guerre; l'ami, dans la néceſſité; & la ſageſſe dans les attaques de la colere.

DE LA NOUVEAUTÉ.

D'Où vient cette grande inclination que nous avons tous pour les choſes nouvelles ? Pourquoi ſommes-nous tant flattés du changement & de la variété qui les accompagne ; c'eſt que l'ennui eſt le plus cruel des maux, & que tout ce qui nous y arrache a droit de nous plaire.

Peut-être auſſi que le déſir naturel de ſçavoir & de connoître contribue un peu à nous faire trouver agréable ce qui eſt nouveau. Ce que l'on ſçait eſt le plus ſouvent comme ce que l'on poſſéde ; on s'en laſſe, on s'en dégoûte ; on diroit que l'inconſtance nous eſt naturelle. Ce que nous ne poſſédons pas, ce que nous

ignorons, eſt préciſement ce que notre cœur déſire, eſt ce que nous brûlons d'apprendre : c'eſt ainſi que trompés ſans ceſſe, & promenés de déſirs en déſirs, nous vivons tous ne poſſédans rien qu'une illuſion que tout perpétue.

DES SUPPLICES.

LA punition des crimes eſt une partie ſi eſſentielle de la Juſtice, que pour déſigner l'exécution publique de quelque criminel, nous diſons ordinairement qu'on va faire juſtice. C'eſt ce qui donne ſujet d'eſtimer la prudence des *Ephores* de Sparte, qui firent élever le Temple de la Crainte auprès du Tribunal où ils rendoient juſtice, n'eſtimant rien de ſi propre à retenir les

hommes dans le devoir, que la peur d'être punis, s'ils s'en écartent; mais il eſt aſſez étonnant que dans cette idée ils ne fiſſent jamais mourir perſonne que la nuit. Les Romains au contraire vouloient que leurs ſupplices fuſſent vus de tout le monde; leurs punitions étoient des exemples, & par-là ils les rendoient utiles.

Il paroît que c'eſt aux Egyptiens que l'on doit l'attention de différer le ſupplice des femmes enceintes condamnées à mort, juſques après leur accouchement. Ce Peuple éclairé & par conſéquent juſte, trouva qu'il étoit déraiſonnable de faire ſouffrir avec la perſonne coupable, celle qui n'avoit point failli. Aujourd'hui toutes les Nations de la terre qui ont quelque uſage de police, & quelque forme de gouver-

nement, ſuivent ſcrupuleuſement la Loi des Egyptiens à cet égard.

DES MAGISTRATS.

PUISQU'IL faut néceſſairement que les hommes paſſent comme la monnoie dans la vie civile, plutôt ſelon la marque extérieure & le cours ordinaire, que ſelon la bonté intérieure, dont il eſt impoſſible de prendre la connoiſſance néceſſaire pour les mettre à leur juſte valeur; il eſt aiſé de voir que le caractere d'un homme conſtitué en dignité nous oblige à des déférences proportionnées à la nobleſſe de ſa charge, & que perſonne n'en doit être diſpenſé. L'on ne parle aux Juges, dans toute la Chine, que le genou en terre, ſi nous en croyons

Herrera; auſſi leur érige-t-on des Temples, même de leur vivant, lorſqu'ils ſe ſont dignement acquittés de leur devoir. De la vénération pour les Loix, on paſſe aiſément au reſpect de ceux qui en ſont les dépoſitaires; il eſt de l'équité que les égards, les honneurs, la conſidération, les payent de leurs ſolides études; ce n'eſt pas cependant que l'on doive un égal reſpect indifféremment à tant de mains chargées du glaive vengeur de la Juſtice.

Il en eſt ſans doute d'indignes de porter ce ſigne redoutable du pouvoir légiſlatif; il eſt des Juges ſans jugement, ſans honneur, ſans ſcience, ſans mœurs, & auſſi les Loix ſe ſont-elles tournées contre eux: Solon permit de tuer un Magiſtrat qui ſeroit rencontré yvre. Louis XII ayant trouvé des Conſeillers du

Parlement de Paris, jouant à la paume; il leur en fit une ſévere réprimande, leur proteſtant que s'il les y trouvoit encore, il ne feroit pas plus d'état d'eux déſormais, que du moindre Cadet de ſes Gardes.

Je laiſſe à part cette déplorable vénalité d'offices, que tous les gens de bien déplorent; il n'eſt que trop à craindre que quiconque achete ne faſſe des efforts pour ſe rembourſer. C'eſt preſque une honte pour nous, que dans toute l'étendue de la religion de Mahomet, aucun Magiſtrat n'oſe prendre le moindre ſalaire pour ſes jugemens, & que parmi nous perſonne ne puiſſe eſpérer juſtice, qu'à proportion de ce qu'il a dans ſa bourſe pour ſurvenir aux frais d'un procès.

DES REMEDES.

VOULEZ-vous ſçavoir l'imbécillité de l'art & la puiſſance de ſa nature ; conſidérez que le moindre effort de l'imagination fait quelquefois en un moment plus que tous les remedes de Gallien & d'Avicenne. La Statue du Scythe Toxaris guériſſoit de la fièvre dans Athènes, & celle de l'Athlete Polydamas de même aux Champs Olympiques ; parce qu'on étoit perſuadé qu'elles avoient cette vertu. Les Pſylles d'Afrique, les Marſes d'Italie, & les Ophiogenes d'Aſie dont parle Strabon, n'ont agi vraiſemblablement que par ce principe. N'eſt-ce pas la même choſe de toutes ces guériſons, que les Anciens

nommoient Homériques, où de ſimples paroles opéroient tant de merveilles ; & comment le quatriéme Livre de l'Iliade mis ſous la tête :

Maonia Iliados quartum ſuppone timenti.

eût-il délivré de la fiévre quarte, non plus que le myſtérieux *Abracadabra* de la double tierce, ſi l'imagination n'eût puiſſamment agi dans ces circonſtances ; c'eſt pourquoi tout le monde avoue qu'une bonne partie de la ſanté du malade dépend de la bonne opinion qu'il a de celui qui le traite : *Ille plures ſanat*, dit Galien, *de quo plures confidunt.* Certes, dans les Indes occidentales, comme Oviedo nous l'aſſure, la Divination, la Prêtriſe & la Médecine jointes enſemble, ſe

ſe prêtent la main admirablement bien l'une à l'autre.

Or, parce que vous trouvez étrange qu'ayant en vain uſé des remedes de tant de ſçavans Médecins, ceux d'une femme vous aient ſi bien réuſſi; je vous dirai qu'en pluſieurs lieux les femmes exercent indifféremment la médecine, auſſi bien que les hommes. Les relations de la Perſe nous l'apprennent; & dans ce vaſte Empire l'on voit qu'il n'y a guéres qu'elles qu'on employe aux maladies des perſonnes de leur ſexe, non plus qu'à celles des enfans. Proſper Alpin répéte ſouvent dans ſon Ouvrage ſur la Médecine des Egyptiens, qu'ils n'ont pas moins de femmes que d'hommes qui la pratiquent, ſur-tout au Caire où elles leur ſont ſouvent préférées.

DU COMMANDEMENT SOUVERAIN.

IL faut tenir pour conſtant que la vraie politique n'eſt jamais contraire à la bonne morale, c'eſt la morale des Nations. Un Roi doit en reſpecter, & ſe faire une Loi d'en obſerver tous les points; quand même il ſeroit vrai que tout ce que poſſédent les particuliers & leurs perſonnes mêmes, ſont en la diſpoſition des Princes; ce ne ſeroit encore qu'une nouvelle raiſon de leur faire comprendre, dès leurs plus tendres années, qu'ils ſont d'autant plus obligés de reſpecter les Loix, que n'y étant pas aſſujetis, ils ne les craignent point; que la bienfaiſance, qui ſemble n'être qu'une vertu à pratiquer pour les autres,

eſt pour eux un devoir à remplir, & que chargés de rendre aux hommes la juſtice, ils doivent être ſouverainement équitables.

L'Hiſtoire d'Angleterre apprend que rien ne gagna tant à la Reine Eliſabeth le cœur de ſes Inſulaires, que de leur avoir remis de grandes ſommes d'argent, auxquelles ils s'étoient volontairement cottiſés, proteſtant qu'elle les aimoit mieux dans leur bourſe que dans la ſienne, & qu'elle faiſoit plus de cas des témoignages d'affection qu'ils lui donnoient, que de tous les ſubſides dont ils pouvoient la gratifier. Rien n'eſt comparable à de telles actions, & rien n'eſt plus capable de faire adorer un Souverain. Henri III, Roi de Caſtille, diſoit ſouvent qu'il avoit plus de peur des imprécations de ſon Peuple, que

des armes de ſes ennemis ; c'eſt qu'il n'y en a pas qu'on ne vainque quand on a ſes ſujets pour amis.

Quelque mépris qu'on faſſe des Rois de Sparte, je n'en ſçais point de plus illuſtre dans toutes les Monarchies qu'un Agéſilaüs condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir acquis à lui ſeul l'amour de tous ſes Concitoyens. La grandeur & la félicité d'un Prince ne conſiſtent pas à ſe faire craindre de ſes ſujets ; il vaut mieux qu'ils craignent pour lui & appréhendent de le perdre. L'étendue de ſon Domaine ne fera jamais celle d'une glorieuſe réputation, ſi la juſtice & les autres vertus ne l'appuient. Pourquoi, dit ce petit Roi Grec, l'Empereur de Perſe ſeroit-il plus grand que moi, s'il n'eſt ni plus juſte, ni meilleur

que je puis l'être ? C'eſt preſque une merveille qu'Aléxandre ait écouté Diogène, quand il l'avertiſſoit, qu'après avoir ſubjugé Darius, il trouveroit à combattre un plus grand ennemi qui parloit Grec & Macédonien. La vérité n'eſt pas aſſez complaiſante pour être admiſe dans le cabinet des Princes. Elle a je ne ſçais quoi, non-ſeulement de trop libre ; mais même de trop âpre & de trop amer au goût, pour des palais ſi délicats.

DE L'EXAMEN SECRET DES PYTHAGORICIENS.

RIEN n'eſt ſi difficile que de ſe connoître ſoi-même, auſſi la Philoſophie n'a point de précepte plus important que celui de nous

faire rentrer en nous-mêmes, de nous obſerver ſoigneuſement, & de faire des réflexions intérieures. Parmi tous ceux qui ont cultivé la morale, les Pythagoriciens ont été incomparables à cet égard. Ils s'obligeoient de faire tous les jours, juſqu'à trois fois, avant de s'endormir, un très-ſévère examen de conſcience, où, repaſſant ſur toutes leurs actions du jour, ils ſe mettoient à portée de ſe reprocher le mal commis, & l'omiſſion du bien qu'ils auroient pu faire. En vérité nous devrions avoir honte, dans la profeſſion que nous faiſons du Chriſtianiſme, de mener une vie beaucoup plus déſordonnée que n'étoit la leur, & de connoître bien moins qu'eux la pratique de ce Tribunal intérieur, d'où l'on ne ſort jamais ſans quelque nou-

velle lumiere d'entendement, & quelque amélioration, du moins dans la volonté. Il eſt certain que rien n'eſt plus propre à nous porter au bien, à nous rendre bons & vertueux, que cette inquiſition mentale de nos fautes, de nos défauts & de nos vices. La meilleure partie de notre perfection conſiſte à bien remarquer nos imperfections. C'eſt déja avoir fait quelques pas dans le chemin de la vertu, que de s'appercevoir de ſes vices.

Le plus déréglé des hommes changeroit indubitablement de mœurs, & auroit horreur de la turpitude de ſon état, s'il ſe donnoit le loiſir de l'enviſager. Il faut ſe faire une Loi de s'entretenir quelquefois ſecretement avec ſoi-même, de ſe conſulter, de ſonder ſa conſcience, d'écouter ſur-tout les

cris du remord. La probité ſeule donne la tranquillité d'eſprit, & cette pleine ſatisfaction dont jouiſſent les gens de bien; ne fût-ce que cette quiétude de l'ame, elle eſt une aſſez bonne récompenſe pour les cœurs vertueux. La malice la plus achevée ne ſe trouve guéres à l'épreuve de l'examen Pythagorique. Ceux qui s'y accoutument ne ſe contentent pas de vivre ſelon les Loix écrites, & de ne rien faire contre elles. Ils ſçavent que celles de la charité & des offices mutuels, s'étendent infiniment au-delà. Ils tiennent que chacun eſt obligé de faire aux hommes tout le bien qu'il voudroit recevoir d'eux; qu'il faut s'acquitter des devoirs d'un homme de bien, alors principalement qu'on peut ſans riſque être méchans, & que ſi les bêtes ne

s'abſtiennent de mal faire que par crainte, il n'en eſt pas de même des hommes qui doivent s'en garder par raiſon.

La cenſure du paſſé rectifie l'avenir; & la répétition journaliere des leçons de notre devoir, nous y forme des habitudes qui nous font agir ſans peine & ſans variation.

De la modération d'esprit.

TOus les Philoſophes conviennent qu'il n'y a point de tems de la vie qui nous doive être plus ſuſpect que celui où toutes choſes nous rient, & où il ſemble que nous ſoyons dans une parfaite tranquillité; parce que la tempête n'eſt pas ſi ordinaire après les grandes bonaces de la mer, que les revers de

fortune ſont certains, quand elle a pris long tems plaiſir à nous careſſer. Lorſque cette aveugle a retiré le bras, & qu'il ſemble qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais ſeulement épargner; c'eſt alors qu'il faut être le plus ſur ſes gardes, & tenir pour aſſuré qu'elle a deſſein de nous tirer quelque coup dangereux. Mais à quoi eſt-ce nous réduire ſi nous ſommes obligés de nous inquiéter, même dans les plus grandes proſpérités, par la crainte de l'avenir? N'eſt-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de notre vie? En vérité ce ſeroit s'impoſer de trop dures Loix, ſe rendre malheureux de peur de le devenir, & pratiquer une Philoſophie, dont les voies nous éloigneroient de ſa fin principale, qui ne peut être que

notre félicité. La raiſon doit modérer paiſiblement nos défiances, & quoique nous prévoyons tous les mauvais tours de la fortune, convertir à notre uſage ce qu'elle nous offre d'agréable & d'utile ; préſentement il faut que le Sage ſoit diſpoſé à tout, qu'il voie du même œil les faveurs & les diſgraces de la fortune, qu'il ſe prête aux choſes, & qu'il ne s'y donne pas ; enfin, que dans tout ce qu'il peut eſſuyer de bien & de mal, il conſerve ſon ame dans une aſſiette égale & tranquille :

Æquam memento rebus in arduis
ſervare mentem.

c'eſt le ſouverain bien de l'homme que cette égalité d'humeur : mais qui peut ſe flatter de ſe poſſéder toujours aſſez, pour n'y point por-

ter atteinte? qui peut ſe vanter de ſe maintenir toujours ſi ſupérieur aux choſes, qu'il ne ravale jamais ſon ame à reſſentir leurs impreſſions? Il faut ſe conduire de maniere que nous prenions tout ce qu'une avanture a d'agréable, & que nous paſſions vîte ſur ce qu'elle peut nous offrir de diſgracieux. Divers Auteurs parlent d'une montagne d'Afrique qu'il faut paſſer en ſautant & en danſant, parce qu'autrement on ne manqueroit pas d'être ſaiſi de la fiévre; en vérité il eſt de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où notre eſprit ſuccomberoit ſous le faix de l'adverſité, s'il ne ſçavoit pas s'étourdir, s'enivrer preſque de la réminiſcence d'un plaiſir paſſé, & ſe livrer enfin à l'eſpérance flatteuſe que ſes maux finiront bientôt. Il

eſt bon de s'appliquer à tirer profit, non-ſeulement de ce que la fortune nous préſente à ſouffrir, mais même de ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous ſoyons, il eſt difficile que nous ne voyons pas des perſonnes plus malheureuſes que nous, & c'eſt ſur celles-là que nous devons jetter les yeux, pour y trouver des raiſons de nous conſoler, plutôt que ſur d'autres qui ſont plongés dans l'aiſance. Socrate eſt auſſi grand par la maniere dont il a ſçu ſupporter les injures, & s'accommoder à l'humeur aigre de ſa Xantippe, que par tous les préceptes de Philoſophie qu'il a donnés. Il eſt plus aiſé de diſcourir ſur la modération, que d'être modéré & de ſe contenir. Quelqu'un dit à Diogène qu'un autre ſe moquoit de

lui, & moi, dit-il, *je ne me tiens pas pour moqué.* Un homme moins Philoſophe s'en ſeroit fâché.

Je ne ſçais qui étoit celui qui ſur le rapport de certains propos qu'on avoit tenu de lui, repartit qu'il n'en ſçavoit point mauvais gré au Détracteur, parce qu'il l'avoit pris pour un autre, & qu'il n'étoit pas ſi fou de s'emporter pour une choſe qui ne le regardoit pas : *Non in me dixit, ſed in eum quem me eſſe putabat.*

Pericles fut ſur-tout admirable pour la puiſſance que ſon ame ſçut toujours conſerver ſur ſes ſens. Il fut une fois perſécuté tout un jour par un inſolent qui le ſuivit juſqu'au ſoir en l'injuriant ; arrivé chez lui, pour toute marque de reſſentiment, il commanda qu'on prit un flambeau, & qu'on reconduiſit

cette homme tranquillement à ſon logis. Permettez qu'à cet exemple j'y joigne celui de deux hommes de notre ſiécle, qui peuvent être nommés après Pericles.

La Noue, auſſi célébre par ſes actions que par ſes Commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le Miniſtre la Place, dans la Rochelle, depuis le lieu du Conſeil juſqu'à la porte de ſon logis, où ce Prédicant lui donna un ſoufflet. Des Gentils-hommes préſens, avec les Domeſtiques qui ſuivoient la Noue, voulant maltraiter cet inſolent, il les en empêcha, & ſe contenta, en le renvoyant à ſa femme, de lui mander qu'il la chargeoit d'avoir ſoin de lui.

Le ſecond exemple récent ſera du Chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaiſes paroles d'une femme

irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputoit. Il ſe contenta pour toute vengeance de demander, ſans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnoit ſi elle étoit ſa femme ; & comme ce mari lui eût répondu qu'oui : en vérité, lui repartit le Chancelier, je vous plains bien, remenez là chez vous. Ces exemples inſtruiſent autant & plus que les meilleurs préceptes de morale.

DE L'ÉTUDE.

L'ON dit que l'on voyoit autrefois dans un Temple le l'Iſle de Chio, une ſtatue de Diane dont le viſage avoit cette propriété ; qu'il paroiſſoit triſte à l'entrée, & joieux au contraire à ceux qui ſortoient leur dévotion finie, ou leur

curioſité ſatisfaite. L'étude, ſur-tout de la Philoſophie, poſſéde naturellement ce que l'art ſçut donner à ce chef-d'œuvre ; quelque auſtère qu'elle nous ſemble d'abord, elle a de tels agrémens enſuite, qu'on ne ſe ſépare jamais d'elle qu'avec des ſatisfactions d'eſprit qu'on ſent beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer. Il eſt vrai cependant que ceux qui s'y adonnent ne ſont pas les plus enjoués du monde, & que d'ordinaire leur teint ſemble démentir ces contentemens intérieurs dont je parle ; mais ici, comme ſur mille autres choſes, l'apparence eſt trompeuſe, & je ſuis ſûr, qu'à la réſerve de quelques ignorans qui ne ſe ſont jamais mêlés du métier des Muſes, perſonne ne trouvera que j'en impoſe. J'avoue bien que cette joie

ſecrette dont une ame ſtudieuſe eſt touchée, peut ſe goûter diverſement, ſelon le naturel différent de chacun de nous, & ſelon l'objet plus ou moins digne qui nous occupe; car il importe merveilleuſement que notre application ſe faſſe ſur des ſujets aſſez importans pour mériter une ſérieuſe attention. Comme il y a dans les Villes des *Gagne-petits* qui ne s'élévent jamais au deſſus de la lie du Peuple, il ſe trouve des hommes inhabiles à l'étude, & qui y conſomment leur âge ſur des choſes de ſi peu d'importance, que ce n'eſt pas merveille s'ils n'en retirent pas toute la gloire que nous venons de dire. Céſar demanda à des étrangers qu'il voyoit dans un amour extraordinaire pour des Singes, dont ils faiſoient leur délices, ſi les fem-

mes de leur pays ne faiſoient point d'enfans. L'on peut faire cette autre queſtion de même à ceux qui s'occupent ſérieuſement à des bagatelles, s'ils n'ont aucune connoiſſance des choſes qui méritent mieux leur application. Comme c'eſt un grand bien pour la vûe de la porter ſur des objets qui la récréent & la fortifient, de même l'eſprit reçoit un grand avantage lorſqu'on l'attache à des études utiles & agréables tout enſemble.

DES AMIS.

RIEN n'eſt ſi ſenſible que les dégoûts que nous donnent ſouvent ceux de qui nous attendons de bons offices. Les mauvais ſervices que nous rendent nos enne-

mis nous trouvent tout préparés à les recevoir ; ceux que nous font des perſonnes indifférentes, ſe digerent après quelques réfléxions ; mais quand nous ſommes outragés par un homme que nous avions cru notre ami, le coup eſt ſi ſenſible que tous les remedes de la Philoſophie ſont preſque toujours ſans effet. C'eſt ce qui fit dire plus ſubtilement que chrétiennement à quelqu'un, que les Loix divines nous obligeoient bien de pardonner à nos ennemis ; mais qu'elles ne nous avoient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voyez bien que je veux vous faire ſeulement remarquer ce faux raiſonnement, où l'on voudroit rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous diſe encore là-deſſus, que

quoiqu'il ſoit vrai que notre Religion enſeigne ſeule, non-ſeulement de pardonner à nos ennemis, mais même de les aimer ; on peut dire que la lumiere naturelle a éclairé de ſorte l'entendement de quelques Payens, qu'ils ne ſe ſont pas éloignés de cette charité parfaite. Ariſtide injuſtement banni par la rigoureuſe Loi de l'Oſtraciſme, dit pour tout reſſentiment, qu'il prioit les Dieux que les Athéniens fuſſent ſi heureux que de n'avoir jamais ſujet de ſe ſouvenir de lui ; n'eſt-ce pas là témoigner de l'amour pour ſes plus grands perſécuteurs ? Plutarque qui le rapporte ainſi dans la vie de ce grand homme, dit ailleurs ſur cela un autre beau mot d'Ariſton Spartiate, ou plutôt, à ſon avis, de Socrate ; on louoit devant l'un d'eux le ſentiment du Roi

Cleomene, que le devoir d'un Souverain étoit de faire du bien a ſes amis, & du mal à ſes ennemis : *Il faudroit bien mieux*, repartit Ariſton ou Socrate, *faire du bien à tous les deux, & ſe rendre amis, par ce moyen, ſes adverſaires mêmes.* Les hommes ſont ſi méchans, que qui a mille amis, ne doit guéres les compter que pour un, & qu'au contraire qui a le malheur d'avoir un ſeul ennemi, doit ſe regarder comme en ayant mille. C'eſt une réfléxion d'un Perſan, qu'il eſt aſſez bon de faire en France.

Il faut toujours éviter avec le plus grand ſoin d'avoir quelque différend avec des hommes d'une vertu & d'un ſçavoir reconnu. Homére, pour mieux diffamer Therſite, n'a pas manqué d'écrire qu'il

étoit grand ennemi d'Achille & d'Ulyſſe.

DE LA CRÉDULITÉ.

L'HOMME eſt un animal ſi crédule, qu'il ne faut pour établir les plus grandes fauſſetés, qu'avoir la hardieſſe de les dire ou de les écrire. Le monſonge ne manque jamais de Sectateurs; parce qu'outre l'adreſſe de pluſieurs perſonnes à le débiter, il ſemble que nous nous trahiſſions nous-mêmes pour le recevoir.

Au lieu de déférer ſur le champ à l'autorité de ceux qui vous récitent un prodige, il faut raſſembler toutes les forces de votre raiſon pour en examiner la poſſibilité. Il faut ſe ſouvenir que les plus grands perſonnages peuvent être ſurpris,

outre que par la même raiſon il faudroit admettre pour vraies cent & cent impoſtures, dont tant d'Hiſtoriens ont rempli leurs Ouvrages; croirez-vous tous les miracles rapportés par Hérodote & par Tite-Live? Une Veſtale, dans *Valere Maxime*, prouve ſa chaſteté en portant de l'eau dans un crible ſans effuſion, depuis le Tibre juſqu'au Temple de Cybéle. Un homme d'une taille giganteſque ſauve l'Empereur Trajan d'un tremblement de terre reſſenti dans Antioche, au rapport de Dion Caſſius. Le Dieu Belis, qui eſt le même qu'Apollon, fut vu par les Soldats de Maximin combattre pour la Ville d'Aquilée, comme l'aſſure Hérodien. Solin veut que les chiens ni les mouches n'entraſſent jamais dans le Temple d'Hercule, quoiqu'il fût

dans

dans le marché aux Bœufs de Rome. Si nous nous en rapportons au texte d'Ammien Marcellin, les Crocodiles du Nil devenoient plus traitables que des Moutons, durant les ſept jours que les Prêtres Egyptiens célébroient la naiſſance de leur Dieu Apis; en vérité l'Eccléſiaſte a fort bien dit : *Qui credit citò, levis eſt corde, & minorabitur.*

C'eſt une grande honte ſi nous reſſemblons à ces vaſes qui ſe laiſſent prendre à toutes mains par les oreilles, pour uſer de la comparaiſon dont ſe ſert Clément d'Alexandrie, contre ceux qui ſont trop crédules. Le Ciel eſt la vraie patrie de la vérité, qui ne paroît en ce monde que comme en pays étranger; auſſi n'y eſt-elle que fort peu connue, & ſans ceſſe opprimée par ſes adverſaires, qui ſont l'impoſture

& la fauſſeté. Gardons-nous bien d'être de leurs ſuppots, en autoriſant, comme beaucoup font, par une trop facile créance, des contes d'autant plus agréables qu'ils ſont fabuleux. Ma réſolution eſt d'en uſer, tout au contraire, de même que j'ai toujours fait juſqu'ici, & de ne donner jamais rien en ſemblables matieres à l'autorité :

Hæc mihi ſi Delphos, Dodonaque diceret ipſa ;
Eſſe videretur vanus uterque locus.

DES CONTESTATIONS.

IL faut avouer que toutes nos diſputes, ſi nous en uſions bien, devroient être comme des conſultations où l'on chercha ſoigneuſe-

nient la vérité, sans se soucier beaucoup de la victoire; mais peu de personnes sont assez équitables pour se dépouiller de cet amour propre qui nous rend opiniâtres, & qui nous fait mettre le point d'honneur à ne nous départir jamais soit de l'affirmative, soit de la négative, une fois que l'on s'est déclaré pour l'une ou pour l'autre.

Je philosophe *au jour la journée*, & si je suis présentement d'un avis, c'est bien en protestant que j'en changerai dans une heure, si l'on me fait voir plus de vraisemblance dans l'opinion contraire. Quand je considére Caton qui n'opine jamais sans ajouter à son avis qu'on devoit détruire Carthage, & Scipion qui d'un sentiment contraire soutient qu'il falloit la laisser subsister, avec des raisons de part & d'autre qui

partageoient le Sénat de Rome, je me fais une leçon ſceptique qui me diſpoſe à tenir toutes choſes problématiques.

DES JOURS RÉPUTÉS HEUREUX OU MALHEUREUX.

JE n'euſſe jamais cru que vous euſſiez été encore dans cette erreur populaire, qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres. Je vois bien que c'eſt le conſentement de tant de ſiécles, & l'approbation de tant de différentes Nations qui ont déféré à cette ſuperſtitieuſe opinion qui vous empêche de la condamner.

Quand vous conſidérez que ces vieux Calendriers Romains ſe trouvent diſtingués en jours nommés

faſti & nefaſti ; que les uns, comme heureux, avoient une marque blanche ; que les autres étoient notés de noir ; & que généralement tous les lendemains des Calendes, des Nones & des Ides paſſoient pour malheureux, auſſi bien que le quatriéme jour qui les précédoit, vous avez peine à croire qu'il n'y eût en tout cela que de la fauſſeté.

L'autorité des Egyptiens peut auſſi vous toucher, car les Latins appelloient auſſi *Dies Egyptiacos*, ceux qu'ils nommoient autrement *infauſtos*, *nefandos*, *inauſpicatos*, *inominales* : & quand vous liſez que les Grecs ont auſſi leurs jours *Apophrades*, c'eſt-à-dire *malencontreux*, vous imaginez aiſément que toutes ces choſes ne peuvent pas avoir été dites inconſidérément, ni établies ſans fondement. La Religion qui

distingue de même les jours, en ayant de plus particulierement destinés à des pratiques de dévotion: la navigation qui en avoit de redoutables *dies Nautis ſuſpectos*, où il n'étoit pas permis de s'embarquer, & la Médecine qui a ſi grand égard aux jours critiques qu'elle appelle *Dies Decretorios*, contribuent peut-être encore à vous faire embraſſer un ſentiment ſi général; cependant il n'y a peut-être rien de plus frivole, ni de moins fondé en raiſon que de penſer qu'il y ait des jours plus favoriſés du Ciel que les autres, ou plus diſgraciés. Les Mahométans croient dans cette ſuperſtition, qu'à cauſe que Dieu créa la lumiere le Mercredi, les Fidéles ou Muſulmans, comme ils diſent, n'entreprenent rien cette journée là inutilement, & ſans qu'il leur réuſ-

ſiſſe. Il faut ſe moquer de cela, comme fit Héraclite des bons & des mauvais jours d'Héſiode, ſoutenant qu'ils étoient tous de même nature; & nous devons tenir pour conſtant qu'il n'y en a point dont on ne puiſſe dire également, *Hæc eſt Dies quàm fecit Dominus*, & que le pur hazard, & la rencontre de mille accidens imprévus, ſont ſeuls la différence qui s'y trouve. Pour ce qui eſt des Obſervations hiſtoriques, il eſt vrai qu'il y en a grand nombre qui favoriſent cette erreur, auſſi-bien que beaucoup de ſemblables. Joſephe obſerve que le Temple de Salomon ayant été brûlé par les Babyloniens le huitiéme de Septembre, il le fut une ſeconde fois le même jour par Titus; & l'on peut voir dans Probus que ce grand Capitaine Timoleon, Corin-

thien, gagna toutes ſes victoires le même jour de ſa naiſſance, qui devint par là une grande fête dans toute la Sicile. Mais pour ne pas ſe perdre dans l'immenſité des exemples que pourroit fournir l'antiquité, ajoutons-en ſeulement trois ou quatre de l'Hiſtoire moderne, afin que vous ne penſiez pas que je combatte une opinion, dont je ne ſçache pas toutes les circonſtances. Comme le ſort voulut que Charles-Quint eût toutes ſes proſpérités le jour de S. Mathias en Février; les Allemands ont pris, auſſi-bien qu'autrefois les Athéniens, ce mois pour le plus heureux de l'année. Notre Roi Henri III ſe fit accroire depuis, que le jour de la Pentecôte étoit celui de ſes bonnes fortunes; en effet, il y fût élu Roi de Pologne, puis Roi de France; il y inſtitua

ſes Chevaliers du S. Eſprit, & c'étoit auſſi celui de ſa naiſſance. Le Pape Sixte V aimoit le mercredi; avec quelque apparence de raiſon; car outre que c'étoit le jour de ſa naiſſance, il l'étoit de ſa Profeſſion de Cordelier dans Aſcoli, de ſa nomination à la charge de Vicaire Général de cet Ordre, de ſa promotion au Cardinalat, de ſon élévation à la Papauté, & huit jours après de ſon Couronnement.

Mais voulez-vous voir des exemples qui détruiſent toute cette ſuperſtition, & qui prouvent l'indifférence des jours à la bonne ou mauvaiſe fortune? l'Hiſtoire Sainte nous apprend qu'au même jour que le Temple de Dieu avoit été pollu, qui étoit le vingt-cinquiéme du mois Chaſſeu, il y reçut depuis ſa purification, ſous Judas Macha-

bée. L'Hiſtoire profane nous fera voir que la victoire de Lucullus ſur Tigranes & les Arméniens, fut le même jour auquel les Romains avoient auparavant été défaits par les Cimbres. Pompée eſt tué en Egypte, le même jour qu'il avoit autrefois triomphé de Mitridate, & l'on dit encore que c'étoit celui de ſa naiſſance; comme celle de Platon, du Roi Attalus & de quelques autres, s'eſt rencontrée au même jour que leur mort.

Il y a des exemples ſans fin qui prouvent le mot d'un Ancien, qu'une même journée nous paroît quelquefois mere & quelquefois marâtre. Alexandre bien inſtruit là-deſſus par ſon Précepteur Ariſtote, ſe railla plaiſamment de quelques-uns de ſes Capitaines, qui lui repréſentoient ſur les bords du Gra-

nique, que jamais les Rois de Macédoine ne mettoient leur armée en campagne au mois de Juin, & qu'il devoit en éviter le mauvais préſage qu'on prendroit s'il paſſoit outre, négligeant cet ancien uſage. *Il faut*, dit-il en riant, *remédier à cela, & j'ordonne qu'on appelle ce Juin, que vous craignez tant, le ſecond mois de Mai*, marchant enſuite, ſans s'arrêter, contre les Perſes.

C'eſt ainſi que les hommes de bon ſens en doivent uſer, & ne donner jamais au deſtin, ce qui eſt un pur effet de la fortune; le ſort ſe plaît par fois à produire des événemens que les ſimples prennent pour des décrets précis du Ciel.

DES ANTIPATHIES SECRETES.

COMME les amitiés ne devroient ſe contracter que ſuivant les Loix des anciens Haruſpices, qui conſidéroient avant toutes choſes les entrailles, la raiſon voudroit qu'on ne prît non plus jamais d'averſion pour perſonne qui ne fût bien fondée, & qu'on n'eût fort examiné auparavant, s'il y a ſujet d'en uſer ainſi. Mais les hommes ne ſe gouvernent pas de la ſorte, & ſoit par précipitation, ſoit par quelqu'une de ces cauſes occultes, dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux ſympathies & antipathies naturelles, nos affections, & ſur-tout nos haines, n'ont la plû-

part du tems aucun fondement raiſonnable.

Il ſemble qu'il y ait des perſonnes qui portent quelque caractere de déplaiſance, à voir comme elles trouvent des ennemis par-tout. Ce ſont de vrais Iſmaëlites qui trouvent la main d'un chacun portée contr'eux, & de qui la main eſt toujours aux priſes avec tout le monde. Je ne plains pas ceux de qui les mœurs dépravées attirent contr'eux les indiſpoſitions, parce qu'ils ne ſouffrent en cela que ce qu'ils ont en quelque ſorte mérité. Cependant la morale, même payenne, nous apprend qu'il faut autant que nous pouvons imiter Dieu qui témoigne de l'amour par ſes bienfaits juſqu'aux ſacriléges & aux impies; outre que l'on ſeroit dans de continuelles altérations d'ame, ſi

l'on haïſſoit tous les vicieux ; parce qu'il les faut néceſſairement admettre dans nos plus fréquentes converſations, ou ſe voir réduit preſque à la ſolitude d'un Timon. Mais certes, ceux-là ſont fort à plaindre, qui remplis de mérite, éprouvent les mauvaiſes volontés de gens qui ne ſçauroient dire pourquoi ils les ont priſes. Cela néanmoins arrive tous les jours, & la plûpart des inimitiés ſecretes ne ſont appuyées que ſur de certains préjugés, où l'équité & la raiſon n'ont nulle part. Quand l'intérêt s'y mêle & qu'on tâche à déprimer la gloire d'un autre, parce qu'on la juge préjudiciable à la ſienne, c'eſt bien une action d'envie qu'il faut condamner ; mais encore reçoit-elle quelque excuſe, parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de

la nature. Mais que le ſeul caprice, pour ne pas dire la ſeule malignité de notre génie, nous faſſe haïr des perſonnes vertueuſes qui ne nous ont jamais donné le moindre ſujet de plainte, & que cette haine croiſſe d'autant plus qu'elle eſt injuſte; c'eſt ce qui eſt auſſi difficile à comprendre qu'ordinaire.

De quelques Croyances mal fondées.

En vérité, ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a dit que l'incrédulité étoit le nerf & le plus fort ſoutien de la ſageſſe des hommes, ſi tant eſt qu'ils en poſſédent quelqu'une qui ne ſoit point folie. Il n'y a rien de plus ſuperbe que l'eſprit humain enflé de quelque opinion

de ſcience, ni rien tout enſemble de plus imbécile & de plus ridicule; ce que je veux vous faire reconnoître par quelques petits traits dont il me ſouvient, & qui m'ont étonné en des perſonnages de la plus haute réputation.

Auguſte n'eut-il pas bonne grace de remarquer qu'une ſédition militaire, où il penſa périr, lui avoit été prédite le matin par la faute de celui qui lui avoit chauſſé le pied gauche le premier? Clovis avoit-il l'eſprit plus ſérieux, quand pour régler quelque entrepriſe, il envoyoit obſerver ce qui ſe chanteroit dans l'Egliſe de S. Martin de Tours en y entrant? & pour venir à notre tems, je ne m'empêcherai point de nommer après ceux-là Ticho-Brahé, qui en ſortant de chez lui le matin, n'avoit garde

d'aller plus avant, s'il arrivoit qu'il rencontrât une vieille femme, &c.

De la Raillerie.

IL faut avouer que si c'est un défaut de ne vouloir souffrir aucune sorte de raillerie; c'en est un bien plus grand de ne pouvoir s'abstenir de l'employer jusqu'à l'outrage, contre ceux qui ne nous ont donné aucun sujet de mécontentement, & à plus forte raison contre des amis. Salomon dit expressément, que les brocards, sont le dissolvant des plus étroites amitiés: *Mittens lapides in volatilia dejicies illa, sic & qui conviciatur amico dissolvit amicitiam.* L'impuissance d'esprit à ne pouvoir retenir un mot piquant, est une dangereuse mala-

die qu'on a fort bien nommée *Vomicum morbum*, & qui eſt ſur-tout à craindre, lorſqu'on ne ſçauroit réparer le mal qu'elle a fait. C'eſt un malheureux penchant, & dont un homme d'eſprit devroit bien chercher à ſe défaire, que celui qui le porte à inquiéter ſans ceſſe ſes amis ſur leurs défauts, moins pour les corriger que pour en flatter ſa malignité.

Quelque étroitement lié qu'on ſoit avec un honnête homme, il y a toujours une infinité de petites choſes qu'il vaut mieux s'interdire, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'à la fin un ami ne prenne du dégoût pour nous, quand il nous voit comme appliqués à le tracaſſer perpétuellement ſur des *miſeres*.

D'UN AMOUR ILLICITE.

LA lettre de votre ami m'a fait rire de ſes caprices amoureux. Ses tours de ſoupleſſe ne doivent pas vous étonner, quoique d'ailleurs il ne ſoit pas des plus habiles; l'Amour eſt le plus inventif de tous les Dieux. Le mot de vénération que vous trouvez qu'il employe avec trop de profanation à l'égard de ſa Maîtreſſe, pourroit être, à la vérité, mieux employé; mais ſouvenez-vous que les Latins ont dit *venerari* pour *venerem exercere*, & que leurs Grammairiens l'ont dérivé de ce qu'autrefois les femmes ſe proſtituoient par dévotion dans les Temples de Vénus. Cela ne vous paroîtra pas bien dif-

ficile à croire, quand vous considérerez qu'encore tous les jours aux Indes Orientales, les femmes de la plus grande distinction s'abandonnent aux premiers venus dans certaines Pagodes ou Chapelles, au profit des Idoles qu'on y adore. Vous paroissez vous plaindre de la légéreté & de l'inconstance de cette femme; mais une femme ne fait que suivre sa nature, quand elle partage ses affections; elle vous dira qu'elle ne varie jamais en ce point d'aimer tout ce qui lui plaît. Mais pourquoi voulez-vous m'obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que ni Jupiter, ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tyresias, * s'il n'eût éprouvé ce que

* Tyresias, fameux Devin, qui vivoit avant le siége de Troye, ayant vu un jour, selon la Fable, deux Serpens accouplés

l'un & l'autre ſexe a de plus particulier, comme ayant été de tous les deux? Je vous renvoie là-deſſus à la ſolution dont Phlegon Trallien nous a voulu faire part dans ſes curioſités admirables. Elle porte qu'en diviſant en dix portions égales la volupté qu'on propoſoit à Tyreſias, il avouoit, pour l'avoir expérimen-

ſur le Mont Citheron, il tua la femelle, & fut dans l'inſtant transformé en femme; mais ſept ans après ayant encore rencontré deux ſerpens, il tua le mâle, & fut rétabli dans ſa premiere forme d'homme. Dans la ſuite Jupiter & Junon diſputant enſemble, pour ſçavoir qui recevoit plus de plaiſir de l'homme ou de la femme dans les plaiſirs amoureux, prirent pour arbitre Tyreſias, comme ayant éprouvé de l'un & de l'autre ſexe. Il décida, comme on le voit ici, en faveur de Jupiter, qui ſoutenoit que la femme goûtoit plus de plaiſir. Junon indignée rendit aveugle Tyreſias, pour le punir d'avoir oſé révéler ce qu'elle croyoit devoir cacher; mais Jupiter lui accorda le don de la divination.

té, qu'il n'y en avoit qu'une seule portion au partage de l'homme, les neuf autres étant de celui de la femme.... Mais laissons-là toutes ces prouesses voluptueuses de votre ami, avec celles qui vous font préférer une des nuits d'Hercule à ses douze labeurs; c'eût été, à ce qu'il paroît, un excellent homme pour les festins d'Héliogabale, où Lampride assure qu'il y avoit vingt-deux services, & qu'à chacun ce voluptueux Empereur faisoit jurer ses Convives qu'ils s'étoient satisfaits avec des femmes, dont la prostitution faisoit partie de la bonne chere.

DE LA MÉDECINE.

EN me demandant des nouvelles du rétabliſſement de la ſanté de ****; vous voulez m'engager dans des queſtions Galeniques, où je ne déſire point entrer, me contentant de vous dire que tout ce qui s'écrit au déſavantage de la Médecine, par ceux qui ont pris à tâche de la décrier, ſe réfute, ou du moins eſt fort balancé par une infinité d'éloges que d'autres lui donnent; vous pouvez vous ſouvenir comme Quintilien la préfere à toutes les autres applications de notre eſprit, qui ne ſont ni ſi généralement néceſſaires, ni ſi abſolument utiles qu'elle: *Sit Philoſophia res ſumma, ad paucos pertinet. Sit*

Eloquentia res admirabilis, non pluribus prodeſt quam nocet ; ſola eſt Medicina quâ opus eſt omnibus.

Pour ce qui eſt du paſſage de Pline dont vous parlez, qui ſemble aſſurer que les Romains furent ſix cens ans depuis la fondation de leur Ville, ſans ſe ſervir de Médecins, il devient fort douteux par ce que témoigne Denys d'Halicarnaſſe, d'une peſte arrivée à Rome trois cens ans ſeulement après que Romulus l'eut fondée, & qui fut ſi grande, que tous les Eſclaves & la moitié des Citoyens périrent, les Médecins ne pouvant ſuffire à l'aſſiſtance de tant de malades : *Nec Medicis ſufficientibus, nec Domeſticorum, atque Amicorum miniſteriis.* La Ville de Rome n'étoit donc pas alors ſans Médecins. Vous penſez qu'on ne devroit payer les Médecins qu'après

qu'après leurs cures, & ſelon qu'ils auroient réuſſi, afin de les rendre par là plus ſoigneux & plus attentifs. Il eſt vrai que Belon a écrit que cela ſe pratiquoit de ſon tems en Syrie, où les Médecins fourniſſoient de plus les drogues néceſſaires, bien qu'ils n'en fuſſent payés qu'après avoir ſurmonté les infirmités de leurs malades. Borri a dit la même choſe de la Cochinchine, & le Pere Alexandre de Rhodes vient de nous la confirmer, (*ſeconde Partie de ſes Voyages, Chap.* 31,) ajoutant même qu'un jeune homme eſt taxé plus haut pour ſa guériſon qu'un vieillard; parce que le premier doit ſe ſervir de ſa ſanté plus long-tems que l'autre. Mais prenez garde ſi ce procédé eſt accompagné d'aſſez de juſtice pour être pratiqué, & ſi l'équité peut-

ſouffrir qu'un homme donne ſon tems, ſes ſoins & ſa peine, non-ſeulement ſans ſalaire, mais encore en donnant de ſon bien. Conſidérez d'ailleurs les inconvéniens d'une telle coutume; quel ſera le Médecin qui voudra s'ingérer dans une entrepriſe qu'il ne croira pas devoir lui réuſſir? Certainement il y a quelque choſe de dur & de périlleux dans une telle pratique.

Le témoignage du Pere de Rhodes me rappelle ce qui m'a frappé dans ſa relation touchant le pouls des malades, & quelques autres particularités qui s'obſervent par les Médecins au Royaume de Cochinchine. Il remarque qu'ils ſont Médecins & Apothicaires, comme ils étoient autrefois par-tout; c'eſt-à-dire qu'ils font adminiſtrer, ſous leurs yeux, les différens remedes qu'ils ordon-

nent, ſans s'en rapporter aux ſoins mercenaires d'un Marchand qui ne prend nul intérêt au ſort du malade, dont il ne veut guéres connoître que l'argent. Il aſſure qu'ils ne purgent point dans le traitement des fiévres intermittentes, ſe contentant de donner des médicamens qui corrigent la nature des humeurs ſans évacuation extraordinaire. Il dit que certaines familles ſont en poſſeſſion d'enſeigner cette Science de pere en fils, ayant des Livres ſecrets pour cela qu'ils conſervent fort ſoigneuſement ſans les communiquer, & il nous apprend qu'ils diviſent le pouls en trois parties, dont la premiere répond à la tête, la ſeconde à l'eſtomac, & la troiſiéme au ventre, touchant pour cela toujours avec trois doigts ce même pouls.

Herrera confirme cela, en par-

lant de la Médecine des Chinois ; ſuivant le rapport de ce voyageur, ceux qui l'exercent parmi eux ne s'arrêtent guéres à la conſidération des différens excrémens des malades, ne recherchent que le mouvement du pouls, dont ils reconnoiſſent ſoixante-dix variations, & le tâtent en pluſieurs endroits. Ils ſaignent fort peu ; preſque tous leurs remedes ne tendent qu'à exciter la ſueur ; ils n'emploient les purgatifs que le moins qu'ils peuvent. Au Pérou, ſuivant ce que l'on lit dans la ſeconde partie de l'Hiſtoire des Incas, les Médecins au lieu de tâter le pouls au poignet, le tâtent en haut du nez, aſſez près des ſourcils. Il eſt conſtant que *le Lechin Baſſi*, ou premier Médecin du Grand Seigneur, n'examine jamais le pouls des Sultanes, qu'elles n'ayent le

viſage couvert, & le bras enveloppé d'une crêpe délié. Mais pour revenir au Pere de Rhodes, il ajoute que ces Médecins Orientaux n'auroient nul crédit, ſi d'abord ſur le mouvement du pouls, ils ne devinoient d'eux-mêmes tous les accidens ſurvenus au malade; ce qu'il reſſent pour lors, & ce qui doit lui arriver enſuite:

Quæ ſint, quæ fuerint, quæ mox ventura ſequentur.

pour nous ſervir ici de ce vers, comme à fait Marcobe en ſemblable occaſion, expliquant les termes d'Hyppocrate qui exige du Médecin cette eſpéce de divination: avouons donc que cela étant, notre Médecine françoiſe eſt fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

N'eſt-ce pas que dans cette pro-

feſſion, de même qu'en la plûpart des autres, l'opinion de tout ſçavoir, fait que nous ne ſçavons pas aſſez; parce que préſumant que nous n'ignorons rien, quand nous ſommes arrivés à la connoiſſance de nos peres, nous ne cherchons plus au-delà, comme ſi l'action de notre eſprit, contrainte & limitée, terminoit tous les effets de la nature; voilà ce qui expoſe la Médecine, *Quæ una artium Imperatoribus quoque imperat*, aux atteintes de ceux qui ont voulu déclamer contre elle. Pline, après l'avoir élevée ſi haut par ce bel éloge, reproche ailleurs à ceux qui la profeſſent, qu'ils ſe jouent de nos vies, *Animaſque noſtras negotiantur*, & qu'ils font leurs apprentiſſages à nos dépens, *Diſcunt periculis noſtris, & experimenta per mortes agunt*; ce qui doit paſſer

pour de pures invectives, contre une ſcience qui prend ſon origine du Ciel, ſuivant la Sainte Ecriture, & dont ceux qui l'exercent doivent être honorés, par des préceptes pris du même lieu. Cependant pour en parler franchement, la plûpart des Médecins promettent trop & tiennent trop peu; car ſi la Médecine n'eſt ſuivant Platon & Galien même, qu'un art de conjecture, & ſi conjecture ne peut être priſe pour autre choſe que pour une connoiſſance imparfaite & moyenne, entre le ſçavoir & l'ignorance; pourquoi ne tempérent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique, & pourquoi ne ſubſtituent-ils pas des doutes ingénus & raiſonnables à tant d'aſſertions trompeuſes, à tant d'axiomes conteſtés dans leurs propres écoles? Tout ce que je puis

vous dire & assurer, du moins ; c'est que la suspension d'esprit dont je ne m'écarte point volontiers, ne m'a pas été tout-à-fait inutile dans la conduite de ce que j'ai de santé.

De la réminiscence des choses passées.

NOus apprenons de Seneque qu'Épicure se plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux qui ne rappelloient jamais à leur mémoire les plaisirs dont ils avoient autrefois joui ; ce qu'ils devroient faire, non-seulement par reconnoissance, mais encore pour en recueillir une nouvelle volupté. Car selon ce Philosophe, l'attente des contentemens futurs donne trop d'inquiétude à cause de leur incer-

tirude, & l'impatience de les voir arriver travaille ſouvent plus l'eſprit, que leur poſſeſſion ne le contente. Quand ils ſont préſens, outre qu'ils paſſent comme un éclair, & que le ſentiment n'en peut être que momentané, on ne ſçauroit nier encore que la jouiſſance n'en ſoit toujours accompagnée de quelque dégoût, & qu'il ne ſorte alors comme du ſein de la volupté, je ne ſçais quelle eſpéce de douleur qui en paroît comme indiſpenſable :

Medio de fonte leporum,
Surgit amari aliquid, quod in ipſis
floribus angat.

Épicure concluoit de-là qu'il n'y a que le ſouvenir des joies paſſées, d'où nous avons le moyen de tirer une entiere & véritable ſatisfaction, rien ne s'y pouvant plus oppoſer;

puiſqu'elle dépend abſolument de nous, & que l'infortune eſt incapable d'y nuire. Il y a plus, ce n'eſt pas uniquement dans la reſſouvenance des contentemens reçus, que la mémoire nous rend le bon office dont nous parlons; nous lui ſommes bien plus redevables, quand elle peut faire changer de nature aux ennuis que nous avons ſoufferts par un ſouvenir qui nous les préſente, délivrés de tout ce qui nous y offenſa. Plus j'avance en âge, plus je trouve de réalité dans cette Doctrine, par le fréquent uſage d'une revue générale de tout ce qui m'eſt arrivé depuis tant d'années; je me donne mille ſatisfactions inconcevables, à l'égard de tous les accidens de ma vie, de quelque nature qu'ils ſoient. Je ſçais bien qu'il y a des perſonnes qui en uſent tout

autrement, &c. qui ne reviennent jamais sur leurs actions précédentes, que pour se contrister, si elles ont eu quelques mauvaises suites; c'est ce qui fit dire à un Ancien, qui étoit de cette malheureuse humeur, qu'il mettoit sa mémoire entre les plus grands maux de sa vie. Mais ce sentiment, qui est le plus ordinaire parmi le Peuple, se trouve fort éloigné de celui des véritables Philosophes qui ont accoutumé leur raison à se rendre maîtresse des choses passées, à tirer profit de tout, & à faire cette excellente transmutation de mal en bien. Certes il n'en est pas des méditations philosophiques, celles que nous faisons nous-mêmes, comme de ces agréables rêveries d'amour, où l'on permet à l'esprit de suivre tout ce qui lui plaît, le laissant aller sur sa foi,

& lui accordant de faire des équipées jusques dans le vuide, sans en tirer d'autre profit que celui d'un divertissement illusoire. La raison doit régler jusqu'à cette faculté mémorative, afin que nous puissions pratiquer avec plus d'avantage cet entretien intérieur, cette douce & agréable conversation avec nous-mêmes, dont personne ne peut nous priver. Nous ne sçaurions jamais, & Aristote l'a observé, nous prévaloir des choses que nous avons conçues sans ordre, ni les tirer avec plaisir de notre mémoire, si elles y sont entrées, & si nous les y tenons placées avec confusion. Si donc nous voulons recueillir quelque fruit de nos actions passées; si nous désirons retirer, non-seulement des plaisirs qui nous ont été chers, mais encore de nos plus

grandes adverſités, les conſolations que la mémoire d'Épicure lui fourniſſoit, il faut obſerver un certain ordre dans le rappel de nos penſées, ne bâtir jamais, comme on dit, de Châteaux en Eſpagne, congédier toutes ces vaines & chatouilleuſes penſées qui ſe détruiſent les unes les autres, & conduire cette ſorte d'examen de conſcience, de telle façon, que le tems, le lieu, la matiere ou les perſonnes le réglent ſans faillies & ſans extravagance : car pour le dire encore une fois, il faut laiſſer aux charmantes rêveries d'un amant ces agrémens d'eſprit qui lui paroiſſent ſi tendres, que la raiſon en eſt ſéduite. La Philoſophie, l'impérieuſe Philoſophie veut d'autres plaiſirs. En vérité, il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous apprendre combien il y a de dou-

ceur à repaſſer ſur l'innocence de notre enfance, ſur les agrémens de notre jeuneſſe, ſur le progrès de notre raiſon, ſur la premiere application de nos ſoins aux actions de la vie civile, ſur le contentement ou les dégoûts arrivés, ſur les coups du ſort favorables ou diſgracieux, ſur notre condition; en un mot, ſur tout ce que notre imagination peut nous repréſenter dans une vieilleſſe qui l'a encore aſſez vive, & la mémoire aſſez entiere pour y faire toutes les réflexions poſſibles.

DE LA RÉPUTATION.

S'IL étoit vrai que la bonne renommée n'eût pas toute la réalité qu'on imagine, comme de certains Philoſophes voudroient le faire

croire, du moins ne peut-on nier que les suites d'une mauvaise réputation sont telles, qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie civile, ni même au repos Philosophique.

Il peut y avoir de l'excès au désir de se faire estimer, s'il nous jette dans des inquiétudes trop pénibles; le Sage se doit contenter d'un état tranquille, quelque bas qu'il soit, s'il y trouve mieux son compte que dans l'exaltation. Il seroit bien fâché d'acquérir un nom au prix des travaux que beaucoup de personnes s'imposent pour l'avoir, & il renoncera toujours à toute la gloire que peut produire la plus haute faveur, *Si necesse sit superbis assidere liminibus, ac supercilium grave, & contumeliosam etiam humanitatem pati*, pour user des termes de Seneque; mais tout exempt d'ambition qu'est l'homme sage, il ne

mépriſera jamais une honnête réputation, & bien loin de négliger ce qui la lui peut conſerver, il perdra la vie plutôt que de ſe diffamer, & que d'intéreſſer notablement ſon honneur. Le mépris de ce même honneur cauſe ſouvent celui des vertus, parce qu'il eſt preſque toujours leur récompenſe.

Cependant la plûpart du monde eſt trompé par l'éclat d'une grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuſes d'une félicité idéale; ce ſont des Temples d'Egypte magnifiques & bien travaillés au dehors, mais remplis de chats, de ſerpens & de crocodiles.

De la Vie solitaire.

QUe vous êtes injuſte de vouloir obliger votre ami à des choſes que vous ne ſçauriez raiſon-

nablement désirer de lui. Il vous a déjà écrit qu'après avoir donné à la Cour tout le tems que vous l'y avez vu, il est résolu de prendre pour lui le surplus de ce peu de jours qui lui restent, & de les passer en lieu : *Ubi, nec Pelopidarum nomen, nec facta audiat.* Quand ces raisons seroient moins fortes, encore auriez-vous dû, en faveur d'une retraite si philosophique, complaire à la résolution d'un ami, accompagner de vœux son dessein, & dire au moins : *Amat bonus otia Daphnis.*

Mais qu'au lieu de cela vous le persécutiez pour lui faire reprendre, tout caduc qu'il est, de jeunes & nouvelles espérances, c'est ce que je ne me fusse jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoître là-dedans votre équité &

votre diſcernement. Pour ce qui touche l'eſpoir des graces que vous voulez qu'il attende dans une ſaiſon ſi avancée qu'eſt la ſienne, je vous prie de me dire pourquoi vous le deſtinez au même ſupplice que l'on fait ſouffrir là-bas aux ames condamnées à expier leurs crimes par être expoſées à des vents qui les tiennent ſuſpendues en l'air, ce qu'on égale aux peines du feu & de l'eau, dont d'autres ſont tourmentées : *Alia pendantur inanes ſuſpenſæ ad ventos, aliæ ſub gurgite vaſto*, &c. N'eſt-ce pas la vraie figure de ceux qui ſuivent les eſpérances trompeuſes, & qui ſe repaiſſent des fotes vanités de la Cour ?

Quand je viens à examiner la vie des Courtiſans, ou de ceux qui penſent compoſer ce qu'on nomme le grand monde, je ne puis

m'empêcher de conclure que c'étoit celle de toutes qui étoit la plus capable de jetter un esprit clairvoyant & philosophe dans une parfaite misantropie ou totale aversion du genre humain ; parce qu'il n'y voit presque rien qui ne choque sa raison, & où souvent la folie, l'injustice, ou quelque violente cabale ne l'emporte sur l'intégrité, sur le bon sens, & sur la plus haute vertu.

Afin que vous ne pensiez pas que j'agisse comme partisan de celui que vous avez rendu votre adversaire, ou que je prenne cette occasion de contredire vos sentimens contre la profession que je fais de n'en épouser aucun déterminément, je vous avoue qu'à mettre l'action de notre ami à la balance, & à la considérer nuement, elle peut recevoir diverses interprétations. Mais

pourquoi dans cette indifférence choquer ſi rudement un homme dont vous faites cas, & pourquoi le contriſter par une improbation ſi rigoureuſe ? Ce n'eſt pas que je ne croye qu'il pourra trouver dans ſa retraite, & dans ſa plus grande quiétude, quelque ſorte de dégoûts, s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'eſprit. Mais en ce cas-là qu'éprouvera-t-il qui ne ſoit naturel à notre humanité ? Y a-t-il rien de plus conforme à notre nature que d'aimer le changement, de ſe plaire à la diverſité ? Reconnoiſſons donc ingénument notre inévitable foibleſſe, & ſoyons plus indulgens envers nos amis, ſi nous voulons qu'à leur tour ils le ſoient pour nous.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

PHILOSOPHIE.

DU Scepticiſme. page 1
De la connoiſſance de ſoi même. 16
Problêmes Sceptiques. 24 & *ſuiv.*
Chagrins Philoſophiques. 47
Des contradictions qui regnent dans les mœurs des différens Peuples. 54
De la Vie & de la Mort. 61
De l'immortalité de l'ame. 68
De la Philoſophie. 84
De l'uſage du Scepticiſme en matiere de Religion. 88
De la vertu des Payens. 94
De Socrate. 98
De Diogène. 106
D'Épicure. 105
De Pythagore. 121

LITTÉRATURE.

De la lecture des Livres & de leur compoſition. 126
Des Auteurs. 144
L'étude des Belles-Lettres eſt-elle préférable à toute autre occupation ? 147
Du peu de certitude qu'il y a dans l'Hiſtoire. 152

JUGEMENS ET CARACTERES.

Hérodote. page 172
Thucydide. 175
Xenophon. 180
Polybe. 184
Diodore de Sicile. 189
Denys d'Helicarnasse. 192
Joſephe. 194
Arrien. 197
Appien. 203
Dion Caſſius. 206
Herodien. 213
Zoſime. 215
Procope. 217
Agathias. 219
Salluſte. 223
Céſar. 226
Tite-Live. 231
Velleius Paterculus. 237
Quinte-Curce. 241
Tacite. 244
Florus. 248
Suetone. 252
Juſtin. 256
Ammien Marcellin. 259
Zénon. 263
Platon. 265
Pyrrhon. 272
Confucius. 274
Seneque. 279

MÉLANGES.

De la faim. 289
De la cruauté des Eſpagnols au Pérou. 290
De la Patrie. 292